

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

Tome II.

LETTERS

DE MADAME

DE MAINTENON

PAR M.

^{Gal 9 2 e}
LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON,

*A Madame de Brinon , à Madame de
la Vieuville , aux Dames de Saint
Louis, à M. & Madame la Marquise
de Villette, & à Madame la Comtesse
de Saint-Geran.*

TROISIEME ÉDITION,

revue , corrigée & augmentée.

TOME II



A GLASCOW.

Aux dépens des Libraires associés.

M D C C L V I.

THE
DE MADAME
DE MANTENON

A Madame de Maintenon, à Paris
le 15 Mars, aux Dames de Saint
Louis



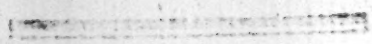
THE
MUSEUM
BRITANICUM

THE
MUSEUM
BRITANICUM



THE
MUSEUM
BRITANICUM

THE
MUSEUM
BRITANICUM

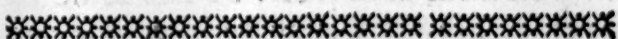


THE
MUSEUM
BRITANICUM



LETTRES

DE MADAME
DE MAINTENON,



A MADAME DE BRINON.



LETTRE I.

XXX VOTRE maison roule sur vo-
tre tête & sur la mienne, & ces
XXX têtes tomberont bientôt. Redou-
blons de soins, afin que si nous
ne faisons pas long-tems le bien, du moins
nous en faisons beaucoup. Je ne puis
que vous fournir des sujets, c'est à vous
à les élever. Vous donnez votre vie à
Dieu : j'en mene une, très-inutile & très-
agréable. Ne nous rebutons point de nos
petites sœurs : si elles suivoient nos avis,
nous serions trop heureuses, & e'les,
trop parfaites. Il ne faut pas les laisser
respirer sur le rouet ; elles n'aimeront le

Lett. Tom. II,

A

2 LETTRES DE MR. DE MAINTENON

travail que par habitude. Punissez, ordonnez, vous êtes la maîtresse. Vous n'aurez pas le St. sacrement : & c'est le Roi qui ne le veut pas : Mr. l'Archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'office : je n'ai pas voulu vous le dire, de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la Reine Christine qui est merveilleuse. Que la présence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je sens votre peine, comme si j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je suis seule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je sai les chagrins de M. Pellisson : nous en parlerons. Me. la Duchesse est ici, & ne peut se résoudre à la grande affaire d'amener Me. sa sœur dans cet appartement. Je suis contente de la douceur de Me. de St. Pierre : je n'en suis pas surprise : elle confirme ce que je vous disois l'autre jour, que les esprits les plus brusques sont souvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne ! Je vous plaindrois bien, si vous ne souffriez pour Dieu. Mes petites sœurs songent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois ? Le secours que nous a donné Me. de Richelieu est venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture, & il n'est pas possible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point sur l'instruction & le tra-

vail ; ces objets de nos soins sont bas ,
mais peut-être seront-ils plus utiles que
des objets plus éclatans.



L E T T R E I I.

JE S E R O I S très-aïse de plaire à Me.
de Bonnevaux , car peu de gens lui
plaisent , & elle plait à tous. Assurez-la
que la cour ne vaut pas la philosophie ,
& qu'un jour passé dans de bonnes œu-
vres est plus délicieux , que les plus bril-
lans ici ne le paroissent à ceux qui ne
nous voyent que de loin. Que n'aurois-je
point à dire à Me. Savari sur sa toute
aimable lettre ? Je voudrois y répondre
par mon esprit , comme j'y réponds par
mon cœur ; mais , ma très-chère , je
suis accablée de soins , de visites , de
projets , de voyages , de vapeurs , de fati-
gues, répondez donc de moi & pour moi. Si
vos prières nous ont obtenu le beau tems ,
la cour vous est fort obligée : mais n'a-
vez-vous aucun scrupule de vous inte-
resser auprès de Dieu pour les plaisirs
des mondains ? Demandez-moi de l'ar-
gent , & autant que vous en voudrez.
Vous auriez eu plus de repos à n'avoir
que mes filles. Mais je n'ai pu vous em-
pêcher d'étendre le talent que vous avez
pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai
que la Reine me fit l'honneur de me don-
ner son portrait le jour de St. François.

4 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

Je ne mérite pas ce que vous m'écrivez là dessus , & je ne crains point le dessein dont vous me parlez. Je serai à la cour tant que Dieu le voudra. Je me flatte que vous ne vous lasserez point de Mlle. de Murçai. Elle m'a conté toutes vos peines , lors de la petite vérole de vos enfans. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre Princesse *. C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel , & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flatteuse & affectueuse , que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus , je ne suis pas maitresse de moi , & si je manquois au rendez-vous , j'irois demain à Ruel par complaisance pour vous : qu'elle s'y rende : ménagez tout , de maniere que je puisse manquer à ma parole , sans manquer au respect qui lui est du. Donnez à l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerez à propos , en considérant que personne ne lui donne rien. Je me sens un grand attrait pour notre bonne œuvre : je voudrois quelque chose de plus : il ne faut pas plus de soins pour trente , que pour vingt. J'exige d'Andrée des choses bien dégoutantes : mais il me semble que je les ferois fort bien.

* Me. la Duchesse de Brunswick , dont l'une des filles épousa l'Empereur , & l'autre , le Duc de Modene.



L E T T R E I I I.

M. LE Duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc : il en reviendra quelque chose aux Montchevreuils. N'en dites rien : ils ne le sçavent pas eux-mêmes. La nourriture des pauvres va fort bien ; mais il ne suffit pas qu'ils mangent pour vivre ; il faut qu'ils mangent assez pour croître : & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureusement avec leur appetit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement , que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier médecin de la Reine , & le plus habile de France , qui marche pour Jaquette : servez-vous de l'occasion : & faites-vous donner des leçons de médecine. Prenons courage : élevons des enfans qui après nous multiplieront notre éducation. Quand j'arrive , qu'on me laisse ranger aux occupations des autres , sans leur faire quitter les leurs. L'Abbé Gobelin est content , édifié , ravi , enjoué de notre communauté. Adieu , ma très-chère : je vous aime tendrement.





L E T T R E I V.

LA MORT de la Reine, de laquelle je ne me console point, m'attire tant de lettres & de visites que je ne respire pas. Je suis ravie de la dévotion à St. Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avez envoyé : il n'y a sur cela qu'à prier Dieu qui fait toujours le meilleur. Je serai toujours bien aise de sçavoir tout ce que vous entendrez dire là-dessus. Je ne crois point qu'on ait songé à aucune lezine dans la pompe funebre de la Reine : j'en ai ouï donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-mere : mais il se peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une pension de deux mille livres à Mlle. de Scudery. Vous y prenez trop d'intérêt pour n'en pas avoir le premier avis. Plus je vis, plus je me confirme dans l'opinion de ne pas amasser. Je crains toujours l'économie de Me. de St. Pierre, & que mes petites filles n'ayent beaucoup de science & peu de pain. Il est vrai que je fis jeudi mes dévotions, après une nuit pleine de trouble, & avec beaucoup de larmes. Je n'ai guere vu de plus mauvaise bibliothèque que celle dont vous m'avez envoyé le mémoire. Quelque envie, quelque besoin que j'aie de me

remplir de bonnes choses , je ne vois là que les méditations de Ste Therese & les œuvres de M. de Condom qui méritent d'être regardées. Ne vous laissez point de faire prier pour le Roi. Il a plus besoin de graces que jamais , pour soutenir un état contraire à ses inclinations & à ses habitudes. Me. de Brunswick me fait pitié : je n'y vois pas de remede : sa fille vous auroit occupée & embarrassée : donnez-vous toute à Dieu & à nos pauvres , & méprisez les grandeurs.



L E T T R E V.

Le 22 Août 1683.

JE P A S S E fort bien trois mois , sans avoir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Francoise , ce sont des folies : je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas : je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voiez Mlle. de Scuderi, & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien aise que St. Candide fasse des miracles : mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la marquise. Adieu. Je m'ennuie fort de ne vous point embrasser, & de ne voir ni mes petites filles , ni cette étable que j'aime tant.

LETTRES DE M^e. DE MAINTENON



LET TRE VI.

Le 1 Septembre 1683.

JE SUIS ravie des bénédictions que nous avons attirées sur Ruel. J'en reviens toujours plus affolée de nos petites filles. J'ai bien du regret de ne vous avoir pas vue dans les premiers mouvemens de l'agréable vision que vous eutes dans ma chambre. Je vis hier le plan de Noizy : les réparations ne peuvent être faites que pour le carême : je n'y perdrai pas de tems : car le détachement que je vous trouve pour le monde a si fort augmenté mon estime & mon amitié, que je meurs d'envie de servir Dieu avec vous. On a trouvé la disposition, que nous avons faite, pleine d'esprit. J'ai dit que nous arrangerions le dedans à notre fantaisie : je connois ces messieurs : ils nous accomoderoient de la façon la plus réguliere & la plus desagréable. Il faut que tout nous serve : nous en demanderons moins, & c'est pour moi le souverain bonheur. Il n'y a que Noizy & une entiere solitude qui puissent me rendre à mes devoirs & me mettre dans l'indépendance. Nous avons l'obédience de M. l'Archevêque : je vous conjure de ne parler de cet homme-là qu'à moi, sans nulle exception. Sur ce que j'ai vû, je voudrois bien que M^e. de

Brunswick fût avec nous , mais le goût du maitre est différent du nôtre , & vous ne lui plairez jamais , que renfermée uniquement avec Dieu & nos enfans : on a une si haute idée de la perfection , quand on ne la pratique pas ! on ne comprend pas qu'il faille respirer , & qu'après avoir pédanté tout le jour , on aime à causer avec une femme raisonnable. Vivez gaiement : comptez que vous ne perdez rien : non seulement les choses peuvent changer : mais je suis presque assurée qu'elles changeront. C'est votre pieté qui vous fait regarder un château dans le parc de Versailles comme les deserts de la Thébàide. Ne vous confondez point en regrets inutiles : & laissez moi faire le reste.



L E T T R E V I I.

1684. **H** EUREUSEMENT pour vous , je fus interrompue hier au soir , car je vous aurois accablée de moralités. J'ai parlé ce matin à M. Bontems. Nous déménagerons après la fête. Je voudrois , qu'à mon retour nos petites filles eussent des habits uniformes. Je trouve le noir bien lugubre : le bleu seroit à l'intention du Roi : le verd est ma couleur : décidez. Je serai inconsolable jeudi , si je ne me trouve pas à Noizy à neuf heures. J'espere que nous ferons ensemble

10 LETTRES DE M^{LE}. DE MAINTENON
beaucoup de bien. Ne souffrez à mes
gens qui vous aideront aucunes libertés ni
guaités. Nos petites filles se divertiront
assez quand elles seront bien enfermées.
On est à l'apartement du Roi, on y joue,
on y baille, on y rit : & moi je vous écris.
Que notre maison soit le modele des au-
tres, non pour nous attirer des louanges,
mais pour donner envie aux grands de
multiplier ces établissemens utiles ! Que
mes refus ne vous fâchent point : ma ten-
dresse pour vous augmente avec votre
vertu : & je ne doute pas que ce ne soit
Dieu qui nous unisse. Dites-moi mes dé-
fauts, & ne me louez plus.



LET T R E V I I I.

Le Mardi matin 1685.

JE v o u s vois souvent : mais je ne
vous parle guere. Il est fort question
de l'établissement de Saint-Cyr. Je vous
prie d'en faire vite le projet. Vous sça-
vez tout ce que je pense là-dessus : mais je
vous prie, que la complaisance pour tout
ce que je pense n'y entre pour rien. Ne
le faites point en idée : ne le faites point
en gros : enfoncez vous dans les détails.
Faut-il des religieuses ou des séculie-
res ? La regle des religieuses peut-elle
compatir avec les soins que demande
l'éducation, sans avoir ni retraites ni
offices particuliers ? Admettra-t'on la

clôture entière ? Aura-t-on des sœurs converses ou des servantes ? Un seul prêtre suffit-il ? A quel âge rendrons-nous les demoiselles à leurs parens ? Si l'on ne veut pas de couvent, des vœux simples suffisent-ils ? Combien de religieuses faudra-t'il pour Saint-Cyr ? Combien en faudra-t'il pour Versailles ? Quelle différence y aura-t'il entre ces deux maisons ? Quelle communauté faudroit-il pour l'une & pour l'autre ? Comment auroit-on le couvent de Versailles sous Paris & Saint-Cyr sous Chartres ? Ne vaudroit-il pas mieux faire deux projets, un pour des religieuses, un autre pour des demoiselles ? Faites ce plan, sans penser à votre intérêt, mais aussi sans oublier vos talens. Adieu, ma très-chère : voilà ce qui m'occupe, & ce qui apparemment mérite bien de m'occuper. Vous êtes trop heureuse de servir Dieu du matin au soir. M. l'abbé Gobelin est mieux : il nous manque cruellement : je crains les autres. *Madame* va à Vêpres, & sera, je crois, suivie de Me. de Montespan. Je prends part à la peine que vous aurez. Je voulois y aller, mais je suis lassé de causer avec elles. Il est cruel d'être chassée d'un lieu que l'on a tant de raisons d'aimer ! Mes maux sont peu de chose, mais quand on est sur le théâtre, tout est sçu & exagéré. Je vous offre tout ce qui dépend de moi, mais songez qu'il

ne faut ni laisser le Roi, ni le tromper.



L E T T R E I X.

1686. J E NE sai plus où j'en suis, ma très- chere : on dit toujours que le mal du Roi va bien : & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciseau : je le reçois toutes les fois que j'y pense : & ces messieurs ont la bonté de nous y préparer depuis samedi : ils remettent à quatre ou cinq jours : voilà donc encore quatre ou cinq jours que je serai tenaillée , déchiquetée. Point de repos , qu'il ne soit hors de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix : je m'en embarrasserois peu , si l'esprit étoit tranquille. Notre bon Curé (*de Versailles*) que vous aimez tant se meurt : il ne passera pas midi. Le Roi est tout occupé de Saint Cyr , & en a corrigé le chœur , & plusieurs autres endroits : les demoiselles y feront disposées par classes sur quatre bancs , comme à Noizy : il faudra encore changer les couleurs : il entretint hier le Controleur Général sur la fondation. Tout se resoudra bientôt. Les Médecins sortent de ma chambre , & m'assurent que ce matin le mal du Roi va à souhait : si l'on pouvoit lui épargner du moins ce coup de ciseau !



L E T T R E X.

VOUS n'aurez point aujourd'hui vos constitutions. Messieurs Racine & Despréaux les lisent & les admirent. Ils en ôtent les fautes de stile, & leurs copistes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un ange : Dieu veuille que je vous les donne de même. Il n'y a plus de tems à perdre pour tout ce que l'on veut à Saint Cyr. M. le Prince * est fort mal : Mr. le Duc partit hier pour lui mener un Confesseur Le Roi a beaucoup souffert & souffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Madame de Saint-Pierre les dépenses qu'elle a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne feroit pas mal de donner à nos filles à leur premiere communion de longues robes trainantes, & des voiles blancs. Mr. de Louvois ira demain à Saint-Cyr : montrez-lui toutes vos incommodités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais souvenez-vous que vous m'avez promis que vous ne demanderiez plus au Roi un sol d'extraordinaire.

* Mort le 11 Decembre, âgé de 65 ans.





L E T T R E X I.

L E ROI a souffert aujourd'hui sept heures de suite comme s'il eut été sur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettons. Mr. le Prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un tems bien triste : mon cœur est déchiré.



L E T T R E X I I.

L E ROI a été à une partie des matines cette nuit : il a entendu trois messes : il a été à la grande messe aujourd'hui, après laquelle il est venu voir *Madame* chez laquelle il a passé une heure. Il a été chez Me. la Dauphine : de là au sermon : il a entendu les vêpres en musique. On ne met presque rien sur sa playe. Tout le monde est ravi de joie. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon. Il s'est adressé au Roi sur la fin : il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de sa cour : il a fait verser bien des larmes : il en a versé lui-même : c'étoit son cœur qui parloit, & qui parloit à tous les cœurs. Vous sçavez bien ce que je veux dire. *Madame* se porte fort bien : je ne me lasse

point de voir peinte sur son visage cette joie de la guérison du Roi. Le voisinage de Versailles vous donnera mille avantages & mille contraintes : mais a-t-on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données en cette occasion , sans contredit la plus sensible que j'aie eue & que j'aurai jamais. Bon soir , ma très-chère : à présent vous pouvez me faire des questions : je suis en état d'y répondre.

XXXXXXXX : XXXXXX:XXXXXXXX XXXX

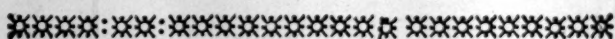
L E T T R E X I I I.

JE SUIS dans mon lit avec une violente migraine : cependant je veux vous remercier , ma très-chère , de votre lettre de consolation. Le Roi sort tous les jours : il ne sent aucun mal. Mais ces Messieurs répondent si peu de la parfaite guérison , que j'entrevois un voyage à Barege : jugez de ma tristesse. M. Fagon sort de ma chambre : il a trouvé le Roi parfaitement bien : ne nous confions point aux hommes : ils ne sçavent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.



L E T T R E X I V .

LE MAL du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à souhait : le lendemain ils se regardent en palissant. Ce matin M. Fagon m'a serré le cœur : un moment après , il m'est venu dire que la playe va bien : ce soir, ce sera peut-être autre chose , & je puis compter sur la plus triste nuit. Je ne suis pas maîtresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu, ma très-chère, je passe une triste semaine sainte.



L E T T R E X V .

CERTAINEMENT, Madame, les demoiselles sont trop long-tems à l'église pour des enfans. Je consens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra sur le livre , que c'est par complaisance pour vous. Je consens à la cinquième procession aux mêmes conditions. Songez , ma très-chère , que vous n'êtes point dans un cloître , que c'est une école , que le tems est précieux , que 300 filles autour de l'avantchœur ne font qu'une confusion , que les demoiselles sont tuées de porter des chasses

sur leurs épaules , que ces jours-là sont craints par les gronderies qui pleuvent sur les enfans & sur les maîtresses , que la plûpart de ces cérémonies ne sont que pour les paroisses ; qu'à la chapelle du Roi où tout se fait si régulièrement , il n'en est point question le jeudi saint , qu'un *gloria in excelsis* est ridicule au milieu d'une messe basse. Je n'ai nulle aversion pour tout ce qui se fait à l'église , & je suis aussi charmée que vous de voir nos demoiselles dans ces exercices : je m'oppose avec peine à vos volontés. Mais Dieu & le Roi m'ont chargée de ce soin. Vous ne doutez pas , que je n'aime mieux ennuyer les jaunes , ou geler les rouges , ou gronder les vertes , que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier , & mettre les choses sur le pied où nous voulons qu'elles restent. Ne soyez pas surprise , si je m'oppose quelquefois à vos réceptions : j'aime toutes ces demoiselles également , & vous avez des prédilections. Plus je vois les choses de près : plus je vois combien vous m'êtes nécessaire , & aussi combien vous avez encore à travailler. Etablissez l'ordre & la régularité. Il y a long-tems que l'on me propose une fille de qualité : je l'ai vue depuis deux jours : son extérieur & sa conversation m'ont plu : je vous l'envoie , vous m'en direz votre avis. La vertu que vous m'avez

18 LETTRE DE ME. DE MAINTENON

montrée sur tout ce qui s'est passé depuis deux mois m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu , ma très-chère : je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loisir : les grands ne me quittent pas. Si Mr. l'abbé Gobelin est demain à St. Cyr , vous verrez le matin trois dames à ses pieds.



LETTRE XVI.

Ce lundi matin.

TANDIS que vous étiez tranquillement enfermée dans votre chambre , je courois la maison avec la nombreuse nôce de M. de Ste. Hermine. 1. M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre communauté : les jaunes se surpassèrent , & Glapion 2 , & Marcili 3 , & Bouju 4. J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats qu'il signera quand vous voudrez. Je devrois être

1 Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le comte de Mailly.

2 Depuis dame & supérieure de la maison le St. Louis.

3 Depuis , Me. la Marquise de Villette , & ensuite Me. de Bolingbroke.

4 Aujourd'hui Religieuse aux Urselines de Mante.

un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous désirez : car je vous assure que je n'obtiens pas toujours si aisément. Le chapitre des quiétistes fut traité à fond , & il me semble que j'appliquai bien la parabole de l'ivraye. J'espère que le malheur de Madame Guion n'ira pas loin. Elle a , à ce que le Roi prétend , couru les champs & passé les monts pour suivre son confesseur qui est Savoyard : elle distribuoit partout ses livres où il y a , dit-on , des erreurs : sa fille est dans le couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon , & je lui parlerai de l'humeur pancréatique , si je puis retenir ce mot.



L E T T R E X V I I.

A Marly , ce 31 Octobre 1688.

VOUS pourriez répondre pour moi, Madame , en toute occasion aussi juste que vous avez répondu à Gisors sur Mlle. de. . . car vous me connoissez parfaitement. Je vous supplie d'achever cette bonne œuvre , & de mander à Me. de Montchevreuil que si l'aînée lui fait de la peine , je la lui ôterai , mais pour la mettre dans une autre maison. Elle peut compter que tant que je vivrai , elle n'ira pas avec sa mere : vous sçavez , Madame , les bonnes raisons que

j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne, & que *Monseigneur* viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils se sont écrit des lettres toute cette campagne, qui vous auroit fait pleurer de tendresse : *Monseigneur* mandoit encore dans sa dernière au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici, je serai ravi de vous aller embrasser les genoux, & de vous assurer que vous n'avez point de sujet aussi soumis que moi.* N'est-il pas vrai, Madame, que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaisir ? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix ! C'est assurément une des choses que je desire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du prince d'Orange recommencent : si cela étoit, la paix deviendrait plus facile. Adieu, Madame. M. de Chartres m'a pressée bien sérieusement de vous aller voir : je n'en désespère pas, quelque jour, à la suite de la Reine d'Angleterre : & je vous assure que je vous embrasserai de bon cœur. J'ai conseillé à Me. d'Aulnai de vous donner sa fille : & elle n'a pas eu de peine à comprendre que celle qui nous a montré à en gouverner deux cens cinquante, en conduira fort bien une seule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois presque plus personne. Et j'ai plus de raisons que jamais de me renfermer. Je suis sensible à ce que

vous me dites de Me. Fagon *. Je deviens infatiable des prières des saints : vous voyez que mes désirs sont proportionnés à mes besoins.



L E T T R E X V I I I.

S I M L L E. de . . . avoit usé dix années de sa vie à mon service, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle, que de lui donner un gentilhomme riche, considéré, cheri. Instruisez-la bien à se rendre heureuse par son humeur : car du reste elle est sage, modeste, pieuse, & très-bonne. Si elle pouvoit gagner sur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépense, sa famille l'adoreroit. Je suis très-persuadée de l'amitié qu'elle a pour moi, & qu'elle me sacrifieroit de bon cœur, si je l'exigeois, l'établissement que je lui propose, & même un plus avantageux. Je l'aime fort aussi : mais elle n'est ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le personnage qu'il me faudroit. Ce seroit d'être plus occupé de mes besoins que de la fortune, & des plaisirs. Outre cela, il faut vivre à la cour avec des esprits de toutes les especes, & souvent fort mal faits. Mlle. de . . . est aimée des Com-

* Religieuse de Maubuisson, tante du Médecin.

22 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

teffes *. Son mari est allé à Rouen se faire rétablir dans un emploi qu'il ne veut point qu'il paroisse une des conditions du mariage. J'y ai consenti , me fiant à sa parole. Mlle. de . . . étoit l'autre jour avec moi à Marly à la fenêtre de ma chambre , d'où l'on voit ces beaux jardins ; je lui dis : » une allée de Ro-
», fai vous touchera plus que tout ce
», que vous voyez. Elle me répondit fort séchement : » je ne le crois pas. Je passai sous silence sa réponse : mais elle en use, comme si elle avoit vingt mille livres de rente, & que l'on voulût lui faire épouser un misérable : & entre nous , il vaut mieux qu'elle , de quelle façon qu'on la regarde.



LETTRE XIX.

JE vous assure , Madame , que je me sens une grande peine de l'état où se trouve Me. de Montbas , que je ne perdrai aucune occasion de presser le Roi , & que si elle vient ici , je ferai mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je suis bien difficile à joindre , j'ai plus d'affaires que jamais : les fréquens voyages de Marly me mettent toujours en ar-

* On appelloit Mesdames de Mailly , de Cailus , & de Mornai , les COMTESSES. Elles étoient du particulier de Me. de Maintenon.

riere , & j'ai tant d'occupation à S. Cyr , que cela seule m'occuperait , quand j'y pourrois donner tout mon tems. Nous y mettons des missionnaires , nous avons un Evêque , & un saint Evêque , nous avons à bâtir pour les missionnaires , nous avons le consentement de Rome. Vous voyez si tout cela peut m'occuper , sans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoinesse * pour les distribuer : elle est plus dévote , plus abstraite , plus aimable , plus étourdie que jamais, Mlle. d'Aubigné est très-jolie : elle a l'esprit fort avancé , bonne , toute instruite , & remplie de sa religion. Voilà , Madame , toutes les nouvelles de St. Cyr : celles de Versailles sont excellentes. Le Roi se porte à merveille : sa santé & sa sainteté se fortifient tous les jours. La piété devient fort à la mode : Dieu veuille la rendre sincère dans le cœur de tous ceux qui nous l'étaient pour nous plaire ! Nous allons faire un voyage de huit jours à Compiègne : je m'en passerois bien ; mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de saints que nous voyons quelquefois , qu'il faut renoncer à sa volonté , & faire de bon cœur celle de Dieu. Mlle. de Marilly prétend que St. Cyr est présentement à la mode. Vous savez , vous qui l'y

* Me. de la Maison-fort qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

24 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

avez mis, que cette datte est plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les sentimens d'estime, d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. J'ai passé trop légèrement sur notre Evêque, (*Paul Godet des Marais.*) puisque vous le connoissez : le Roi n'avoit jamais vû son visage. Personne ici ne sçavoit son nom : mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en est véritablement affligé, & son humilité en a redoublé.



LET TRE XX.

Ce 28 Avril 1690.

IL EST vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine, & qu'une pareille scène est bien propre à inspirer de sérieuses réflexions : mais tout le monde ne voit pas si clair que vous, & n'est pas si bien préparé à profiter de tout ce qui se présente. Pour moi, ma très-chère, je ne sçais point le chemin que vous dites, & c'est ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer, & je suis bien convaincue qu'une autre seroit toute à lui. Je le suis fort aussi, qu'il est seul digne de remplir notre cœur. Le Roi est en bonne santé : je lui ai fait votre compliment, qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient

vient de vous. Dieu bénit notre maison : la piété s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une manière admirable. Vos missionnaires y contribuent : nos confesseurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuses instructions, & notre saint Evêque y remplit toutes ses obligations d'une manière si édifiante, que toute la maison a pour lui beaucoup d'estime & de respect. Notre supérieur y continue ses conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez-le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avez planté.



L E T T R E X X I.

LE ROI reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle. de Blois : elle a la rougeole, & la fièvre continue. Si M^e. la duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. abbesse *. J'aime fort les Saints comme vous sçavez. Quant à l'affaire de M^e de Brunswick, je ne sçais ce qu'elle étoit d'abord : mais je sçais qu'elle a été très-mal conduite, que M^{rs}. de Bouillon ne sont pas

* Fille du Roi de Bohême.

26 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

nommés dans les informations que le Roi s'est fait lire , que c'est un démêlé de valets ; & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand'chose. Me. de Montchevreuil est convalescente : j'ai dîné au chevet de son lit. Il seroit à désirer qu'elle se conservât davantage , & qu'elle allât un peu moins à l'église : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de ** veut une dignité : vous sçavez qu'en ce pays-ci ellés vont devant la vertu. Le monde est bien méprisable ! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus ! Comptez , Madame , que je reçois toutes vos lettres , que je les lis soigneusement , & que je voudrois y répondre.



LETTRE XXII.

J'AI lu votre lettre au R. sur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'est un homme dangereux ; que les Peres de l'Oratoire l'ont chassé : qu'ils ne le reprendroient pas , & que c'est sans aversion & sans prévention qu'il se croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'user ainsi de son autorité : mais certainement il croit bien faire. Je fais toujours vos complimens au Roi sur tout ce qui lui arrive , & ils sont toujours bien reçûs : vous pouvez compter là-dessus, Adieu , Madame , ne nous lassons

jamais de demander la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette esperance. Ne m'oubliez pas aussi , vous connoissez mes besoins.



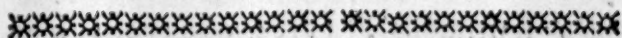
L E T T R E X X I I I.

ME. DE Cantelue ne va-t elle plus chez M. le Chancelier ? Je la verrai avec joie quand elle voudra : vous sçavez , Madame , mon goût & mon estime pour elle ; & je ferois quelque chose de plus difficile pour vous. Puisque le monde ennivré de la faveur ne veut compter que ce qui est marqué à son coin , je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions , toutes mes paroles pussent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : aussi n'est-il pas nécessaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'est encore un bonheur , que le seul air de désirer le bien le produise ! M. & Madame de Pontchartrain sont des gens de mérite. Notre nouvelle novice est aussi tranquille que vous l'avez vûe inquiète : sa vivacité se modere : & nous en ferons une des plus aimables saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu , ma chere , ma lettre est courte : mais vous seriez contente , si vous voyiez d'où je vous l'écris.



L E T T R E X X I V .

J'AI fait vos complimens au Roi sur le bonheur de ses armes & sur le mérite personnel de M. le Duc du Maine : il est persuadé que vous êtes aussi bonne Françoise qu'excellente Religieuse. Je suis ravie de pouvoir me flatter de la paix. Je suis plus accablée que jamais : & la rareté de mes lettres vous le dit assez : vous sçavez le goût que j'ai pour votre commerce sur quel ton qu'il soit. Il faut me priver des plaisirs & m'adonner aux affaires, puisque les affaires m'appellent & que les plaisirs m'abandonnent. Ne vous a-t-on pas envoyé votre pension ? Je ne cesserai de parler au Roi pour celle de votre Princesse, jusqu'à ce qu'elle soit payée. Je n'ai sçu votre maladie qu'après votre guérison : je ne suis point à moi ; tous mes amis doivent me regarder comme morte pour eux : je ne puis garder ni mesures ni bienséances : je ne puis me montrer ni en entier ni par parties : mais il me semble que je n'ai point de tort, & que c'est le tems qui me manque & non pas le sentiment. Vous avez fort bien répondu à la pauvre femme : le Roi voudroit à tout prix voir son peuple plus heureux. Je suis toute à vous, malgré toutes mes irrégularités.



L E T T R E X X V.

JE ME réjouis du sacrifice que vous avez fait. Nous avons ici un saint, qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous ne comptions pour rien dans la spéculation. Nos cheres Dames de S. Louis se sanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être Religieuses : & tous les Couvens veulent en avoir, & votre sainte Abbessé n'en voudroit-elle pas aussi ? Je ne mérite point les remerciemens de Me. la Duchesse de Brunswick, j'ai rendu témoignage à la vérité ; je le rends toujours ; & c'est me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée à mon goût : je connois le mérite de la Princesse, & je le soutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon tems ; je donne le reste à St. Cyr, à qui je voudrois le tout donner. Cette maison est d'un si grand détail, qu'en y faisant ce que je puis, je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir. Le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je puis rassembler : les mois deviennent des momens ; & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde ! vous doutez de

30 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
mes sentimens , parce que vous n'en voyez pas de marques ; ne sçavez-vous point que je ne suis pas légère , & qu'après bien des années & des discussions vous m'avez retrouvée la même ? C'est un miracle que ma lettre n'a pas encore été interrompue ; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop ; j'ai été dans des épuisemens à mourir ; chacun disoit , on la tue à force de l'importuner , & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra ; j'aimerai toujours votre commerce ; je fais tous vos complimens au Roi ; je considère tout ce que vous aimez ; je désire la paix ardemment ; n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour vous plaire ?

XX

LETTRE XXVI.

Fontainebleau , ce 22 Octobre.

L faut vous répondre d'ici , où j'ai moins d'affaires qu'à Versailles , parce que je n'ai pas St. Cyr. Je ne comprends pas que Me. de C. soit contente de moi ; je l'ai si bien grondée de la manière dont elle vit avec son mari ! Cette femme-là se prépare bien des malheurs ; son goût pour le monde est toujours très-ardent ; & ses voyages à la Cour ne l'éteignent pas. On me demande partout des Demoiselles de St. Cyr , surtout

où j'en ai déjà donné. Si Me. votre Abbessé étoit immortelle, je lui en proposerois une. Nous en avons qui veulent être Capucines & filles de l'*Ave Maria*. J'ai fait mon possible pour détourner Pontbrian d'être Carmelite ; ses Confesseurs disent que sa vocation est solide, si elle subsiste jusqu'au mois de Mars. Il faudra donner une forme à St. Cyr, dès que les Bulles seront arrivées : affaire très-difficile ; il faut des vœux solennels si l'on veut de la stabilité, la fondation aura de la peine à se soutenir, & sa singularité ne permet gueres de l'attacher à un ordre. Travaillons de tout notre cœur, & mourons en disant *letatus sum*. Le Roi conserve beaucoup d'estime pour vous ; il n'est rien qu'il ne fît, si nous avions la paix. Adieu ma très-chère.

XX

LETTRE XXVII.

A Fontainebleau.

JE vous l'ai dit plusieurs fois, si vous me voyiez de près, vous ne voudriez pas que je vous écrivisse. Dieu, le Roi, St. Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laissent pas un instant. Vous n'avez nul besoin de moi ; notre commerce est sans utilité, & ne sert qu'à notre plaisir ; il ne faut plus y penser ; vous nous l'avez appris mille fois ; vous ne pouvez douter de mon estime & de

32 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

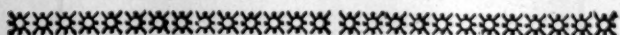
mon amitié ; je connois votre cœur ; je le retrouverois au bout de cent ans comme je l'ai quitté ; demandez après cela à Me. Fagon s'il faut perdre du tems à se faire des protestations , & si les personnes solides ne doivent pas être au-dessus des formalités. Il ne faut pas finir ma lettre sans vous parler du Roi : il a la goutte , dont il est bien fâché , parce qu'il est obligé de garder la chambre. Il veut la paix , & pense sur tout comme on le peut désirer ; vous en seriez bien contente. Adieu, Madame , ne grondez plus. Je vous aime toujours , priez pour moi , & faites prier que je me sauve malgré le mauvais air que je respire. Me. de Montchevreuil ne vous écrit-elle pas ? Elle se sanctifie de plus en plus. Nous avons peu gardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre ; Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement , il les traite en ames fortes. Adieu , je ne puis vous quitter quand j'ai commencé.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXVIII.

JE vous assure , Madame , que ce n'est pas par oubli , ni par dureté , ni par négligence , ni par dédain , ni par aucun mauvais office , que j'ai été si longtemps sans vous écrire ; c'est par le peu de tems que j'ai , & cela est au-delà de tout ce que vous en avez sçu & de ce que je

vous en pourrois dire. Les Dames de S. Louis me donnent bien des affaires : le mauvais tems oblige le Roi de garder la chambre ; il en a eu la goutte ; enfin , Madame , je ne l'ai pû , & il y a eu peu de jours où je n'en aye eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous , ou je ne le croirois point , ou vous seriez la premiere ; & s'il plaît à Dieu , la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre , mais surtout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai , & je vous assure , Madame , qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zèle dont elle étoit remplie pour lui. La mere Trioche sçait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere , est-ce vous qui achevez de tourner la tête à celle de Gisors ? Car le stîle est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit , & la mere des Anges me fait espérer des vers pour notre Monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille , notre Monarque , & son ame va mieux que jamais ; avec cela tout est bon. Adieu , Madame , ne me soupçonnez jamais de vous manquer.



LETTRE XXIX.

A Versailles.

J'AI reçu les jolis carrés que vous m'avez envoyés, rien n'est si propre & si bien fait ; c'est dommage de les donner à une personne aussi peu curieuse que moi ! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurez fait à Me. de Tirconel. Je sçais comment vous montrerez vos amies ; mais, Madame, que je suis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en pensez ! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites ; j'en suis comblée, & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conserve pour vous à St. Cyr un souvenir bien tendre. Me. Cantier est à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuse : on veut que je parle aux grands personnages, & nous aurions mieux fait de parler à ceux de dessous. J'attends incessamment des nouvelles de la dévote Marquise (Me. de Montchevreuil), elle a pensé mourir à Bourbon : son mari est mieux.



L E T T R E X X X.

Ce 17 Mars 1691.

JE voulois avoir vû Me. la Mle. de Lassay , Madame , avant de vous faire mes complimens & à Me. Fagon sur ce mariage tant désiré , tant promis , tant remis , & enfin conclu à la grande satisfaction des deux amans. L'élève de Me. Fagon m'a paru fort aimable : l'esprit brille sur son visage ; elle est timide , & je l'en estime d'avantage. Me. la Princesse la présenta au Roi dans ma chambre : le cœur lui battoit , je le dis à la Princesse Mais revenons à vous , Madame. Je suis ravie de ce que vous êtes mieux ; j'ai dit à Me. la Princesse mes raisons , pour que vous ne sortiez point de Maubuisson , si vous pouvez vous en passer ; je voulois lui proposer l'entrée de Me. de Canteleu , qui seroit plus propre à réformer un Couvent qu'à le gâter ; mais M. le Prince vint se mettre en tiers , & se rendit maître de la conversation. Voilà Me. de Guise morte en quatre jours , & nous vivons encore ! Me. la Princesse ne parle que de l'augmentation de votre piété. Si cela est , vous n'êtes pas mal avec Dieu ; car il y a long-tems que vous le servez. M. de Montchevreuil est souvent malade ; je me porte fort bien , & j'en suis toujours

B vj

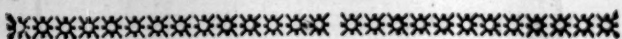
étonnée. Vous souvenez-vous de Baudart, Veilleine & Lastic ? elles veulent être Carmelites ; Sainte Thérèse s'empare de toutes nos filles ; menons-les à Dieu , n'importe comment Je vous embrasse , ma très-chère , & je serois ravie de causer avec vous ; il faut s'en passer & ne rien désirer sur la terre.

XX

LET TRE XXXI.

JE VOUDROIS vous conter tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois assez pour répondre que vous conviendez que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement , & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la sacrifier au Roi. Il auroit dit des choses qui auroient été plus honorables à votre chère Princesse que la punition de Mrs de Bouillon. Je voulus la voir , me souvenant de ses anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette princesse douce & bonne que je connoissois. Elle étoit changée de visage & d'humeur , livrée à son ressentiment , pleine de menaces , en un mot très-éloignée d'écouter & de suivre mes conseils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état si contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoit écrite ; mais,

Madame, quittons un discours si désagréable, & passons à celui de Me. la Duchesse du Maine; le Roi en est très-content. Voilà ce mariage que vous trouviez si raisonnable à faire; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la Princesse ira passer la semaine sainte à Maubuisson; reposez-la bien; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la Cour, elle succombe sous l'or, sous les pierres, sa coëffure pèse plus que toute sa personne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la santé; elle est plus jolie sans bonnet qu'avec toutes leurs parures. Elle ne mange gueres; elle ne dort peut-être pas assez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop tôt mariée. Je voudrois la tenir à S. Cyr, vêtue comme l'une des *vertes*, & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvens d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les grands. Bon soir; si j'entamois la morale, vous seriez à plaindre. Le Roi m'ordonna de remercier Me. de Maubuisson, aussi-tôt que je lui eus fait ses complimens, mais je n'ai pas le tems de faire ce que je dois. M. le Duc du Maine est un guerrier très-étourdi, irrégulier & distrait, à cela près, il a quelque mérite. Adieu, Madame.



L E T T R E X X X I I .

A Versailles , ce 27 Août 1693.

R IEN ne doit mieux vous persuader que je n'ai pas un moment à moi , que de voir que je suis six mois sans vous écrire. Je vous mets à part comme les personnes dont on se croit assuré. J'attends le tems , & ce tems ne se trouve point , parce que je n'en ai plus pour mon plaisir. Il s'est passé bien des choses où j'aurois voulu répondre , sur-tout à l'égard de la De. de Brunswick , dont je sçais que les intérêts vous touchent fort , & pour laquelle je n'ai pas changé de sentimens. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui se passa dans ma chambre , où je ne lui avois proposé de venir , que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis , son affaire s'est jointe à celle de Me. d'Hanovre , & devenant affaire d'état , je n'ai plus eu de moyens de parler : vous me connoissez , vous sçavez si j'aime à faire du mal : je ne sçais qu'aller droit ; peu de gens sont de même en ce pays-ci , & sont incapables de croire que je sois où je suis , sans y être parvenue par une profonde habileté. Je suis accablée d'affaires pour S. Cyr : on y va faire les vœux solennels ; aussi m'y donnai-je toute entiere : & je ne suis plus à Versailles que pour les heures où

le Roi est dans ma chambre. Je languis de la guerre, & je donneroie tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra, & la veut aussi véritablement que moi : mais il fera en attendant une grande guerre, & ses ennemis verront combien on les abuse, quand on leur dit que nous ne pourrons la soutenir longtemps. Dieu fera pour lui contre tous : il est pieux, & les autres sacrifient la religion à leurs passions. Vous m'avez trompée sur Me. la Duchesse du Maine dans l'article principal qui est celui de la piété : elle n'a veine qui y tende ; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'ose rien dire à une jeune Princesse élevée par la vertu même ; je ne voudrois point la faire dévote de profession ; mais j'avoue que je voudrois bien la voir régulière & agréable à Dieu, au Roi & à M. le Duc du Maine, assez sensé pour vouloir sa femme plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur, qui est une sainte, mais elle est peu autorisée & ne fait que la suivre. Ce n'est qu'un enfant : elle auroit plus besoin d'une gouvernante que d'une Dame d'honneur ; du reste, elle est telle que vous me l'avez dépeinte, jolie, aimable, spirituelle, & par dessus tout cela fort éprise de son mari, qui de son côté l'aime passionnément, & la gâtera plutôt que de la gronder.

Si celle-là m'échappe encore , je renonce aux Princesses , persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne au bien. Me. la Duchesse de Chartres est une paresseuse ; elle ne se sert pas de son esprit comme elle le pourroit , mais sa conduite est bonne. Je veux le bien partout , j'y contribuerais autant qu'il me sera possible. J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine par dessus tout , étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir. Adieu, Madame , priez pour moi , faites prier vos saintes ; rendez-moi de bons offices auprès d'elles , afin qu'elles m'en rendent auprès de Dieu : & croyez que je conserve pour vous tous les sentimens que vous m'avez vus depuis une très-ancienne date.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LET TRE XXXIII.

Ce 14 Octobre 1693.

PUISQUE vous voulez que je me serve d'une autre main que de la mienne , je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli que vous ne recevez pas de mes nouvelles : & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignates dans mon cabinet , ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui

qui en est la cause. Toutes nos victoires me font d'autant plus plaisir , qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples : rien ne lui est caché là-dessus ; on cherche tous les moyens de la soulager ; & il n'y qu'à désirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battra par tout : c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriez bien contente si vous voyez sa modération , & combien il est persuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie M^e. Trioche de redoubler ses instances pour la paix ; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que dans cette vûe-là. Je vous plains d'avoir perdu un aussi agréable commerce que celui de M^e. la Duchesse de Brunswick ; mais il faut vous consoler par l'espérance de l'établissement de Mesdames ses filles. Je suis toujours très-contente de M^e. la Duchesse du Maine , & toute prête à vous montrer M. son mari, dès que je serai à Versailles. Adieu , ma très-chere , je ne puis changer pour vous : vous m'offensez d'en douter , & mes amis doivent m'excuser quand je ne leur donne pas un tems qui n'est plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere , il y a plus de trois ans que cela ne m'é-

42 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

toit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui se va faire à St. Cyr ; vous en connoissez la conséquence mieux que personne. Oserois-je assurer ici votre sainte Princesse de mes très-humbles respects ?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXXIV.

JE NE puis douter , Madame , que vous ne soyez vive sur ce qui regarde Me. de Maubuisson , & votre lettre en est une bonne preuve : je ne l'aurois pas moins été , si j'étois la maîtresse d'aller aussi vite que je l'aurois voulu. je ne lui écrirai point , de peur de l'importuner : je vous prie de la remercier très-humblement de la lettre dont elle a voulu m'honorer. Elle est conçue en des termes qui feroient croire qu'elle a oublié son nom , s'il n'étoit au bas , ou qu'elle veut me faire oublier le mien ; mais , Madame , cette humilité , cette politesse qui accompagnent toutes ses autres vertus , augmentent le respect qu'on doit à sa personne. Je ne crois pas que Me. Fagon eût vécu si long-tems si elle eût été dans le monde : il me semble qu'on y est accablé de chagrins & pour soi & pour ses amis. Adieu , Madame ; le petit Chevalier Daunay est sage jusqu'ici ; je le recommande souvent au Gouverneur. Le Roi trouve très-bon

que l'on imprime l'Oraison Funebre de M. l'Abbé du Jarry. Je vous accorde bien volontiers le sermon de St. Louis pour l'année prochaine, si on n'est point engagé à St. Cyr ; car vous sçavez que je n'y ai encore jamais donné de Prédicateur. MONSIEUR m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans : il est charmé de votre logement. Adieu, je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été, & je ne sçais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi, jamais créature n'a dû être si pénétrée de reconnoissance pour lui: il me semble que je l'aime de tout mon cœur. Voila un reste de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment; je le ferois encore si j'avois un moment à donner à mon plaisir.

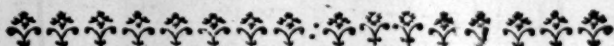
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X X X V.

IL FAUT, Madame, s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part du monde : il veut juger de tout & juge toujours mal. M. Pellisson vivoit d'une maniere exemplaire, & parce qu'il ne s'est pas confessé, il étoit huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie, & on compte pour tout de recevoir les Sacremens à la mort. Le pauvre homme ne se croyoit pas si mal, & remit M. le Curé au lendemain. Votre ami est jugé présentement par notre unique juge,

44 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

& je le crois fort heureux. Le Roi se porte bien ; il travaille beaucoup à ses affaires ; ainsi je me porte mieux que jamais ; je travaille de mon côté sans espérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le Prince à Marli ; je l'ai prévenu , je l'ai loué , je l'ai excité sur le mariage de Mlle. de Guedani * ; mais , Madame , je n'ai pas lieu d'espérer que cette affaire réussisse. Mlle. de Radouay sera bien heureuse , si elle demeure aux Ursulines de Pontoise.



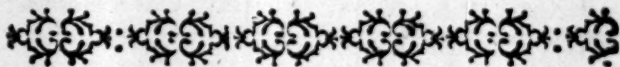
LETTRE XXXVI.

Ce 5 Février.

JE reprends ma lettre pour vous dire que je partage vos peines : mais il y en a partout , & elles nous sont bonnes. J'ai parlé de mon mieux sur le mariage de Mlle. Guedani , & quoique je n'aye pû vous répondre, je n'ai pas oublié votre vivacité là-dessus. Ce n'est point un malheur que Mlle. de Garge serve ; mais tomber en de mauvaises mains est un mal irréparable. Une des folies de notre siècle est cette fureur de s'élever au-dessus de son état. Vous me direz que j'en parle bien à mon aise ; mais

* Fille naturelle du Prince de Condé : *Guedani* est l'anagramme d'*Anguien*.

Dieu ſçait ſi j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la miſere des Provinces, & nous voudrions la ſoulager , mais on eſt preſſé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura point de bien qu'on ne puiſſe eſperer. Nous avons penſé perdre Me. de Montchevreuil ; elle eſt hors d'affaire ; elle ſe diſpoſoit à la mort avec une paix & une joie admirables. La petite vérole eſt à St. Cyr , & toutes nos Dames enfermées dans leur noviciat. Nanon (Mlle. Balbien) & moi gouvernons la maiſon. Bon ſoir , Madame , on me fait finir plutôť que je ne voudrois , & c'eſt ce Roi que vous aimez tant ; il vous fait ſouvent de ces malices-là.



L E T T R E XXXVII.

L Es affaires de Me. de Brunſwick ſont devenues affaires d'état , deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les Miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait , & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la Princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Mlle. Guedani , & j'eſpere en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette Prin-

46 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

cesse. Adieu , Madame ; Je suis ici dans un grand repos : le Roi s'y plaît tout-à-fait ; mais le tems est effroyable.



LETTRE XXXVIII.

A S. Cyr , 9 Septembre.

VOTRE bon esprit vous a bien fait voir que le voyage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi , & qu'il ne seroit pas juste que ses bienfaits allassent chez ses ennemis. Je ne sçaurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux Princesses sœurs en commerce : mais il me semble qu'il n'est pas à propos d'en parler aujourd'hui. M. le Prince est à Chantilly : nous allons à Fontainebleau : elles ne s'y verroient pas présentement , & c'est une affaire à traiter à notre retour. Il n'est pas besoin que je vous dise ce que je pense là-dessus , non plus qu'en toute autre chose : vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Je suis très-contente de Me. la Duchesse du Maine , & si elle exécute ce qu'elle se propose , elle vaudra mieux dans sa petite personne que toutes les autres ensemble. Vous sçavez que ce n'est pas leurs soins , leurs déférences , leurs ménagemens , que je demande : c'est le bien uniquement que je cherche.

Je voudrois qu'elle fût agréable à Dieu ,
au Roi , à son mari , aux honnêtes gens :
& tout cela ne se fait pas fans le vouloir
& fans se contraindre. Adieu Madame.



L E T T R E X X X I X .

L Es affaires de Mr. de Cambrai m'affli-
gent toujours : mais elies ne m'in-
quiètent plus ; & j'attends dans une gran-
de paix la décision du S. Siege. M. l'Evê-
que de Meaux a montré par sa *relation du*
quiétisme la liaison qui est entre Mr. de
Cambrai & Me Guion, & que cette liaison
est fondée sur la conformité de la doctrine.
On voit aisément le danger d'une erreur
soutenue par un homme d'une telle ver-
tu , d'un tel esprit, & dans un tel poste.
Nous l'avons caché , tant que nous avons
espéré d'y remédier : nous l'avons dé-
couvert , quand nous avons cru le de-
voir à l'Eglise : voilà ce qui dépendoit
de nous : c'est à Dieu à pourvoir au re-
ste. Cette affaire , ma toute chere , ne
me fait point oublier la misere dont le
peuple est menacé : & plutôt à Dieu pou-
voir la soulager autant que j'en suis oc-
cupée ! On prétend qu'on faillit tout
gâter en 1694 par l'ordre qu'on voulût
mettre au bled, & qu'il ne faut jamais s'en
mêler : on se plaint de ce que des usu-
riers en amassent : mais ce sont des avis
généraux & par-là inutiles : si l'on sça-

48 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

voir qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vîte l'ouvrir ; & cet exemple feroit du bien à tout le monde. Le malheur est que tous les pays étrangers sont aussi mal que nous , & qu'ainfi on n'en peut eſperer de ſecours. Dieu est en colere : il faudroit l'appaiser : & nous ne faisons que l'offenser. Je ſuis très-édifiée de la conduite de Me. de Caylus : ſi elle perſévère , je ne doute pas qu'elle ne ſoit plus agréable à Dieu , que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu Madame ; il y a long-tems que je deſirois ce morrent-ci , pour vous affurer que je ne change point pour vous, & que je vous eſtimerai & aimerai juſqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr : & nos filles croiſſent tous les jours en pieté & en capacité.

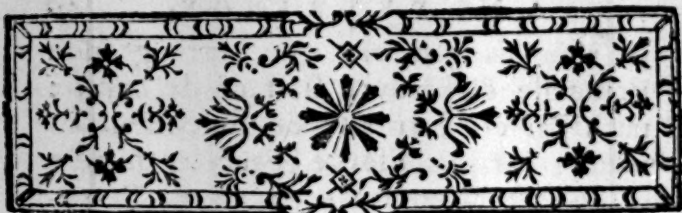


LETTRE XL.

C'EST avec plaisir, Madame , que je vous assure de la joïe que j'ai eue , quand j'ai ſçu que vous étiez hors de danger. Tout St. Cyr a fait ſon devoir en cette occaſion , ſoit pour demander votre vie , ſoit pour remercier quand on la ſçue en ſûreté. Le Roi ſe porte très-bien , & je ne me porte pas trop mal. Notre Prince de Dombes vient bien , & Me. ſa mere ſ'eſt tirée avec vigueur de cette grande affaire. Il eſt vrai que je

je n'aurois pas cru que cette grande Princesse d'Hanovre fît tant de bruit : mais j'ai été fort aise de son établissement : car je conserve beaucoup de zèle & de respect pour Me sa mere. J'espère beaucoup sur le mariage de Mlle de Châteaubriant : elle a inspiré une grande passion à un homme que j'ai vu naître, & qui n'en est pas plus jeune. Je suis très vieille, mais très-contente, & cela n'est point commun. Adieu Madame, réjouissez vous : Ne vous laissez pas gagner par les vapeurs, & croyez-moi à vous pour toujours.





LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.



A ME. DE LA VIEUXVILLE
ABBESSE DE GOMER-FONTAINES.

LETTRE I.

Ce 17 Septembre 1705.



LE Cardinal fort de ma chambre. Nous avons traité toutes vos affaires : il est d'avis que vous alliez à Gomer-Fontaines , puisque votre santé vous permet d'y observer la regle en arrivant : il consent à la croix, si votre communauté le veut absolument. Il m'a appris

A ME. DE LA VIEUXVILLE. 51

que les Abbesses n'en reçoivent point à leur bénédiction : il approuve fort que j'écrive à Mr. de Cîteaux : & je le ferai le plutôt qu'il me sera possible. Si la communauté n'a point signé les baux de vos terres, le marché est nul : il espere peu de chose de la dette de Me. de Grancey. Il vous enverra chercher au premier jour , mais il vous conseille de l'en faire souvenir , car il est accablé d'affaires. Je ne sçais si je vous retrouverai encore à St. Cyr , samedi ou dimanche : faites là-dessus , Madame , tout ce qui vous convient : je suis sans façons , vous m'écrirez tant qu'il vous plaira , & je ferai toujours tout ce qu'il me sera possible pour avoir quelque part au bien que j'espere que Dieu fera par vous Si quelque chose peut vous convenir à St. Cyr , je vous l'offre de tout mon cœur. S'il y avoit quelque fille prête à être religieuse chez nous , je sortirois de la regle en la laissant sortir avant ses vingt ans , & je payerois sa pension pendant le tems de son noviciat : mais peut-être jugerez-vous plus à propos de voir votre communauté avant d'y mener personne. Vous pouvez , quand vous y serez , nous demander du secours pour vos pensionnaires : vous ne serez jamais embarrassée de celles que je vous donnerai , parce que je les renverrai quand elles vous déplairont. Je dicte cette let-

52 L E T T R E S D E M E . D E M A I N T E N O N

tre en m'habillant , afin que vous l'ayez plutôt. Je mets au nombre des complimens la maniere cérémonieuse dont vous m'écrivez : que ce soit désormais en billet comme je vous écris : point de commerce ensemble , à moins qu'il ne soit entièrement libre de part & d'autre.

Instruisez-moi de tout ce qui se passera à votre entrée à Gomer-Fontaines ? ayez soin des filles que je vous confierai : traitez-les en mere , quelque jeune que vous soyez ? Rien n'est égal à la politesse de Monsieur de Cîteaux : vous en jugerez par la lettre que je vous envoie. M. le Marechal de Noailles me dira ce que c'est que l'Abbé de la Charmoise. Si j'ai contribué à vous donner un bon confesseur , c'est assurément le plus grand service que je pouvois vous rendre. Comptez , Madame , sur tous ceux qui me seront possibles : votre maison deviera pour moi un second St. Cyr : je ne vous parle point de l'estime & de la tendresse que j'ai pour vous : en pouvez-vous douter ?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E I I.

Ce 5 Octobre 1705.

PLUT A DIEU que vos filles vou-
lussent m'aimer & me croire ! nous
ferions du bien : & je ne suis ici que

pour cela. Prévenez bien nos filles sur les liaisons : si elles en faisoient , il faudroit les renvoyer au plutôt : rien n'est si dangereux dans les communautéz. Ces desordres , que vous me marqués , décourageroient une moindre vertu que la vôtre : portez votre fardeau , puisque c'est Dieu qui l'a lié.

Travaillez avec modération pour travailler long-tems. D'Aumale * doit se trouver heureuse que Dieu se serve sitôt d'elle. Faites-vous aimer , & vous aurez tout fait.

Je ne vous passerai rien : je vous donnerai ce que je pourrai , & je pourrai peu de chose. Les filles de St. Cyr n'ont leurs mille écus qu'à vingt ans : c'est une de nos regles , & je n'en sors jamais. Si quelqu'une de vos religieuses avoit quelque niece à vous donner & qui fût pauvre , prenez-en deux , afin de gagner leur cœur par ces petits services ; je payerai leur pension.

Ma premiere lettre est pour montrer à la communauté , si vous le jugez à propos. Adieu : je suis bien lassé. J'embrasse d'Aumale : je la crois bien étonnée.

* Mlle. d'Aumale étoit allée à Gomer-Fontaines , pour aider Me. de Gomer-Fontaines à y établir l'ordre & l'éducation de St. Cyr.



L E T T R E I I I.

Ce 11 Octobre 1705.

JE suis ravie, Madame, de ce qu'on se souvient encore de moi à Gomer-Fontaines. Vous sçavez comme je vous ai parlé de vos dames, & combien je m'intéresse à cette maison. Cet intérêt est encore devenu plus vif, depuis que j'ai vû une de mes élèves devenir leur Abbessé. Si elles veulent, Madame, j'espère que Dieu sera servi chez vous, & qu'elles repandront des principes de bonne éducation dans toute la province.

Il est impossible que le spirituel & le temporel n'ayent souffert du long gouvernement d'une Abbessé dont l'esprit étoit affoibli. Dieu leur en donne une jeune, sage, bien intentionnée, que nous aiderons en tout.

Je ne sçavois point que Mlle. de Blézel fût demeurée à Paris : je crains fort que Mlle d'Aumale n'ait trop de fatigue : je voudrois bien qu'on lui envoyât le secours que vous demandez, puisque vous m'assurez, Madame, que vos filles voyent les nôtres sans peine : car je ne voudrois point leur faire du bien malgré elles : & les Demoiselles de S. Cyr ne peuvent me plaire qu'en honorant vos Religieuses, & en ne se

A ME. DE LA VIEUXVILLE. 55

scandalisant point de ce qui leur est nouveau : chaque maison a ses manieres : ramenez donc mes enfans , si elles s'égarerent.



LETTRE I V.

Ce 14 Octobre 1705.

JE vous ai répondu par avance que je suis très-mal habile en affaires. Faites-vous un conseil de votre confesseur , s'il est capable , & de quelque honnête homme de votre voisinage , s'il est fidele. N'avez-vous pas un conseil pour les petites affaires de la maison , composé des plus anciennes ? Réservez-vous toujours à vous la liberté de la décision : les moins capables ouvrent les bons avis : lorsqu'on s'éclaire mutuellement , celles , avec qui on a délibéré , se trouvent engagées à soutenir ce qu'on veut établir , mais qu'un conseil vous aide , & qu'il ne vous contraigne pas.

Je n'ai osé prêcher vos filles , dès la premiere lettre. je crois n'y avoir rien mis qui puisse les facher.

J'ai oublié la lettre pour Mlle. de Beauveau (fameuse dévote) : c'est beaucoup qu'elle continue la pension : on ne les augmente pas en ce tems-ci.

Je mande à Me. de Fontaine de vous
C iv

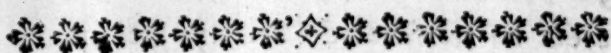
56 LETTRES DE M^{re}. DE MAINTENON
envoyer vingt louis pour vos plus pres-
sans besoins : vous me faites une grande
pitié !

17 Octobre , 1705.

J'ai tiré deux cens livres & sans
peine de M. le Cardinal de Noailles ,
deux cens de M. le Maréchal , deux
cens de M. le Duc , deux cens de Me. la
Duchesse de Bourgogne , & quatre cens
du Roi : tout cela fait quinze cens livres,
qu'il faut épargner comme la dernière
ressource , que vous trouverez en ce
pays-ci : si j'avois pû mieux faire , ma
chère enfant , je l'aurois fait.

Il faudra faire des cierges : il faudra
filer vos habits : vous ne pouvez trop
faire travailler vos filles : il faut les oc-
cuper & les réjouir au dedans pour les
éloigner des parloirs , qui font la honte
& le scandale de tous les couvens. Je
suis toujours ravie , quand j'entends dire
aux dames de St. Louis qu'elles seroient
parfaitement heureuses , si les jours
avoient deux heures de plus : nous ne
les pouvons alonger : remplissons les
du moins par des bonnes œuvres. En
vous couchant , quel plaisir n'aurez
vous pas en repassant une journée où
vous ne trouverez aucun vuide ?





L E T T R E V.

Ce 24 Octobre 1705.

D'Ou vient votre silence , ma chere Abbess^e ? En verité , j'étois bien en peine de ne plus entendre parler de vous : je vous avois pourtant écrit deux lettres assez longues , & assez obligeantes.

Dès que vous êtes maitress^e des novices , vous avez raison de n'en pas vouloir d'autre : je ne pense pas que Me. de Fontaine vous soit d'un grand secours pour votre noviciat : vous avez vos constitutions , vos regles & vos coutumes dont il ne faut pas nous écarter. N'y mettez point l'esprit de St. Cyr. Ce sont des obligations toutes différentes. Pour les choses générales qui conviennent à toutes les religieuses , vous les trouverez en vous-même , comme l'éloignement du monde , le mépris pour les vanités , l'amour de la solitude , le desintéressement. Je ne suis gueres entrée dans la raison de commencer votre noviciat promptement , de peur que nos filles ne se liassent avec les anciennes : vous n'en ferez point d'excellens sujets , si elles sont capables de prendre d'autres liaisons qu'avec vous. La Gattine m'a toujours paru une bonne fille : je connois davantage Blezel , elle s'est conduite comme une sainte tant qu'elle

58 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

a été au noviciat de St. Cyr, & quand elle en est sortie. Dès que je serai de retour, je vous chercherai des filles pour être religieuses, & je vous enverrai Martainville pour aider à Mlle. d'Aumale.

Je suis ravie de ce que vous demandez conseil à votre communauté : il faut aller là dessus droit & simplement : rendez-vous aux raisons qui vous convaincront ? décidez par vous-même, quand vous retrouverez un partage de sentimens. Je ne vous croi point intéressée, mais dans un grand besoin : j'ai voulu vous faire connoître d'abord ce que je puis & ne puis pas : je suis franche, j'aime qu'on le soit avec moi : votre vertu m'a plus liée à vous que la qualité de fille de St. Cyr. Je voudrois vous aider à rétablir une maison qui édifiât l'Eglise, & toute la province. Continuez vos prieres pour le Roi & pour la paix. Je prêcherai votre communauté, puisque vous le voulez, dès que j'en trouverai l'occasion & le loisir. Je crois que vous devez jeûner selon votre obligation ; consultez M. le Cardinal de Noailles en quatre mots que vous m'enverrez, & où il faudra bien qu'il réponde. N'avez-vous pas vos coutumes dans vos maisons pour faire prendre vos austérités par degrés aux postulantes ? Ne souffrez pas qu'on se décharge sur

vous de tout ce qui embarasse. M. de Châlons sçait bien que le Roi ne paye jamais les pensions, qu'il ne donne pour être religieuse, que le jour de la profession : après cela elles sont bien payées : & la plupart des couvens s'en accommodent assez volontiers : mais, ma chere fille, ne prenez jamais, sous aucun prétexte, de médiocres sujets ? renvoyez les demoiselles de St. Cyr, quand vous ne croirez pas qu'elles feront de bonnes Bernardines ? songez que vous en répondrez devant Dieu, qui ne recevra pour excuse ni les ménagemens pour M^e. de Maintenon, ni la reconnoissance pour vos amis & vos bienfaiteurs.

J'appelle un bon sujet, une fille véritablement à Dieu, qui veut s'attacher à sa regle, qui renonce au monde, qui n'y conserve point de commerce, qui aime à obéir, qui a une bonne humeur, une conscience sans embarras, de la gaieté & du courage. Du Blezel ressemble sans doute à cela. Renvoyez-la, si je me trompe.



L E T T R E V I.

Ce 2 Novembre 1705.

VOUS sçavez mieux que moi qu'il y a de la différence des jeûnes de regle à ceux de l'Eglise : je viens d'envoyer votre lettre à Mr. le Cardinal. Je

C vj

60 LETTRE DE ME. DE MAINTENON

ne sçais si j'aurai bien suivi vos intentions dans ce que j'écris sur le confesseur. S'il a une vraie pieté, il faut tâcher de le garder, quoiqu'il ait peu d'esprit. Rien n'est si difficile à trouver qu'un confesseur à souhait. Vous êtes admirable de trouver que vos filles sont long-tems à revenir : je trouve que c'est beaucoup que vous puissiez envisager qu'elles reviennent.

N'abandonnez point à une autre les soins du noviciat. J'espère beaucoup de du Blezel. Elle n'a rien de brillant, mais toute la solidité possible : elle devoit être reçue ici, & nous vous la donnons. Que les demoiselles que je vous prête, ne voient point d'hommes ni au dedans, ni au dehors, afin qu'elles ne vous rapportent rien de mauvais : rendez-nous-les aussi pures que vous les recevez.

Choisissez parmi vos bourgeois de Gisors quelque homme de confiance. Les personnes de condition sont ordinairement moins utiles.

Je suis bien édifiée de l'emploi de votre tems : je ne crois pas que vous en deviez faire davantage : vous vous devez au gouvernement de votre maison.

Rendez vos récréations gaies & libres ? on y viendra ; c'est un grand bien, qui détruit les amitiés particulières & contribue à l'union générale. J'embrasse nos filles & les vôtres.



L E T T R E V I I.

Ce 5 Novembre 1705.

VOICI la réponse que Mr. le Cardinal m'a faite pour vous.

„ Pour la question de ses jeûnes , je
 „ crois qu'elle doit supporter l'usage re-
 „ lâché de ses religieuses dont l'âge &
 „ l'ancienne habitude demandent cette
 „ tolérance : mais pour elle , elle doit
 „ suivre la pratique qu'elle a vue & sui-
 „ vie dans l'Abbaye d'Argenfoles où elle
 „ a pris la réforme , & l'établir pour les
 „ filles qu'elle recevra : le tout cepen-
 „ dant selon leur force & leur santé :
 „ car les supérieurs dans cet ordre ont
 „ grand pouvoir sur les jeunes de re-
 „ gle.

J'ai un peu d'opposition à un Confes-
 seur Religieux , parce que je crois que
 les bons n'aiment pas à sortir de leurs
 cellules , & que les autres sont fort dan-
 gereux : deux Confesseurs dans votre
 maison partageront peut-être votre com-
 munauté , ou seront jaloux l'un de
 l'autre.

Je ne sçais pourquoi vous êtes si frap-
 pée de ces communions avant la messe ,
 car il me semble que Dieu pardonne ai-
 sément ce qui n'est pas volontaire , & que
 cet inconvénient cessera quand vos filles
 deviendront plus courageuses. Servez

62 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

vous de gens que vous puissiez ôter quand il vous plaira , & suivez en tout les coutumes de votre ordre.

N'est-ce pas aller bien vite que de donner le voile au bout de deux mois ? & mettez-vous de la politique dans leur réception ? Ne recevrez-vous pas la nièce de vos religieuses , si c'est un bon sujet , & ne la renverrez-vous pas si elle n'est pas bonne ? Allons droit , ma chère fille , en tout & par tout , mais encore plus dans les grandes choses.

Vous ne sçauriez mieux faire que d'envoyer votre intrigante aux Clai-
rets, & prendre en sa place une fille sage & édifiante. Il m'est revenu bien des choses suspectes de

Je voudrois bien que vous eussiez une bonne organiste , mais j'aimerois mieux que vous n'eussiez point d'orgue, que d'avoir un mauvais sujet dans votre maison : je ne connois point Me. de Clai-
rets , ainsi je ne sçau-
rois lui écrire : mais j'en ai tant oui dire de bien , que je crois qu'un commerce avec elle peut vous être avantageux.

Mandez-moi , je vous en prie , comment vos pensionnaires sont couchées.

J'ai mis entre les mains de Me. de Fontaine 1500. liv. que je vous ai promises , & 170 liv. de plus , parce que le Roi donna quarante louis , au lieu de quatre cens francs.

A ME. DE LA VIEUXVILLE. 63

Vous devés être bien contente des moindres progrès que vous verrez : c'est beaucoup que vos filles ne s'opposent point au bien que vous voulez. Est-il vrai qu'il y en a qui vous ont été porter de l'argent après une conférence ? Je suis bien fâchée que vous soyez voisine de Me. le Prince : vous aurez de la peine à éviter les affaires avec ses gens.

Vous voyez avec quelle régularité je vous répons, parce que je vous aime, & que je crois qu'il y a du bien à faire. J'embrasse nos cheres filles.



LETTRE VIII.

Ce 22 Novembre 1705.

JE suis fort aisée à alarmer sur la droiture des religieuses : elles sont quelquefois sujettes à ne la pas connoître. Le Roi me conta, il y a deux jours, qu'il payoit la pension de trois filles dans un couvent : il en est mort une, il y a cinq ans, & ces bonnes filles reçoivent la pension des trois : vous ne doutez pas qu'elles ne communient trois fois la semaine : voilà, ma chere fille, ce qui me donne tant d'envie de travailler à l'examen que vous sçavez.

Malheur à vos religieuses quand la chair & le sang leur fera recevoir de mauvais sujets ! Je suis ravie que la novi-

64 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

ce, que vous venez de recevoir, soit bonne. J'ai été édifiée de ce qu'elle n'a point voulu être parée en prenant l'habit : ce n'est pas que je desapprouve qu'on en use autrement en plusieurs couvens : ce sont des coutumes qui ont leurs raisons, & qui ne blessent point les loix de la morale, comme le vol de nos saintes Religieuses.

Dieu veuille que vous ne vous repentiez point d'avoir été si vite pour nos filles de St. Cyr. reçues après deux mois de noviciat ! Je suis ravie que vous les aimiez : mais cachez cette prédilection injurieuse pour les autres.

Je ne prétends pas vous avoir fait un présent en Mlle. d'Aumale : je vous l'ai prêtée, & je prétends bien la reprendre.

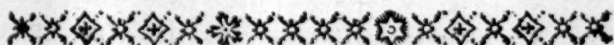
Pourquoi ne me mandez-vous pas positivement : j'ai reçu les 1670. liv. ou je ne les ai pas reçues ? Etes-vous Normande ? ne sçavez-vous point dire oui & non ? Pour moi, je suis précise, & veux sçavoir mon compte.

Vous ne pouvez jamais vous donner toute entière au gouvernement spirituel : il faudra toujours que vous vous meliez du temporel. j'approuve tout à fait l'ordre que vous avez établi : les Abbeses n'ont pas accoutumé d'en user ainsi : elles regardent le bien de la maison comme leur propre bien : elles en dis-

A M^{re}. DE LA VIEUXVILLE. 65

posent absolument sans en rendre compte à personne : il n'y a dans cette conduite ni pauvreté , ni obéissance.

Avez-vous aussi la folie du chant , & ferez-vous de ces Religieuses qui ont la poitrine blessée du chant d'obligation , & qui sont très fortes pour chanter tout ce qui leur plaît ? Vous m'allez trouver fort inhumaine : j'avoue que je fais grand cas de celles qui remplissent leurs devoirs , & qui ne cherchent rien de plus.



LETTRE IX.

Ce 28 Novembre 1705.

J'AI à répondre à deux de vos lettres , l'une du 23 , l'autre du 24 ; vous aurez des miennes , tant qu'elles pourront vous être utiles. Je me borne à celles-là , & je vous conseille de m'imiter. Je suis persuadée que le silence des Religieuses regarde les lettres comme la conversation : vous me trouverez peut-être un peu sévère : mais tant que je serai en commerce avec vous , ma chère Abbessé , je vous dirai la vérité.

Je souhaite que les parens de vos pensionnaires consentent à l'habit uniforme que vous voulez leur donner. Elles feront toujours assez bien vêtues , si elles sont chaudement en hiver , fraîchement en été , & toujours des corps bien faits.

66 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

J'ai envoyé votre lettre au P. de la Chaîse : je souhaite qu'il donne quelque chose à la petite de Levi, afin que tout ne tombe pas sur le Roi. Il me paroît que malgré vos affaires vous vous divertissez un peu, & vous faites fort bien. Ce n'est pas à moi à inspirer la piété : mais c'est encore moins à vous à vous impatienter du peu de progrès que vous voyez dans vos filles : n'êtes-vous pas trop heureuse, en attendant mieux, qu'elles vous laissent faire, & qu'elles ne prennent pas en aversion les demoiselles de St. Cyr ? Priez beaucoup pour elles ? donnez-leur un bon exemple : traitez-les avec douceur, & attendez tout le reste de Dieu ? Si je puis obtenir une loterie pour vous, je n'y manquerai pas.

Croyez que vous êtes bien avec moi quand je vous appelle opiniâtre, & que je n'injurie que les personnes que j'aime. Je ne vois rien à répondre à la lettre du vingt-quatre, si ce n'est que l'orthographe va mieux, mais pas si bien que vous pensez.

Il ne faut pas que vous fassiez un grand fonds sur les secours de St. Cyr, parce qu'ils roulent sur ma vie, & qu'on ne vous peut donner les filles qu'à l'approche de vingt ans : encore est-ce une licence que les dames de St. Louis n'auront point après ma mort. Adieu, Madame, adieu, mes cheres filles.



LETTRE X.

Ce 6 Décembre 1705.

J'A I à répondre à votre lettre du 2.
Je crois M. l'Abbé de Vassé bien intentionné : mais tout ce qu'il pense se réduit à me faire agir : & je sçais mieux que lui ce qui me convient.

Pour répondre à la question que vous me faites , il faudroit sçavoir quelle est la faute & le caractère de la personne que vous voulez reprendre : la maxime de St. Cyr est de commencer toujours par la douceur.

Je vous envoie trois petites pensionnaires : l'une est un enfant dont j'ignore la naissance * : les deux autres sont demoiselles : c'est en attendant qu'elles entrent à St. Cyr.

Soyez ponctuelle , je vous prie , nette & précise en affaires : adressez-vous directement à moi. J'ai été deux mois à vous demander une adresse pour vous écrire : il y en a un que j'attends les noms des petites demoiselles que vous avez prises. J'aime l'ordre : tous ces détails doivent être écrits sur un livre. Je

* C'étoit un enfant de 5 ans , qu'elle trouva seul sur son chemin , ayant seulement un billet qui marquoit son âge & son baptême Me. de Maintenon s'en chargea : on lui faisoit souvent de pareils présens.

68 LETTRES DE MR. DE MAINTENON

ne brule vos lettres qu'après avoir répondu : & je ne passe pas un article. Ne vous amusez point à me faire des complimens : temps perdu : tâchons de rétablir votre maison : j'espère vous donner un petit secours à la fin de Janvier, ou au commencement de Février.



LET T R E X I.

Ce 14 Décembre 1705.

VOUS avez raison d'être embarrassée, Madame & il est difficile d'établir la régularité d'une maison, sans avoir des personnes de confiance. En général, il ne faut pas en mettre de jeunes à la porte, parce qu'elles sont plus exposées : mais vous n'avez pas à choisir. Nos filles ne sont pas infideles : mais elles peuvent aisément se gâter.

Je viens d'écrire à M. l'Abbé Bruner avec tout l'empressement dont je suis capable : vous êtes servie avec une ponctualité qui m'étonne moi-même : car je trouve toujours du tems pour vous. Il me paroît que Dieu vous protege particulièrement : Je lui demande pour vous que vous préféreriez toujours le spirituel au temporel. Je vous dis ce que je pense, mais je ne prétends pas vous gêner ni sur vos chants, ni en autre chose. Votre maîtresse des novices écrit de

très-bon sens : lui ai-je répondu de même ? accoutumez-la à vous meler de son noviciat en la soutenant. On dit que vous vieilliez pour avoir plus de tems : je vous conjure , ma chere fille , de vous contenter de bien remplir vos journées. M. le Cardinal de Noailles a toujours la goutte. Le Duc de Noailles s'en va en Roussillon pour servir en Espagne : priez pour eux.



L E T T R E X I I.

Ce 20 Décembre 1705.

C E n'est pas à ce que vous m'écrivez que je veux répondre aujourd'hui , mais à tout ce qui me revient de vous. Je vous conjure , ma chere fille , de profiter de mon expérience , & de ne vous laisser pas aller à tous les goûts de St. Cyr. On y a eu long-tems celui des manuscrits : & ils nous ont fait tant de mal , que nous avons été contraints de les proscrire. J'ai dit qu'il ne falloit pas vous envoyer les *méditations* que vous demandez : toutes ces écritures-là ne font qu'une grande perte de tems : il y a tant de si bons livres , & il vous en faut si peu ! Le nouveau Testament , l'Imitation , Grenade , Rodriguez , St. François de Sales , le livre de votre ordre , en voilà plus qu'il ne faut pour

70 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

vous sanctifier. Le long-tems que vous êtes à l'Eglise, joint aux charges de votre maison, ne vous laisse gueres de loisir, & ce n'est pas un malheur : la lecture fait plus de mal que de bien aux filles. Celles qui sont simples se contentent des livres que j'ai marqué : & encore y en a-t'il qui en sçavent faire un mauvais usage. Les autres sont les beaux esprits, & excitent une curiosité insatiable : nous avons éprouvé tout ces inconveniens, & encore une fois, je voudrois bien que vous profitassiez de nos fautes.

N'êtes-vous point un peu indiscrete de vouloir garder Mlle. d'Aumale, parce qu'elle vous est bonne, sans penser qu'elle nous l'est aussi ? prenez donc votre résolution, ma chere Abbessé, de me la renvoyer vers les jours gras.

Je vous conjure, ma chere fille, de marquer moins de goût pour St. Cyr : j'ai peur que vos anciennes ne vous haïssent : marquez-leur de l'amitié : pour moi, j'en ai beaucoup pour elles : je meurs d'envie de vous aider à rétablir leur maison, & à assurer leur repos & leur salut.





L E T T R E X I I I.

Ce 31 Décembre.

C E sera M. l'Abbé Brunet qui vous rendra ma lettre : vous ne pouvez , Madame , prendre trop de confiance en lui : c'est un véritable saint qui ne cherche que le salut des ames , & qui va vous trouver , rempli de zele pour vous & pour votre communauté. S'il comptoit les recommandations, je vous dirois qu'il a celle de M. le Cardinal & la mienne qui seroit des meilleurs auprès de lui. Je ne sçai si vos filles goûteront sa simplicité. Je suis sûre que celles de St. Cyr seroient ravies de le voir & de l'entendre ; car , graces à Dieu, on n'est plus bel esprit à St. Cyr : & l'on y a acquis le bon goût de la simplicité & de la solidité.

Il est très-aisé de comprendre qu'on peut vous aimer : mais nos filles auroient grand tort , comme vous dites , de se faire religieuses pour l'amour de vous. Dieu seul mérite ce sacrifice : Dieu seul peut en dédommager.

Mettez dans votre lettre à M. le Prince que vous auriez pu lui faire parler par M. le Cardinal de Noailles ou par Me. de Maintenon , mais que vous voulez tenir tout de sa seule bonté. Si j'ai quelque pouvoir sur vous , vous ne veillerez

72 LETTRES DE M^{re}. DE MAINTENON

plus. Je serai charmée de vous trouver demain ici à la tête de mes cheres filles , qui me sont doublement cheres par la bonne conduite qu'elles ont auprès de vous.



LETTRE XIV.

Ce 6. Janvier 1706.

VOUS voulez que je prêche vos filles , je vous obéis simplement , mais je vous prie , que mes lettres ne soient point vuës ; on se mocqueroit de moi. Je suis très contente de la visite que vous m'avez faite le premier jour de cette année. S'il y avoit quelque chose qui déplut dans la lettre que j'écris à la communauté , il n'y a qu'à la bruler : j'en écrirai une autre.

AUX DAMES DE GOMER-FONTAINE.

VOTRE amitié, Mesdames , me fait un sensible plaisir & m'autorise à vous parler à St. Cyr: il me semble qu'étant la mere de votre abbessé , je suis en droit de vous traiter comme mes filles. J'espere que vous bénirez Dieu de vous l'avoir envoyée , & que secourue par vos avis & par votre zèle , votre maison fera l'exemple & l'édification des autres. Je sçais que la régularité ne peut se soutenir quand le temporel manque , & qu'il faut que vous receviez vos pressans besoin de vos p^{res} ,

rens , quand votre communauté ne vous les donne pas: terrible compte pour celles qui ont ruiné la maison & dissipé les dots des religieuses : elles ont à répondre de tous les maux qui ont suivi ce manque de conduite. Je vous aiderai à vous remettre dans la regle , dont le besoin vous a peut-être forcées de sortir. Je prie Dieu de vous donner son esprit, & de vous éloigner de celui qui regne en quelques Abbayes , du goût du monde qu'elles croient heureux, parce qu'elles ne le connoissent pas, de l'envie d'être visitées dont ce même monde se moque, car tout corrompu qu'il est , il est sévère du desir de s'accroître & de s'enrichir , entièrement opposé au vœu de pauvreté , de la vanité qui se glorifie de sa naissance & des biens des parens , de la curiosité qui fait qu'on voudroit tout connoître & tout sçavoir pour briller au parloir qu'on devroit hair comme la cause de tous les desordres des Couvens , du plaisir de recevoir & de faire des présens , commerce défendu à celles qui sont mortes au monde , si leur sacrifice n'est pas une vaine cérémonie. Voilà ce que je demande pour vous , Mesdames , dans l'esperance que vous demanderez pour moi ce que vous croyez qui m'est nécessaire. Je demande encore que vous soyez de dignes filles de vos saints instituteurs , que vous soyez la consolation & la joie de votre Abbessé , que vous lui aidiez à

74 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
rétablir votre maison , que vous ne foyez
routes qu'un cœur & qu'une ame , que
vous trouviez vos plaisirs parmi vous, que
vos récréations soient communes , inno-
centes, simples, que vous haïssiez le mon-
de autant que Notre Seigneur le hait ,
que vous n'estimez que piété , que vous
me croyez autant &c.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XV.

Ce 15 Janvier.

J'AI reçu hier , Madame , votre lettre
du 13 , elle contient bien des choses
dont je ne suis point contente. Il y a deux
pages de louanges , & il n'en falloit pas
un mot. Vous montrez les lettres que j'é-
cris à votre communauté. Je fais simple-
ment ce que vous desirez de moi pour
vous aider , & vous renvoyez ma lettre
à M. le Cardinal , & vous souffrez qu'el-
le coure dans vos Couvens. Je ne suis pas
fâchée que vous me donniez un grand ri-
dicule : mais je le suis fort de ce que vous
ne gardez pas pour vous seule ce que je
fais pour vous seule.

Je crois qu'une communauté peut met-
tre à une loterie , mais qu'une Religieuse
ne le peut pas. J'y ai mis pour vous : con-
sultez M. l'Abbé Brunet. Je ne sçaurois
encore écrire de ma main : mais vous ne
vous plaindrez pas de mon Secrétaire *.

* Cette lettre est écrite de la main de Me.
la Duchesse de Bourgogne , qui pour former



L E T T R E X V I.

Ce 5 Février 1706.

IL EST vrai, Madame, que j'ai été tout à fait fâchée contre vous : je vous redemandois Mademoiselle d'Aumale d'une manière si pressante, elle m'étoit si nécessaire alors, que je croyois que vous me deviez cette complaisance. Elle m'assure que vous n'avez pas hésité, dès la première lettre : mais en vérité, elle ne me paroît guere croyable sur votre chapitre. Vous aurez vu que je vous ai soupçonnée d'avoir feint de n'avoir pas reçu mes lettres. Je serois très-blessée que vous eussiez ces détours : je ne vous laisserai rien passer sans vous le dire : car l'ouvrage de votre perfection est si avancé que je voudrois aider à l'achever. Tout ce que Mlle. d'Aumale me raconte de vos Religieuses me les fait aimer tendrement. On n'est pas mauvais quand on prend le bien si facilement. Vous seriez bien ingrate, Madame, si vous ne remerciez Dieu de ce qu'il fait pour vous ! il y a bien des maisons où l'on n'en auroit pas tant fait en dix ans. Je crois que vous devez vous déli-

son stile, se prêtoit volontiers à cet exercice. Un jour Me. de Maintenon ayant préféré Mlle. d'Aumale, la Princesse lui dit : „ Ade-
,, laide de Savoye n'est-elle pas assez bonne
,, Demoiselle pour vous servir.

Dij

76 LETTRES DE M^{LE}. DE MAINTENON
vrer du seul mauvais esprit que vous ayez.
Ce que M^{lle}. d'Aumale m'a dit de l'attachement des filles de Saint Cyr pour vous, est ce que j'ai appréhendé, quand je les ai vues aller si vite : elles seront bien malheureuses si elles se font Religieuses pour vous : vous pouvez leur manquer en bien des façons : n'oubliez rien, pour les élever à Dieu, le seul qui ne nous manque jamais.



LET TRE XVII.

Ce 23 Février 1706.

C'EST la folie de tout ce qui a été élevé à St. Cyr d'aimer mon écriture : il faut pourtant s'accoutumer à s'en passer : & il me semble que mon secrétaire vous est assez agréable pour que vous soyez contente de ce que je vous dirai par lui : j'ai beaucoup de peine à écrire : je ne désespere pourtant pas de le pouvoir faire encore quelquefois. Je vous ai soupçonnée de finesse : je suis bien aise de m'être trompée. Quoique vous ne soyez pas bien vieille, je vous crois assez versée dans la spiritualité pour sçavoir que ce n'est pas le goût qu'on trouve dans la dévotion qui en fait la solidité. Tant que vous ferez ce que vous devez, vous ferez assurément fort agréable à Dieu, & vous le sçavez mieux que moi. Vous aurez

souvent à consoler des filles là-dessus. Nous serions tous bien malheureux , si notre salut dépendoit d'une ferveur sensible qui ne dépend pas de nous.

M. de Chamillard vient de me mander que je toucherois lundi les sept mille francs que je lui ai demandé pour vous. Entre les mains de qui voulez-vous que je les mette? Employez cette somme bien utilement , vous n'en toucherez guere de plus grande , selon les apparences. Ne vous mettez point en tête de faire des affaires ; elles sont très difficiles , & la plupart injustes ; je le connois si bien , que je n'ai pas pensé autre chose qu'à demander cette somme tout franchement à M. de Chamillard , ce que je n'ai jamais fait depuis que je suis à la cour , mais j'ai cru faire un bien en vous aidant à retablir votre maison. Tout ce que je vous dis là n'est pas pour m'attirer des remerciemens , mais pour vous faire voir que les secours sont difficiles , & que c'est le dernier de cette force-là que je vous donnerai. Je me contenterai de payer bien régulièrement les pensions de toutes mes filles , dont le nombre va bien augmenter , si M^{le}. d'Aumale continue : car elle ne songe qu'à en débaucher à St. Cyr.

Quand je vous ai parlé sur les récréations , j'ai cru que vos filles les faisoient en commun : il ne faut pas les y forcer , mais comptez , que c'est un très-grand

78 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

bien & une grande régularité. Si j'ai fait du bien à St. Cyr, c'est par l'assiduité que j'ai eue à leurs récréations : c'est-là qu'on se fait aimer par la complaisance, c'est-là qu'on les connoit, & qu'on les réjouit, c'est-là qu'on jette, en passant, des maximes qui font plus d'impression que ce qu'on dit dans des exhortations préparées, c'est là ce qui lie la supérieure avec ses filles : c'est-là ce qui met l'union dans une maison, c'est ce qui en ôte les partialités, les entre-riens particuliers, les dangereux épanchemens de cœur, & les murmures plus dangereux encore ? Quand les filles se sont débandé la tête deux heures par jour, elles ne sont pas pressées de chercher d'autres délassemens. Et combien une supérieure n'y pratique-t'elle pas de vertus par les travers d'esprit qu'elle trouve & qu'elle supporte ?



LETTRE XVIII.

Ce 4 Mars 1706.

VOUS me trouverez encore plus opiniâtre sur les grandes pensionnaires : il vaudroit mieux que la moitié de votre maison fût vuide, que d'avoir des sujets dangereux, & les grandes filles sont si fort sur ce pied-là, que les Evêques

sont contraints de les défendre dans tous les Couvens : j'excepte de cette regle les personnes qui par leur âge voudroient faire une véritable retraite & une entière séparation du monde , mais pour celles qui s'agustent , qui vont au parloir , qui s'ennuient , qui reçoivent vos Religieuses dans leurs chambres , nul intérêt ne doit vous les faire souffrir.

Si pour payer vos dettes , vous vendez les contrats de vos filles , vous faites une injustice & une imprudence ; une injustice , en les mettant en péril de manquer de tout , & de retourner chez leurs parens , si votre maison acheve de se ruiner ; une imprudence , en ne vous faisant pas de leurs dots un revenu qui est le véritable bien des particuliers & du général de la communauté. Je sçais que les Couvens ne s'en font point un scrupule , & que la plaisanterie est de dire qu'ils mangent tous les ans une ou deux filles , mais au jour du jugement , on ne plaisante point , & voilà de ces péchés que je voulois mettre dans l'examen que je projettois. Ne nous contentons pas d'avoir de la droiture dans nos discours , ma chere fille , ayons-en dans toute notre conduite , & ne nous laissons pas emporter au torrent de la coutume , qui n'excusera personne devant Dieu.

Je ne suis pas plus capable de juger

80 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

des attraites que des vocations. Mais je crois qu'il ne faut rien forcer, ni précipiter. Vous travaillez trop, vous ne dormez pas assez : Mr. Fagon n'a pas de remède contre une telle conduite. Est-il possible que vous soyez encore assez enfant pour vouloir de mon écriture, au préjudice de ma santé ? cela est bon pour une Demoiselle de St, Cyr, mais une vénérable Abbessé ! . . . Il faut pourtant en venir à cette écriture si chérie, pour vous dire que je vous aime tendrement. Voilà une lettre pour

MADemoiselle DE CHAMPLEBON *.

Puisque Dieu vous a rendu la santé à Gomer-Fontaines, & en même tems donné l'envie d'y demeurer, apparemment, ma chere fille, c'est-là qu'il vous veut. Pensez-y bien encore avant de vous y engager, & si votre vocation continue, faites votre sacrifice, mais faites le tout entier, je vous en conjure, que ce ne soit pas une simple cérémonie, comme font beaucoup de Religieuses : mourez au monde, ne le reprenez pas au parloir, après l'avoir renoncé à la grille : laissez le, comme l'ennemie de Notre Seigneur, il est déjà condamné à cause de ses scandales : méprisez ses vanités, ses maximes, & tâchez en tout de juger par rapport à l'évangile. Les

* Muzard de Champlebon, née en 1686.

Religieuses sont sujettes à croire le monde aimable, elles en adorent la pompe, la magnificence, les parures, & ce monde même, scandalisé du peu de piété qu'elles montrent, est tout étonné de de plaire tant encore.



LETTRE XIX.

Ce 25 Mai 1706.

ME. de Barneval, mere des deux petites Irlandoises que je vous ai envoyées, voudroit bien se retirer avec elles auprès de vous. C'est une femme de qualité par elle-même & par son mari; elle aime fort les Couvens, & y a toujours été quand son mari alloit à l'armée. Aujourd'hui elle refuse tous les autres parties qu'on lui propose, elle est encore jeune, bienfaite, fort estimée à la Cour d'Angleterre: la misere lui est toute nouvelle; d'un état fort commode, elle passe subitement à la plus grande indulgence, elle ne peut donner que 400 liv. de pension * pour elle & pour une femme de chambre dont elle ne sçauroit encore se passer. Voyez, Madame, ce que vous voulez faire là-dessus, & croyez que je serai aussi contente d'un refus que d'un consentement,

* C'étoit Me. de M. qui payoit cette pension.

32 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

mais si vous la recevez , marquez bien toutes les conditions du marché ; après tout , ce ne seroit pas un lien indissoluble.

Allez droit , ma chere Abbessé : n'ayez pas tort : après cela , souffrez en paix le mal qu'on dira de vous , la vérité n'est pas long-tems étouffée.

Vous ne ferez point grondée de me parler en faveur de M. de Beaulieu , mais je ne puis rien pour lui ; je me suis fait une loi de ne point demander de bénéfices , & si je demandois celui-ci , je ne l'obtiendrois pas : c'est à votre saint Cardinal à en solliciter pour lui , ou à lui en donner , chacun son rôle.

Les vers , qu'on a faits contre vous , Madame , sont à votre louange , heureux ceux qui souffrent pour la justice !

Je suis très-fachée du desordre qui est chez vous , mais je n'en suis point surprise , il n'y a qu'une extrême régularité qui puisse les prevenir & les terminer , & c'est à quoi vous devez vous occuper toute votre vie. Ne croyez pas legerement tout ce qu'on vous dit , & examinez bien les rapports avant d'y ajouter foi ; mais quand vous sçavez les choses certainement , il faut encore une fois , ôter toutes les occasions. Si vous êtes ferme là-dessus ; si vous priez pour vos filles , si elles ne voient en vous que douceur & que patience , elles se-

roient bien opiniâtres , si elles ne revenoient , mais Dieu seul en sçait les momens.

Je me suis presque toujours mal trouvée d'avoir reçu des personnes de la main des saints. Je ne doute point de la pauvreté de Mlle. de..... c'est à nous à vêtir sa mendicité.

Il n'est point mal à propos qu'une supérieure soit un peu soupçonneuse , pourvu qu'elle sente qu'elle l'est , & que les autres ne s'en apperçoivent jamais. Vous ne pouvez trop veiller sur votre communauté , mais j'ai toujours vu que la maniere la plus utile d'y établir & d'y maintenir la régularité est une entière séparation des hommes , quels qu'ils puissent être : les gens de robe , les Ecclesiastiques , les Domestiques , les Payfans , les jeunes , les vieux , les bienfaits , les difformes , les maîtres , les disciples , tout peut être dangereux , & vous ne sçauriez user de trop de précautions. Soyez très-ferme à vous opposer aux entrées , rendez les parloirs les plus désagréables que vous pourrez ; voyez toutes les lettres qui entrent & qui sortent. Vous avez raison de croire qu'il y a un peu d'amour-propre à vouloir voir votre ouvrage parfait : il ne le fera jamais. Soyez-en bien persuadée , & que Dieu ne vous demande que votre travail , & votre application. Je vous

Dvj

84 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

plains bien de perdre Mlle. d'Aumale. Vous me demandez une fille de son caractère & de son esprit, si vous en connoissez une, je vous prie de me l'envoyer à tout prix. J'en ferai une Dame de St. Louis assez bonne.



L E T T R E X X.

Ce 23 Novembre 1706.

JE ne puis approuver qu'on méprise les bourgeois, quand il y a de la vertu : nous ne nous conduisons pas ici selon ces maximes-là, & nous nous en trouvons fort bien.

Travaillez, ma chere fille, à mettre chez vous le bon esprit, l'esprit de Dieu, l'esprit de desintéressement, l'esprit droit, l'esprit solide, l'esprit d'obéissance, l'esprit de pénitence, l'esprit de solitude. Que les Couvens, qui n'ont pas cet esprit, sont à plaindre de ce que l'Evangile y est si peu connu ! On y aime le monde, on l'admire, on le croit heureux, on en convoite les richesses, on y estime la grandeur, on y méprise les pauvres. Convient-il à des Religieuses d'être honteuses, quand leurs parens sont mal vêtus de tirer de la gloire, quand ils viennent les voir dans des parures, d'être affamées d'entendre parler des modes, d'être extasiées si l'on leur raconte quelque chose des Princes, & de ne parler jamais de Dieu aux séculiers qui

entrent chez elles , ou qui les viennent voir ? Le personnage d'Abbesse ne fourniroit pas moins de sujet de déplorer leur ignorance , mais , graces à Dieu , vous connoissez vos obligations ! Si vous voulez me promettre de lire St. François de Salles , de ne pas vous dégoûter de son vieux langage , & de prendre son esprit , je vous enverrai ses ouvrages.

Mlle de N.... est-elle mortifiée de la pauvreté de sa famille , ou pour mieux dire , en est-elle humiliée ? Les Demoiselles de St. Cyr ne font-elles pas preuves de pauvreté comme de noblesse ? Et est-il possible que des filles , qui ont le courage de se sacrifier par des vœux de religion , n'aient pas celui de s'avouer pauvres devant tout le monde ?

Dites bien doucement à vos riches bourgeoises que si les choses étoient dans l'ordre , elles feroient femmes de chambre de ces pauvres Demoiselles , mais dites fortement à vos Demoiselles , qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces bourgeoises , & que tout est égal devant Dieu.

Vous avez grand tort , ma chere fille , de laisser entrer si librement des séculiers dans votre maison : c'est un des plus grands maux : je ne finirois pas , si j'entrois en matiere. S. Cyr n'est régulier que par le soin que j'ai pris de ne laisser aucun commerce aux Dames de St. Louis , elles n'ont jamais parlé à aucune Dame

86 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

de la Cour , & quand j'y en reçois quelque une , je ne la quitte pas. Les Demoiselles de St. Cyr sont émancipées par lettres-patentes du Roi , pour disposer de leur dot , & il n'est nullement nécessaire que les parens ratifient : on le conseille encore , il y a peu de jours , à M. Voisin*.

Quant aux précautions pour le salut des ames , je crois qu'on les sauve en leur ôtant les occasions de se damner ; c'est là où il faut couper dans le vif : point de condescendance , quand on peut éviter le péché. Il n'est pas étonnant que ces pauvres créatures prévenues sentent de grandes peines de ce qu'on fait pour leur bien , mais c'est ce qu'il faut adoucir par une charité qui les persuade qu'on les aime véritablement , & que dans tout ce qui ne sera pas péché , on aura pour elles toutes sortes de complaisances.

Le Roi a sçu la part que vous avez prise aux affaires d'Argensolles , tout lui revient , mais je vous assure que vous n'en êtes pas plus mal avec lui.

Il faut regarder si ces fautes , que vous craignez , sont de conséquence ; j'aimerois mieux qu'une charge fût un peu plus mal faite , que de fâcher mes anciennes Religieuses , mais j'aimerois mieux les fâcher , que de les exposer à des fautes qui seroient contre la régula-

* Directeur temporel de la maison de St. Louis.

rité que vous voulez établir.

Quand une fille cherche à plaire aux hommes , on ne peut trop lui ôter l'occasion de les voir , il n'y a que la séparation entière qui puisse être un remède à cette maladie : du reste il ne faut être dure à pas une , ni jamais les rebuter , il faut leur parler très-souvent en particulier , leur dire franchement ce que vous croyez de mal en elles , commencer par le plus pressé , ne leur pas dire tout à la fois , ne paroître point étonnée de leurs fautes , leur témoigner de l'amitié , les persuader que vous répondez à Dieu de leur ame , que vous avez de la peine de leuren faire , que vous voulez les aider à se sauver , & leur faire cent caresses qui leur disent que si vous les gênez en quelque chose , ce n'est que par amitié : ce n'est point l'autorité qui touche le cœur , & la douceur d'une amie n'est point incompatible avec la fermeté d'une Abbessé.

Votre communauté ne sçait ce qu'elle dit , quand elle veut que vous vous amusiées à écouter les propositions du receveur de Mr. le P. de Conti. Ces gens-là veulent faire leur fortune par moi , & comme je ne le veux point , je ne veux point aussi leur donner des espérances : il y auroit de la mauvaise foi. Ce n'est point aux Couvens à faire des affaires , mais à gémir de celles qui se font dans le monde.

88 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

Je ne suis point surprise de vous voir si contente de M^e. de Barneval : je n'ai gueres connu de femme plus aimable &c.

Adieu , Madame , je vous dirai toujours ce que je pense : car je desire ardemment que vous fassiez une maison édifiante , & que vous soyez le modele des Abbeſſes.



L E T T R E X X I .

Ce 3 Janvier 1707.

JE ne doute point de la sincérité de vos vœux , ma chere Abbeſſe , & vous me devez la même justice : songeons l'une & l'autre à nous sanctifier , vous pour édifier le monde & les Couvens , moi pour paroître devant Dieu quand il lui plaira.

Les filles de la viſitation qui ont établi ici l'eſprit religieux & la confiance dans la ſupérieure , nous ont appris ces entretiens particuliers dont on ſe trouve très-bien. Je ſçai que ce n'eſt pas la coutume dans la plupart des maiſons religieuſes , où on regarde même cette reddition de compte des filles de Ste. Marie comme exceſſivement gênante. Ce n'eſt point de ces fortes d'entretiens par méthode dont j'ai voulu vous parler , quand je vous ai conſeillé de voir vos filles en particulier. Je n'y voudrois

aucune contrainte , mais je me contenterois de ce qu'elles voudroient me dire. Vous ne les conduirez à Dieu que par la confiance qu'elles auront en vous. Vous n'établirez la régularité chez vous que par l'amitié que vous aurez pour elles : comment tout cela se fera-t'il sans les connoître ? Comment les connoîtrez-vous , si vous ne les voyez jamais seules ? comment vous aimeront-elles , si vous ne les persuadez que vous les aimez ? comment les en persuaderez-vous , si vous ne consolez l'affligée , si vous n'entrez dans les maux de la malade , si vous n'instruisez la scrupuleuse , si vous ne réjouissez la mélancolique ? Tout cela vous paroîtra difficile , & vous avez raison , mais c'est-là le seul gouvernement solide : tout le reste n'est qu'un arrangement extérieur. Je conviens avec vous que c'est une pratique très-pénible : il faut dire beaucoup de paroles qui paroissent inutiles : il faut essuier les travers des esprits , leur grossiereté , leur artifice , & traiter tout cela avec douceur.

Vous ne pouvez souffrir , dites-vous , qu'on manque de sincérité , c'est pourtant le défaut attaché aux Couvens ; dans tous les états , il faut être capable de tout souffrir , ou ne se pas mêler de gouverner. Cette sainte Cour que je vous propose est bien différente de celle que plusieurs Abbesses veulent recevoir de

90 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

leurs filles : elles auront aussi un sort très-différent : ce dessein de s'insinuer dans dans leur cœur pour les porter à Dieu sera récompensé , quand même il n'aura pas eu de succès.

Votre maison ne sera jamais bien gouvernée , que vous ne la conduisiez vous-même : il faut que votre confesseur vous renvoie toutes vos filles , excepté sur leurs péchés , & qu'il ne se mêle de rien ni directement ni indirectement de ce qui se passe dans la maison.

Je vous trouve trop soumise à mes conseils : j'aimerois mieux que vous me disiez vos raisons , & même que vous disputassiez un peu : je ne veux point vous tyranniser.

Si votre confesseur a le courage de me regarder en face , j'espère qu'il s'accoutumera à moi. Vous dites que vous avez parlé à la Religieuse en question , & que vous lui parlerez encore une fois , vous seriez bienheureuse , si vous pouviez la gagner en lui parlant vingt fois : armez-vous de patience , si vous voulez faire l'œuvre de Dieu ? Je vous embrasse de tout mon cœur , vous & nos chères filles.





L E T T R E X X I I .

Ce 14 Janvier 1707.

JE suis charmée, Madame, que vous ayez goûté la joie de la naissance de M. le Duc de Bretagne, mais la mienne a été troublée par la mort de deux proches parens, & ensuite par celle de Me. de Montgon, fille de Me. d'Heudicourt; que j'aimois fort, & qui avoit été presque élevée par moi : les couchés de Me. la Duchesse de Bourgogne, la douleur de mon ami, la mienne, tout cela joint aux incommodités que j'ai souvent ne m'a gueres laissé de tems : c'est ce qui m'a empêchée d'écrire à nos filles : on laisse ses enfans pour s'occuper des étrangers, quoiqu'on les aime tendrement; d'ailleurs je n'écris plus que pour des choses nécessaires, ou utiles.

La piété n'est qu'une hipocrisie, quand elle n'est pas intérieure : je crois que le véritable interieur est l'occupation de Dieu, la pureté d'intention dans tout ce que nous faisons, & de marcher dans sa présence, mais, ma chere Abbessé, ne rendez point nos filles des discoureuses spirituelles : rien n'est plus dangereux & plus inutile : qu'elles ne lisent gueres : qu'elles parlent peu sur les matières relevées : qu'elles gardent leurs regles : qu'elles s'éloignent du monde : qu'elles

92 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

travaillent de leurs mains : voilà le moyen d'avoir une communauté régulière.

J'écrirai le plutôt que je pourrai à M. de Courson : je crains que M. d'Arnouville ne soit pas effectif.

N'écoutez nulle proposition sans rentrer en vous-même, avant que d'y répondre, & dites : ce qu'on me propose est-il bon pour la régularité de ma communauté ? Si votre conscience vous répond, non : refusez qui que ce puisse être. Oui, Madame, vous deviez me refuser, si je voulois vous donner quelque personne qui n'y fût pas édifiante : votre première obligation est le bien spirituel de votre maison.

Cette digression n'est point par rapport à la Religieuse que vous prenez, puisque vous en êtes édifiée, mais une instruction que je donne à ma fille l'Abbesse, puisqu'elle m'en demande souvent.



LET TRE XXIII.

A S. Cyr, II Février 1707.

J'E fors d'un assez long entretien avec votre saint Confesseur, dont je suis très-contente ; il n'a point été embarrassé avec moi, ni moi avec lui, & je vous assure que nous sommes tout accoutumés l'un à l'autre.

J'ai traité avec lui l'importance du concert entre le Confesseur & la Supérieure : il n'est pas possible qu'une maison aille bien sans cette intelligence.

Je lui ai dit que dans les premières années de cet établissement-ci, nos filles étoient conduites par de très-saints Prêtres séculiers, mais, que tirant toute la confiance à eux, nous ne sçavions aucunes nouvelles de nos dames, ni ne pouvions les gouverner : aussi la maison alloit-elle si mal, qu'en ce tems-là je croyois souvent qu'il faudroit l'abandonner.

Elle n'a pris la forme que vous lui voyez, que depuis que nous avons des Confesseurs, gens de communauté, qui renvoyent toujours aux constitutions, aux regles, & à la Supérieure, se réservant seulement les péchés, & ne se mêlant jamais du gouvernement de la maison ni en général, ni en particulier. Nos Confesseurs ne voient jamais nos filles qu'au Confessional : ils sont ici très-réguliers, & il est impossible de se voir : on se confesse le plus succinctement qu'on peut, pour ne pas incommoder les autres, & si on a quelque chose d'un peu long à dire, on le remet à un autre jour, mais toujours dans le Confessional.

Nos Confesseurs n'entrent jamais dans les charges des particulières, & nous ne leur demandons que des conseils gé-

94 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
néraux sur le gouvernement , quand nous
en voyons d'expérimentés.

Je crains que vos filles ne soient pas
bien nourries : je connois des Couvens
où on les fait mourir de faim pour mieux
parer le Prêtre , ou l'Autel.

On dit-la-dessus que les filles vivent
de si peu de choses , mais il faut consi-
derer que la regle leur a déjà retranché
le superflu , & les a reduites au nécessai-
re , de sorte que si on retranche encore
sur ce retranchement , elles n'ont pas
de quoi vivre : cet épuisement les rend
chagrines & mal-saines.

Il y a des communautés qui ont obte-
nu du Roi une Demoiselle de St. Cyr
pour être quittes des sommes qu'elles de-
voient : votre Me. de Flavacourt l'ob-
tiendra peut-être , mais il faut qu'elle
le demande , sans que vous ni moi y en-
trions : je ne veux plus que le Roi en-
tende prononcer votre nom. Serez-vous
contente de cette lettre , & avez-vous
assez de mon écriture ?

Vous me faites de trop grands remerci-
mens pour peu de choses ; c'est bien vous
traiter comme ma fille , que de ne vous
envoyer que dix louis : vous en aurez
encore autant pour aider à payer le mê-
mier pour vos serges.





L E T T R E X X I V .

Ce 3 Avril 1707.

V O U S voyez donc combien il est utile de se faire aimer des personnes que l'on gouverne : vous ne ferez jamais de bien que par-là , & ce que vous ne ferez point par la douceur , ne se fera pas par la rudesse.

Je ne sçai point quelle sorte de respect on rend aux Abbeſſes dans votre ordre , mais je sçai bien que vous ne devez rien exiger par rapport à votre personne ; qu'il ne faut vouloir ni soins , ni devoirs particuliers , ni sçavoir aucun gré à celles qui se distingueroient là-dessus. Cependant il faut faire rendre à la superiorité tout ce qui lui est dû : & j'admire tous les jours avec quelle simplicité notre supérieure recommande le respect , l'obéissance & la soumission qu'on lui doit. Elle finit son triennal par des instructions continuelles là-dessus : ce qui marque bien que ce n'étoit pas pour elle qu'elle vouloit établir cette autorité. S. Augustin dit que la supérieure ne doit rien faire qui puisse avilir l'autorité. Allez droit , ma chere fille , & établissez l'obéissance des inférieurs envers les supérieurs : n'en foyez point honteuse , ni enorgueillie. Donnez-leur en exemple , par rapport

96 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

à ceux qui sont au-dessus de vous. Le mot de *regne* est assurément ridicule : votre bon sens vous le fait sentir. Otez tous ces airs de grandeur qui font que le monde se moque des Abbesses : une d'elles vouloit imiter le Trône du Roi de Siam , parce que tous ceux , qu'on voit aux Rois & aux Evêques , ne lui paroissent pas assez élevés. Ce n'est point un conte , on me l'a nommée.

Priez vos filles de ma part de m'avertir , quand votre avarice leur retranchera quelque chose.

Je voudrois de tout mon cœur vous donner des Demoiselles de St. Cyr , mais elles craignent les Abbesses par de si bonnes raisons , que je ne puis les contredire : il est vrai que depuis quelques tems je sors difficilement de la règle , qui veut qu'elles soyent ici jusqu'à vingt ans : ma mort ne peut être bien éloignée : je craindrois pour celles que j'aurois fait sortir , & cela tout au moins feroit un embarras , qu'il est plus sage d'épargner à mon inquiétude.

Il y a encore un article que je n'ai point traité avec vous , c'est celui de votre petite favorite : il faudroit l'élever comme les autres , & la rendre même plus timide , modeste , & utile aux autres : elle n'est pas de meilleure maison qu'elles , & on ne doit pas l'honorer à cause du deshonneur de sa
sœur*.

sœur *. Il seroit bien à desirer que vous en puissiez faire une bonne Religieuse , mais vous n'y parviendrez pas en l'élevant avec hauteur. Je ne sçais rien là-dessus en particulier, mais je sçais qu'une favorite ou niece d'Abbesse est la plus mauvaise de toutes les éducations.

Vous avez raison , Madame , de me sçavoir bon gré de toutes mes franchises: j'aimerois autant qu'une autre à dire des choses agréables & flâteuses , mais l'amitié que j'ai pour vous , l'honneur de St. Cyr , & le desir de voir une Abbesse selon le cœur de Dieu , m'oblige au personnage que je fais auprès de vous.

M. le C. de Noailles & moi sommes bien en colere contre vous , car nous sommes persuadés que vous êtes malade par votre faute. Vous êtes trop ardente pour le bien : vous voulez aller trop vite ; vous travaillez trop , & tout cela vous reculera beaucoup.

Que voudriez-vous retrancher à des pauvres filles qui chantent jour & nuit , & à qui vous aigrissez l'esprit & le sang, quand elles n'ont pas le nécessaire ?

Qui vous a dit que la mere de la petite de Lévi est une bonne femme , que vous n'avez vue que quelques heures ? Ellen n'a pas de quoi vous payer sa pension.

* Maitresse de M. le Duc d'Orléans.



LETTRE XXV.

Ce 1 Mai 1707.

DI E U vous veut tranquille , & que vous remplissiez les obligations de votre état , à mesure qu'elles se présentent. Vous vous détruirez & n'avancerez rien , si vous voulez aller trop vite.

Votre lettre est une confession , ou du moins une reddition de compte à son directeur : point de rôle que je ne fisse volontiers avec vous , s'il pouvoit vous être utile.

Ce que vous me proposez sur Me. votre mere & Mlle. votre sœur est bon & mauvais : bon , si elles aspirent à une retraite absolue : mauvais , si ce n'est qu'un simple dégoût du monde. Remarquez qu'ici toutes les raisons de se retirer chez vous sont pour elles , & que si elles ne vous étoient rien , vous n'en auriez aucune pour les recevoir. Or , vous vous devez à votre communauté préférablement à tout : vous ne pouvez en conscience en troubler la paix & la régularité par aucun sentiment d'amitié pour vos parens. Les mondains ont une idée très-fausse des Abbayes de leurs filles : ils les regardent comme à eux : les Abbeses ont accredité cette idée , en disposant arbitrairement du bien de la maison , du moins en partie : tout cela est

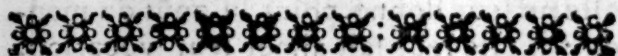
également injuste : je l'ai demandé depuis peu à mes *saints* : & ils m'ont confirmée dans ce que j'ai toujours pensé.

Si donc Madame votre mere dérange en rien l'ordre établi , refusez-la , quoi qu'il en coûte à votre cœur : ce cœur doit être mort au monde ; vous n'avez plus de devoirs de fille à remplir que par les sentimens : vous vous devez toute entiere à vos vœux de Religieuse , & à votre état d'Abbesse.

Si Madame votre mere est pieuse , édifiante , retirée , si elle ne se mêle de rien chez vous ; si elle n'entre point dans le gouvernement de vos filles ; si elle ne se lie & ne se brouille avec aucune ; si elle ne leur donne point le goût du monde ; si elle leur fait aimer leur vocation , sans pourtant les prêcher ; si vos sœurs se rendent utiles pour les choses temporelles , mais sans autorité ; si elles ne se lient aux pensionnaires que pour les porter au bien ; si elles sont excessivement sages , à ces conditions , recevez-les. Mais je tremble que votre tendresse pour elles ne vous prévienne , & que votre devoir ne soit sacrifié , même à votre insçu , à vos sentimens. Et s'il en faut venir à une séparation ! Voyez , pesez ; vos filles murmureront ; vous sçavez comme elles parlent de toutes les personnes dont elles n'esperent rien.

Je vous prêterai encore Mlle. d'Au-

100. LETTRES DE ME. DE MAINTENON
male : elle est intelligente; elle m'est fort
attachée; j'ai pour elle autant de confian-
ce que d'amitié; elle est propre aux
grandes comme aux petites choses. J'en
souffrirai, je vous la prêterai pourtant.
La nouvelle d'Espagne * est excellen-
te: il nous en faudroit encore quel-
qu'autre pour avoir la paix: ne vous las-
sez point, ma très-chère fille, de la de-
mander à Dieu. Que vous avez bien fait
de faire rendre compte de l'emploi des
biens temporels de la maison! on n'a
point de mystère quand on va droit, &
Dieu bénira cette conduite. Que dites-
vous de la fuite de Mlle. de Tharfi?
J'oublie toujours son nom.



LET TRE XXVI.

A M L L E. D'A U M A L E.

A St. Cyr, ce 4 Juin 1707.

JE suis bien mécontente de notre Ab-
besse de la savoir si long-tems malade,
& lasse d'être Abbessse. Faut-il se laisser
quand on ne fait que commencer à cou-
rir? Elle a des relais: que sera-ce donc
après ma mort? Relevez son courage;
cet abattement est une suite de sa maladie.
Il n'y a rien que je ne donnasse pour être
à présent à Gomer-Fontaines: je serois

* De la bataille d'Almanza, gagnée par le
Duc de Berwick.

À ME. DE LA VIEUXVILLE. TOI
son Médecin ; car vous savez que j'ai
fait mon cours sous M. Fagon , & que
je prétends avoir beaucoup d'expérien-
ce. Otez cette femme sans hésiter. Je
ne donne pas de pensionnaires à no-
tre chere Abbessé pour lui être à charge :
elle seroit , comme vous dites , trop heu-
reuse , si elle n'avoit que des entans : ce
sont les grandes pensionnaires qui gâtent
tout ; elles sont difficiles à servir ; elles
dépendent toujours plus qu'elles ne don-
nent , se scandalisent de tout ce qu'elles
voient dans les Religieuses , jugent de
la conduite des supérieures , décrivent les
maisons , en rapportent dans le monde
mille histoires fort scandaleuses , ou fort
ridicules , & souvent fausses , & affoi-
blissent les vocations , en remettant de-
vant les yeux les airs & les vanités du
monde. Je ne finirois point si je disois
tout ce que je fais là-dessus : je me tais
sur la mauvaise conduite personnelle
qu'elles ont souvent , & qui deshonne
les maisons où elles sont.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXVII.

A ME. DE LA VIEUXVILLE

Ce II Juin 1707.

POINT de bonheur pour vous , si vous
espérez de la reconnoissance des
hommes , vous n'en trouverez point ;
& Dieu vous destine une autre récom-

pense : travaillez pour lui ; travaillez avec lui ; travaillez comme lui. Si vous travaillez pour lui , vous serez très-indifférente à l'approbation de vos filles ; si vous travaillez avec lui , vous aurez un fond de paix qui ne pourra être troublée par aucun mécompte : si vous travaillez comme lui , ce sera avec force & avec douceur , sans empressement , sans inquiétude , sans cbagrin. Au nom de Dieu , Madame ne soyez point empressée ; j'ai vû ici des filles de ce caractère ; elles mettoient tout le monde à bout , & s'y mettoient elles-mêmes. Je suis naturellement vive & active : j'ai eu bien des peines dans cet établissement ; & j'ai beaucoup plus avancé depuis que je me suis modérée. Vous avez un bon esprit ; vos intentions sont droites ; croyez-en l'expérience & l'amitié ; ne vous pressez pas ; ne pressez point les autres , prenez des relâchemens ; amusez-vous ; travaillez gayement , & peu à peu tout se fera. Je ne suis point persuadée que vous deviez quitter votre place ; je regarde cette proposition comme un besoin d'être purgée. Avez-vous compté occuper une place qui vous donnât des plaisirs ? Considérez qu'à vingt-huit ans vous avez pris le gouvernement d'un Couvent ruiné pour le spirituel & pour le temporel , rempli de filles accoutumées à faire leur volonté ; elles souffrent les changemens que vous

faites, vos préférences pour les Demoiselles de S. Cyr que vous mettez dans leurs places : elles vous estiment , vous craignent , & vous laissent faire. C'est un bonheur que vous ne pouviez attendre. Vous voudriez faire une maison où tout fut rangé à souhait comme chez nous. Eh ! combien a-t'on été à régler S. Cyr ! Il y a vingt-un ans que nous y sommes : il étoit commencé deux ans auparavant à Noisy , & vous voudriez faire en deux ans ce que nous avons fait en vingt trois ! Vous vous consommez par cette déraisonnable activité. Faites votre devoir , & moquez-vous des propos qu'on vous répète. Eh ! qui n'est pas sujet à la calomnie ? N'avez-vous jamais oui blâmer le Roi , critiquer les Ministres ? Et si vous sçaviez ce qu'on dit de moi ? Si je vous montrois tout ce qu'on m'écrit contre moi-même !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXVIII.

Le 18 Juin 1707.

VOUS m'avez donné bien de l'inquiétude , ma chere fille , & je remercie Dieu de vous avoir conservée : il me semble que vous n'êtes point encore assez bonne pour mourir , & qu'il vous faut bien d'autres épreuves & une plus grande abondance de bonnes œuvres.

Profitez de votre experience , si vous ne profitez pas de la mienne ; votre vivacité vous a conduite aux portes de la mort : vous avez mis votre sang dans un tel mouvement, qu'il ne circuloit plus. M. Fagon , que je consultai devant M. le Cardinal de Noailles , me fit fort bien entendre votre éat. J'ai dit à Mlle. d'Aumale les remedes qu'il vous ordonne , mais il veut sur-tout de la tranquillité : c'est, ma chere fille, ce qui est absolument nécessaire à votre ame & à votre corps. Nos enfans de S. Cyr doivent considérer qu'elles ont été bien près de vous perdre , & qu'elles seront malheureuses si elles s'attachent trop à vous. Il n'y a que Dieu qui ne nous abandonne jamais. J'étois bien touchée de leur douleur. J'ai très-bon opinion de ma sœur de Champlebon : je crois que vous avez en elle un bon sujet ; formez-la pour vous succeder , & après cela nous vous permettrons de devenir une simple Religieuse.

Mlle. d'Aumale m'a dit que votre petite favorite hait les pauvres , & qu'elle rougit quand on parle de sa sœur. Dieu la bénisse ! J'espere que vous n'avez pas une Religieuse assez sote pour l'estimer heureuse d'avoir le cœur d'un Prince. Apprenez à vos enfans à mépriser le monde & les vanités , ce monde pour lequel J. C. n'a point prié , lui qui a

A ME. DE LA VIEUXVILLE. 105

prié pour ses bourreaux , tant il est corrompu & endurci ! Blâmez le mal , mais ne haïssez point ceux qui le commettent. Que vous ferez heureuse si vous arrachez cette enfant aux occasions qu'elle aura de se perdre !

Aviez-vous besoin de M. de Châlons pour vous avertir que vous êtes vive & ardente ? Ne le sentez vous pas encore plus que les autres ? Je suis bien edifiée de la maniere dont vous avez reçu cette grêle qui vous a ruinée. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici pour établir votre temporel , n'aura pas autant de mérite que la soumission avec laquelle vous avez appris ce petit renversement ; l'amour propre se glisse dans la plupart de nos actions ; dans nos résignations il n'y en a guere.

Me voici à votre lettre du 27. Il est vrai que je ne me porte pas bien : il n'est pas question de donner votre vie pour la mienne ; vous arrivez & je parts. J'ai rempli , à peu de chose près , ma destinée ; c'est à vous à remplir la vôtre.

L'affaire que vous avez avec M. de Cîteaux me passe : je ne sçais si la profession de ma sœur de Champlebon est nulle ; mais je sçais bien que vous ne devez pas vous révolter contre votre Supérieur. Toute mon inclination me porte à dépendre des Evêques ; les maisons en sont ce me semble mieux gouvernées ,

& je voudrois de tout mon cœur que la vôtre fût de ce nombre. Mais je ne sçais point si c'est une affaire facile : & je crains fort de vous voir un procès de longue haleine contre M. de Cîteaux. C'est faire parler de vous de bonne heure ! Cependant je me soumetts aux deux grands Prélats qui vous protègent.

A votre place je recevrais les 100 liv. de M. de Cîteaux, en esprit d'humilité, de pauvreté & de soumission. Les Chrétiens ne doivent pas être orgueilleux, & encore moins des Religieuses. Les vœux de S. Cyr ne vous regardent point; il est aisé aux Dames de S. Louis de ne rien recevoir; leur magnifique fondateur a pourvu à tous leurs besoins. Il y a bien de la différence d'être fondé par un saint ou par un Roi.

J'ai chargé Mlle. d'Aumale de vous envoyer de l'argent, sur lequel je vais m'expliquer franchement avec vous. Ne croyez pas, je vous conjure, que ce que je fais pour rétablir Gomer-Fontaines, soit fondée sur l'amitié. Nous devons tous agir par des motifs plus nobles; le mien est de contribuer à la gloire de Dieu, en le faisant honorer chez vous: il est vrai que vous m'avez paru propre à ce dessein.

Adieu, mon secrétaire (*Mlle. d'Aumale*) a grand peur du tonnerre: malgré tout son mérite, je lui croirois le tempérament d'un lièvre.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXIX.

Ce 17 Octobre 1707.

VOUS vous mettez à la raison de vouloir bien que je dicte à Mlle. d'Aumale, & de vous contenter de deux lignes de mon écriture.

Je suis bien persuadée que le voyage de S. Cyr vous aura été utile, à vous & à Me. Fortunée : de-là, ce consentement si vîte accordé. Mais je ne comprends rien à votre séjour dans le dehors de votre maison ; je ne sçais pas si ces choses-là sont usitées chez vous ; mais je n'en ai jamais oui parler, & je le regarderois comme une grande irrégularité, non que je pense que tout ce qui ne se fait pas à S. Cyr * soit un mal : chaque ordre à ses usages & ses maximes. Votre noviciat est votre véritable ressource ; vous devez en prendre un grand soin, & connoître les novices autant que leur maîtresse. Vous ne pouvez trop leur conseiller de prendre confiance en elle, & elle doit les assurer qu'elle n'a rien de caché pour vous. Voulez-vous inspirer la droiture à vos filles ? qu'elles la voyent dans toute votre conduite, & jamais ces misérables finesses que les Religieuses prennent

* Les Dames de S. Louis ne sortent jamais, pas même pour les raisons les plus fortes de santé.

pour habileté. L'intérêt de la communauté ne justifie point l'avarice ; mais je serois bien fâchée que vous ne fussiez pas économe : il faut avoir le cœur noble & étendu , mais il faut être pauvre , puisqu'on a voué la pauvreté.

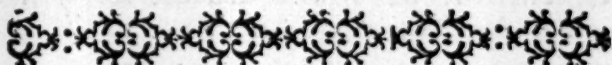
M. de Lort ne m'a nulle obligation. J'ai donné son placet , & c'est tout : il a été accordé , parce qu'il étoit raisonnable , & on veut que tout se fasse par faveur & par moi , ce qui n'est pas vrai.

Me. de la Lande songe à l'intérêt de sa niece plutôt qu'au vôtre, en voulant vous la donner : celle-là a montré partout un esprit fort mal fait.

Vous m'avez souvent flattée d'avoir contribué au bien que vous trouvez à S. Cyr. Si j'y en ai fait , il est dû aux soins que j'ai pris de la récreation. Il y a vingt ans que j'y suis assidue. C'est-là qu'une supérieure appliquée se fait aimer, se fait goûter : elle épanouit le cœur de ses filles en leur donnant quelques plaisirs. On dit des choses édifiantes sans ennui , parce qu'on les mêle avec de la gayeté. En raillant , on jette sans affectation de bonnes maximes : mais pour cela , ma chere fille , il faut être toute appliquée aux autres & se compter pour rien ; il faut laisser parler celles qui nous ennuiant , souffrir les travers , ne rien reprendre sérieusement. Ce talent , vous

A ME. DE LA VIEUXVILLE. 109
l'avez , j'en suis sure : & je le suis aussi ,
que vous ne l'avez pas pour vous.

Soit dans l'église , soit dans les cloîtres ,
soit dans les jardins , soit dans les meu-
bles , il faut que tout respire la pauvreté
qu'on a vouée. Dieu est-il honoré par
un peu plus ou par un peu moins de
dorure , par de beaux ornemens ? Il
faut seulement de la propreté par tout ,
mais singulièrement à l'autel : la simplici-
té honore Dieu & non la magnificence.
J'ai vû plusieurs couvens où la moitié des
Religieuses ne donnoient pas un quart
d'heure à la priere dans toutes les gran-
des fêtes de l'année ; on embellit l'autel ,
on oublie Dieu !



LETTRE XXX.

Le 21 Décembre 1707.

MR. Treilh est charmé de vous & de
votre communauté : s'il avoit des
aîles , il y feroit déjà retourné.

Vous prenez d'admirables résolutions ;
il faudra les mettre en pratique : vous
avez tous les talens pour faire beaucoup
de bien , il ne vous manque qu'un peu
d'expérience. Suppléez y par le conseil ;
vous n'en manquerez pas entre M. le
Cardinal, M. Treilh & moi , j'y vou-
drois ajouter Me. l'Abbesse de Jouarre

que j'ai vû à S. Cyr. Je l'ai trouvée simple, humble, zelée ; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, & qu'il n'y avoit point de moment dans la journée où ses filles ne pussent lui parler quand elles le vouloient : que c'étoit une grande mortification de voir sa volonté rompue si souvent , mais qu'elle croyoit que c'étoit son devoir. Dans un autre endroit de la conversation , elle me dit qu'elle avoit cinquante-deux Religieuses , qu'il n'y en avoit pas une pour qui elle se sentit de la répugnance , & qu'elle se croyoit aimée de toutes. Voilà , ma chere fille , comme je vous voudrois , & comme vous serez , si vous le voulez vous-même bien fortement. M. de Treilh m'a dit les bonnes raisons que vous avez de n'avoir pas une entiere confiance en votre Confesseur , mais vous pourriez bien y en avoir un peu davantage , & lui donner la liberté dans la confession de reprendre vos défauts & de vous donner quelques conseils ; car c'est quelque chose de bien sec & qui n'exerce gueres l'humilité , que de dire simplement ses fautes & d'en recevoir l'absolution.

Je vais écrire encore à M. de Lamignon pour Mlle. de S. Pol : rien n'est si ennuyeux que d'avoir des filles qui s'ennuient.

Je vous promets d'aimer toujours mon Abbessé. J'ai appris ce matin que vous

A M^{RE}. DE LA VIEUXVILLE. III
avez les lettres de M. de Meaux : vous
ne pouvez trop les lire ; mais il ne faut
pas les abandonner à vos filles.



L E T T R E X X X I.
DES DAMES DE GOMER-FONTAINES.
A M^{RE}. DE MAINTENON.
Vive Jesus , ce 28 Decembre , 1707.

M ADAME, notre reconnoissance aug-
mente tous les jours , parce que vos
bontés pour nous se multiplient ; nous
en sommes si touchées & si pénétrées ,
qu'il nous est impossible de vous l'expri-
mer comme nous le voudrions. La nouvelle
grace que vous nous avez faite de nous
envoyer M. Treilh , est une de celles qui
nous ont été des plus utiles , par le bien
qu'il a fait parmi nous. Non seulement il
nous a édifiées par la sainteté de sa vie ,
mais il nous a pénétrées de nos obliga-
tions ; & ce que vous nous faites si obli-
geamment l'honneur de nous en dire dans
votre lettre , nous va faire travailler à
être telles que vous nous desirez pour la
gloire de Dieu , afin que lui étant agréa-
bles , nous puissions obtenir plus facile-
ment ce que nous lui demandons pour
vous , Madame , & pour Sa Majesté.
Nous renouvelons nos vœux en en cette
nouvelle année pour demander sa con-

112 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

servation & la vôtre , & pour remercier Notre Seigneur de ce qu'il a mis à la tête du Diocèse un Prélat rempli de mérite & de vertu.

Nous sommes avec une soumission parfaite & un profond respect , &c. LES RELIGIEUSES DE GOMER-FONTAINES.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXXII.

DE ME. DE MAINTENON

A ME. DE LA VIEUXVILLE

Ce 22 Janvier 1708.

JE ne puis vous dire , ma chere fille , le plaisir que votre lettre m'a donné : j'y vois tant de vertu & de raison , que je ne puis retenir un petit mouvement de complaisance pour l'éducation de S. Cyr. Etablissez chez vous ce bon esprit que vous avez , cet esprit de liberté , cet esprit des enfans qui chasse celui des valets qui veulent toujours tout cacher à leur maître. Je suis charmée de ce que voyant les défauts de votre mere des novices , vous en voyez aussi les vertus. Dans ce bas monde , tous les caractères , même les meilleurs , sont fort mêlés.

Je vous remercie des prieres que vous avez faites pour mon parent : il est bien heureux de profiter de l'amitié que vous avez pour moi. Si je n'en avois pas une

extrême pour vous, votre lettre me l'inspireroit.

Vous avez fait une action héroïque en vous humiliant devant toutes vos filles : rien n'est plus propre à vous attirer une grande bénédiction sur votre ouvrage ; mais il ne faut pas y retourner souvent : l'on aviliroit l'autorité ; il faut garder ces actes d'humilité pour les grands besoins. Les répréhensions fortes appartiennent au tête à tête , & s'il en étoit de cette espece que vous dussiez faire en chapitre , il faudroit y préparer le sujet. La réprimande est assez fâcheuse par elle-même , sans y ajouter la confusion. Votre but doit être de corriger , & l'on ne corrige point en aigrissant. J'ai envoyé votre lettre à votre Archevêque (*de Rouen , M. d'Aubigné ,*) c'est le meilleur homme du monde , mais sa bonté vous sera assez inutile. Adieu, ma chere Abbessé , je vous promets de vous aimer toujours ; car je suis fort persuadée que vous ferez toujours fort aimable.



LETTRE XXXIII.

Ce 11 Février 1708.

VOUS parlez bien en Religieuse sur les affaires de M. de S. Val , je veux dire en personne qui ne fait comment vont celles du monde. C'est beaucoup

qu'on donne le commandement d'une frégate à son futur époux, & c'est un reste du souvenir des services de son oncle. Mais cela n'ira pas plus loin : qu'importe au Roi que cette fille soit mariée ! S'il n'y avoit qu'une Demoiselle de S. Cyr à établir, que ne feroit-on pas pour elle ? Mais que faire pour trente qui en sortent tous les ans ? Je suis bien persuadée que Mlle. de S. Pol nous fera honneur ; mais c'est pour elle, & non pour nous, que je lui souhaite du mérite. Vous ne me dites rien, Madame, de notre chere maison. Je voudrois pourtant bien sçavoir, si les membres sont dociles, & si la tête est vigilante ? Avec cela tout ira de mieux en mieux. Je suis affligée, ma chere fille, de vous aider si peu ; l'argent est très-rare & rare pour tout le monde. Economisons & souffrons jusqu'à la paix. J'aurois pourtant bien envie de vous payer vos gants de soye.

Voilà de mon écriture qui ne mérite pas la passion que vous avez pour elle. Vous êtes bien enfant de croire que je vous en aime plus ou moins, quand je dicte ou que j'écris de ma main. J'embrasse tout le monde, je ne nomme & n'oublie personne.





LETTRE XXXIV.

Ce 2 Mai 1708.

JE m'étois souvent plainte à Mlle. d'Aumale de votre silence, non que je n'approuve fort qu'on ne se fasse point de regles là-dessus, qu'on soit simple en tout, qu'on s'écrive quatre fois le jour s'il le faut, & qu'on soit ensuite un mois sans s'écrire s'il ne le faut pas. Vous prétendez donc, ma chere fille, que je ne vous fais réponse que lorsque j'ai à vous gronder, & que je me tais lorsque tout va bien ? Il en est quelque chose ; car il y auroit tant de louanges à vous donner, & vous avez trop de courage & de vertu pour avoir besoin de ce soutien. Il est vrai que j'ai parlé à M. le Cardinal de ce que je croyois qu'il devoit vous recommander. Je sçais votre confiance en lui, & je veux qu'il fasse de vous une Abbessé qui soit le modele des Abbesses. C'est beaucoup si vous avez obtenu de vous de ne reprendre jamais en public. Voyez dans vos réflexions, si vous ne seriez pas bien aise qu'on vous dît vos fautes en particulier. Des réprimandes publiques déplaisent plus que des injures dans le tête-à-tête. Vous avez fait des progrès là-dessus : je ne puis trop vous en marquer ma joie. Je ne comprend point que vos filles ne goûtent pas la récréation, si vous

vous appliquez à y répandre de l'agrément, & si vous y portez tout ce que vous avez de propre à vous faire aimer : les sotes sont celles qui goûtent le plus l'esprit : il ne faut pas trop les gêner : il n'est de bonne contrainte que la contrainte du plaisir ; offrez-leur en donc l'attrait ; cet article est plus important dans les communautés qu'on ne pense ; l'union générale détruit les raisons particulières & les cabales qui sont la source des désordres.

Consolez vos filles dans leurs peines ; entrez même dans leurs chimères. Ayez soin du temporel, que le spirituel lui soit préféré ; la destruction de tant de maisons religieuses est une punition de cet esprit de cupidité qui y regne.

Point de Prédicateur, dont vous ne connoissiez la doctrine & les mœurs. Que pouvez-vous faire de mieux, que ce que vous avez réglé avec M. le Cardinal ? Méprisez les murmures : a-t'on jamais gouverné avec l'approbation de tout le monde ? Se fâcher contre les frondeurs, c'est le vrai moyen d'en augmenter le nombre. Le Cardinal ne se rendra pas : il est souple dans ses manières, & ferme dans ses résolutions. Vous êtes trop jeune pour être défiante : l'expérience vous apprendra qu'on ne peut user de trop de précautions dans le choix des Prêtres & dans le gouvernement des filles.

Vous pouvez vous servir de mon nom pour votre utilité particuliere , mais non pour me faire entrer dans les affaires de l'Ordre de S. Bernard. Je ne fais point si cette réforme est à délrer , ni si les Religieux la désirent : j'ignore leurs raisons , & je fais bien plus de cas d'un ordre mitigé qui garde ses regles , que d'une réforme extérieure qui couvre souvent de grandes difformités. Mais, ma chere fille, fût-ce une bonne œuvre , elle ne nous regarde point : ne nous y intéressons que par nos vœux : chacun doit se renfermer dans son état.

Adieu , que mes lettres vous soient utiles , vous ne vous plaindrez pas qu'elles vous manquent. Faites le bien , il peut être inutile aujourd'hui , il est impossible qu'il le soit toujours : & le fut-il , il est si beau par lui-même !



LETTRE XXXV.

Ce 20 Juin 1708.

JE viens d'écrire à M. de Cîteaux : je lui envoie votre lettre. On a certainement grand tort de vous attribuer ce qui se passe au sujet de votre Religieux Bernardin , qui auroit dû renoncer à tout , dès qu'il a vû que le Roi hésitoit , bien loin de remuer tout Paris par ses sollicitations. Vous ne sçavez pas en-

core souffrir, ma chere fille. Il me paroît que vous vous renfermez assez bien dans le soin de Gomer-Fontaines, & en vérité, c'est votre mieux. Un homme me disoit autrefois, que nos chagrins venoient des intrigues, où nous nous engageons, encore plus que de nos fautes, & depuis, j'ai vû mille fois qu'il m'avoit dit vrai. Ayez de la vigilance & de la patience : j'avois fait mettre autrefois ces deux mots sur toutes les portes de St. Cyr, & rien n'est plus nécessaire à qui gouverne, ou à qui obéit.

Que voulez-vous dire, ma chere fille, quand vous vous plaignez de l'ingratitude des vôtres ? Est-ce qu'en travaillant pour elles, vous travaillez pour l'amour d'elles ? Vous ne serez jamais contente, si vous ne vous elevez plus haut, & ce cher St. Cyr, vos admirations, a des vues bien plus nobles. Notre Supérieure ne compte point sur la reconnoissance de la communauté : la maîtresse des novices ne prétend se faire ni amis, ni ennemis dans les novices qu'elle conduit : les maîtresses des classes ne se plaindront jamais de ce que les Demoiselles ne sentent pas les obligations qu'elles leur ont : nos infirmieres ne trouvent point mauvais que les malades oublient les services qu'elles leur ont rendus : on agit uniquement par devoir. Vous ne serez jamais ni sainte ni heureuse, tant que vous comp-

terez sur les hommes. Voulez-vous être toujours dans le trouble ? attendez quelque chose d'eux : ils vous manqueront toujours : & s'ils ne vous manquoient pas , vous auriez reçu votre récompense. J'ai vû plus d'une fois dans vos lettres , en parlant de vos filles , *elle n'est point de mon parti* : une Supérieure , un parti ! Toutes vous doivent être égales. N'êtes-vous pas la mere de toutes ? & doit-on s'appercevoir que l'une vous est plus chere que l'autre ? ni votre vertu , ni votre esprit , ni l'éducation de St. Cyr , ni les instructions de M. le Cardinal , ni tout ce que nous avons dit & écrit n'a donc encore pu effacer en vous cette maniere de penser , si opposée à vos devoirs ? C'est grand dommage , que je n'aie pas le tems de faire mon examen ! je trouverois en moi de bien plus grands défauts que ceux que je reprends en vous ! Voilà ma réponse au premier Article de votre lettre : le zèle m'a conduit bien loin ! Quant au temporel , je ne prétends pas qu'il faille l'abandonner , car c'est une de vos obligations : mais je voudrois qu'il fût subordonné au spirituel : je voudrois que vous fussiez moins affligée d'une dépense que d'une irrégularité : je voudrois que vous employassiez vos bons sujets à vous former de bons sujets , & que vous missiez les médiocres à l'administration des biens. Je voudrois que

vous supportassiez l'air d'enfance de vos novices qui rient ou qui pleurent mal à propos , que vous leur permissiez la gaïeté , car les plus gaies seront toujours les meilleurs , mais que vous leur défendissiez toutes caresses & toutes familiarités entre elles : je voudrois que ferme & douce envers cette Religieuse indocile , vous l'exposassiez rarement à ces fortes répugnances , mais que de tems en tems vous l'y condamnassiez pour lui faire prendre le pli de la soumission : je voudrois que vous sçussiez que la maîtresse des novices est la plus importante charge de la maison , & en un sens , plus que la Supérieure , qui n'a qu'à gouverner ce qu'elle a , tandis que l'autre doit former & choisir les sujets qu'on doit recevoir. Tout ce que vous me mandez de la votre est pitoiable : je ne vous en parlerai pas davantage , pour ne pas parler inutilement.

Ne cherchez point les raisons de ce que je vous dis. Je n'ai rien appris de nouveau , mais je vous aime. Il y a en vous de quoi faire quelque chose de très-bon. La vraie pieté , la solide pieté , la droite pieté vous donnera tout , & il n'y a qu'elle , qui puisse vous faire remplir votre devoir : tous vos talens , sans elle , vous seront inutiles , & avec elle , ils rapporteront cent pour cent.

Je ne vous écrirai pas souvent de pareilles

reilles lettres de ma main : je deviens très-foible, & tout me fatigue ; regardez celle-ci comme mon testament , & une marque de la véritable tendresse que j'ai pour vous.

Votre Me. de Brissac a une grande place , où vous avez plus contribué que vous ne pensez.



L E T T R E X X X V I .

DEs avis sont aisez à donner , mais donnez de loin , ils sont toujours vagues : tout consiste dans l'application. C'est ce qui me fait désirer , que vous puissiez trouver votre directeur dans votre Confesseur , qui vous connoit & qui vous suivroit de près. Cependant j'entre dans vos raisons : elles sont très-bonnes : j'ai trop vécu pour ignorer l'abus de la direction , & il y en a très-peu de pures , de desintéressées , de droites. Mais il ne faut pas conclure , que nous devons nous conduire nous-mêmes : notre amour-propre nous trompe sur la connoissance de nous mêmes : notre légèreté s'oppose à une conduite réglée qui est essentielle pour la piété : le tempérament nous emporte , & nous trouvons un frein dans un directeur : l'obéissance donne un grand prix à nos moindres œuvres , & nous ne pouvons être fixés qu'en nous laissant mener , & en de-

venant petits pour entrer dans le grand : il faut donc un guide : il ne vous sera pas refusé , quand vous serez dans la disposition de suivre à l'avengle ce qu'il vous dira. M. Treilh y seroit très-propre. M. de Rouen ne lui refusera pas un pouvoir de confesser. Il a beaucoup d'esprit, vous pourriez lui faire une confession générale , & après cela , tout se passeroit par écrit : il vous verroit deux fois l'année : c'est assez pour le nécessaire , & vous n'y craindriez point l'amusement. Quand vous voudrez un directeur à ces conditions-là , vous en trouverez à Paris. Deux ou trois voyages à Gomer-Fontaines ne peuvent charger personne : cherchez-le , demandez-le à Dieu : vous le trouverez , mais n'en prenez point , si vous ne voulez être conduite.

Mlle. d'O... doit se souvenir toute sa vie de l'éducation qu'elle a reçue à St. Cyr , qu'elle pense ; qu'elle agisse autrement que sa mere , mais qu'elle ne cesse pas de la respecter. Consultez-la sur sa sœur : je voudrois bien l'ôter d'avec sa mere , car je crains qu'elle n'en suive l'exemple , mais je ne sçais où la mettre : j'aurois bien des lettres de cachet pour l'une & pour l'autre : mais ce seroient des lettres de cachet.



L E T T R E XXXVII.

Ce 23 Fevrier 1709.

JE parlai au Roi de l'affaire de Ber-
mont, le même jour que je reçû vo-
tre lettre. Il m'assura qu'il ne change-
roit pas sa décision. S'il a oublié d'y nom-
mer une Abbessé, c'est qu'il n'y a pas
grand empressement à remplir cette pla-
ce. M. de Citeaux m'avoit demandé pour
cela une bonne Religieuse. Mais, en
vérité, les meilleures sont presque tou-
jours les moins connues. J'ai chargé Mlle.
d'Aumale de parler à Me. de Ventadour
pour votre petite favorite : oubliez ce
titre-là, si vous voulez en faire une bon-
ne Bernardine : soyez-la vous-même :
j'ai oui dire à un Cardinal qu'il faisoit
bien plus de cas de lui comme Evêque
que comme Cardinal : faites plus de cas
de vous comme Religieuse, que com-
me Abbessé.

Vous allez être bien fâchée de n'avoir
point Mlle. d'Aumale, mais il nous a
pris à elle & à moi, une crainte de quel-
que aventure desagréable sur le grand
chemin : la famine met le peuple dans
un mouvement, auquel il ne se faut pas
exposer ; le mal est à un point à ne pou-
voir durer, & j'espere que les soins,
que le Roi prend pour faire trouver du
bled, rameneront la tranquillité. Je com-

prends parfaitement vos embarras , j'ai voulu attendre M. le Cardinal ; il m'a répondu que M. l'Abbé de Vassé vous a fait payer d'une dette des Carmélites de Pontoise. J'y ajoute 250. livres. C'est peu de chose , mais si vous sçaviez de combien de misérables je suis environnée ! Il est vrai qu'on fait venir des blés des pays étrangers : mais je n'en disposerai pas , & le bénéfice que vous en recevrez , sera de le voir baisser de prix au marché. L'oraison funebre de M. le Marechal de Noailles est très-bonne , & a paru telle à ceux qui avoient projeté de la tourner en ridicule.

Votre bonheur sera toujours proportionné à votre pieté ; cette pieté doit être solide & droite , & la soumission seule peut lui donner ce caractère : on ne vous obéira jamais que lorsque vous obéirez. Je suis ravie de tout ce que M. de Treilh m'a dit de vous , j'ai été bien surprise de l'entendre parler des excès de votre pieté ; je sçais qu'il demande beaucoup : d'où je conclus que vous êtes une sainte , ou du moins en chemin de l'être. Obéissez lui. Il est bien difficile de se défendre de l'orgueil , quand on commande toujours , & qu'on n'obéit jamais. Ma tendresse est bien reveillée pour vous , & vous allez être bien tourmentée : on ne parle plus ici que de Gomer-Fontaines. Nous en formons un se-

cond St. Cyr, & peut-être, quelque chose de mieux. Marquez à vos anciennes la joie que j'ai de les sçavoir si avides de la parole de Dieu : je les regarde comme mes filles, & je me sens très-honorée d'être leur mere. Je m'intéresserai toujours vivement à toute maison où Dieu sera bien servi. Vous avez raison, Madame, de vous plaindre du peu de secours qu'on trouve dans la plupart : on ne les instruit pas de leurs devoirs : on leur fait des sermons très-longs, très-vagues, & très-inutiles : il faut des détails. Vous croyez bien que le noviciat n'a pas été oublié : il m'a dépeint la Vieufville incarnate & blanche, Blezel avec un visage fort large, Champlebon un peu pâle, & toutes ferventes. Aimez-les, Madame. J'ai écrit à votre favorite, quand j'ai cru lui être utile : il me reste trop peu de tems à vivre, pour consentir à le perdre, mon état m'en fait perdre tant ! il est vrai, qu'il n'est pas perdu, quand on souffre.

Vous faites une bonne œuvre en arrachant au monde Mlle. de Sermoise : elle y auroit été plus exposée qu'une autre ; ayez égard à sa santé & à son âge, incapable des austérités. Dire, qu'il faut s'y accoutumer de bonne heure, mauvais raisonnement. Il faut établir la santé, attendre l'âge & la force, ensuite s'abandonner à la regle. Il faut

que Mlle. de Bailly s'accoutume à se passer de mon écriture, elle voit que je ne vous en donne pas à vous-même. J'en ai donné à Mlle. de Sermoise, parce que j'ai cru que les traits de ma main contribueroient à graver le sens de ma lettre dans son esprit.

Si ce que les Religieuses appellent sacrifice étoit véritable, vos parens ne prétendroient plus rien de vous, & vous ne prétendriez plus rien d'eux. Votre communauté doit être votre unique intérêt. J'ai encore assez de mémoire pour me souvenir qu'on étoit un peu jaloux de votre confiance en votre sœur. Si vous ne l'aimez point, vous lui ferez d'une foible consolation : si vous l'aimez, les autres en feront très-jalouses. Prenez-la, ma chere fille : car il faut bien compatir à vos raisons, quelques mauvaises qu'elles soient, & aux plaintes des familles, qui n'entendent point du tout les devoirs des personnes mortes au monde. Soyez sûre que je n'en serai point piquée, mais il pourra bien arriver que vous le ferez bientôt vous-même. Vous souffrirez, avant d'oser me le dire : & à la fin vous vous séparerez, mais il en resultera toujours un bien, qui sera, qu'elle ne songera plus à revenir : plaintes bien différentes de celles qu'il faut es-
suyer en face.

Ne pouvez-vous point congédier quel-

ques-unes des filles que vous avez prises sur mon compte? Hélas! il faut songer à épargner le pain, & j'ai la douleur de diminuer mes pensionnaires dans un tems où je voudrois les augmenter. Je donne 200 liv. à Mlle. d'Amale pour vous les faire tenir : par ce secours, jugez où j'en suis. Il n'est point vrai que la paix soit faite, elle ne le sera point, que vous ne l'appreniez. Laissez-la toujours croire aux autres : il est très-bon qu'on l'espère.

Ne croyez pas que je veuille vous tyranniser, parce que je vous ai fait plaisir quand je l'ai pu, ni que je prétende me rendre maitresse de votre maison : je vous donnerai toujours mes conseils très-sinceres : vous commencerez à merveille, Mlle. votre sœur & vous : on se relâche ensuite, & il est très-difficile de guerir la jalousie d'une communauté.

Je trouve bien mauvais qu'une fille, élevée à St. Cyr. ne sache pas que c'est prier Dieu que de servir Dieu ; & que c'est servir Dieu que de servir la maison à laquelle on est donné. C'est une erreur de novice, qu'il faut pourtant lui pardonner : car elle vient d'un excellent fond. Quand elle sera plus avancée, elle sçaura prier par une présence de Dieu continuelle : c'est souvent le repos que l'on cherche dans la priere.

C'est à présent que les Religieuses se-

ront véritablement pauvres : elles faisoient consister la pauvreté à n'avoir rien en propre , mais à ne manquer de rien : cette pauvreté étoit très-supportable , mais je doute qu'elle fût vraie. Pour être pauvre , il faut souffrir quelque chose : & vous voilà toutes dans ce cas là. Dieu veuille que vous le souffriez avec une patience & une résignation qui vous rende toutes des saintes ! mais je crois que vous ne devez rien oublier pour adoucir les autres austérités , autant que vos supérieurs voudront le permettre.

Je ne croyois point que les denrées fussent si chères : on ne se plaint ici que du pain : il y a beaucoup d'herbes : vous devez tirer un grand secours de vos vaches : la bouillie , le ris , le beurre sont une bonne nourriture. Je ne scaurois vous plaindre de ne pas boire de vin , sur-tout avec tant de laitage , qui ne feroit qu'aigrir : je vois tous les jours guerir des maux d'estomac en quittant le vin : je suis dans ma soixante & douzième année , & je ne bois que de l'eau. On me promet du ris : s'il arrive , je vous en enverrai.





L E T T R E X X X V I I I .

Ce 14 Décembre 1709.

V O U S ne pouvez m'importuner ,
 Madame : vos lettres me font toujours plaisir , mais il faut vous accoutumer à vous passer de moi. Je n'ai plus de santé : je manque de force , & encore plus de loisir. M. Treilh est un bon directeur , & le plus bel endroit de ma vie est de remettre votre ame entre ses mains , car il est tems que je fasse mon testament. Que répondriez-vous , ma chere fille , à une des vôtres , qui vous diroit qu'elle a de la peine de manquer quelquefois à l'office de l'Eglise ? Vous lui diriez quecette peine est très-louable , mais qu'il ne faut pas la pousser trop loin , & que Dieu voit bien si elle cherche des prétextes , ou si elle a de bonnes raisons de manquer à l'office : nous avons à faire à un maître qu'on ne sçauroit tromper.

On a dit que Mlle. Serri étoit chez vous pour trois semaines : je vois bien que c'est une fausse nouvelle. Cette pauvre fille est bien abandonnée , & aura tôt ou tard de grands déplaisirs ! Je parle souvent à Me. la Duchesse de Ventadour : elle , ni moi n'avons pas grand crédit. Je crains fort pour Mlle de Sermpise.

Je crains aussi que vous ne fassiez pas

130 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

bien le pain d'orge. Personne ne s'en accommode en potage : j'en ai mangé avec du froment , qui est très-bon. Monsieur Fagon soutient qu'il n'est point mal-sain. J'ai pleuré , en lisant l'accueil que vous avez fait au pain de Me. le Comte. C'est voir la misere de bien près , de sçavoir ses enfans dans l'état où vous êtes.



LETTRE XXXIX.

Ce 16 Janvier 1710.

QUOIQUE mon intention soit de critiquer toutes les lignes de votre lettre , je commencerai par vous dire que j'en suis charmée par la candeur avec laquelle vous me parlez.

Jen'ai pas douté un moment , que vous ne fussiez fâchée de ce que je vous ôtois Mlle. de Sery. Un peu d'envie de la convertir & une espérance de grands bienfaits , jointes à de vrais & pressans besoins , vous fournissent devant Dieu bien des excuses. Mais vous raisonnez sur un fondement faux , quand vous dites qu'elle s'est dégagée volontairement : c'est M. le Duc d'Orléans , qui lui a donné son corgé , & la pauvre fille ne l'a pas pris à la premiere fois : elle seroit donc arrivée chez vous , désespérée , passionnée , fardée , magnifique , en un mot , toute mondaine , & même toute criminelle

J'avoue qu'un tel spectacle m'a paru dangereux pour une Abbessé de trente ans, & pour neuf Demoiselles de St. Cyr : je n'ai pas cru aussi qu'il me convint d'avoir Mlle. d'Argenton dans une maison, avec laquelle je suis dans un continuel commerce, & que ce fût à moi à suivre son histoire, & à instruire la cour de tout ce qu'elle feroit. On dit qu'elle ira dans un Couvent de Compiègne, où elle a été enfant. Si après une véritable conversion, elle vouloit entrer chez vous, Madame, je ne m'y opposerois pas, mais je voudrois, pour m'en assurer, un plus grand nombre d'années, que vous ne demanderiez de jours pour la recevoir.

Vous êtes admirable, quand vous dites que cette fille a de l'amitié pour vous ! On appelle cela dans le monde une confiance de Religieuses, qui croient tout ce qu'on leur dit : eh ! on est trompé tous les jours à des amitiés de vingt ans.

Vous dites que vous l'avez connue sincère, & tout cela, par quelques liaisons avec sa famille, ne l'ayant presque jamais vue elle-même. Il faudroit voir ce qu'elle fera & ce qu'elle deviendra. Bien des gens la croient mal convertie : elle doit de tous côtés. J'aurois un grand déplaisir qu'elle retirât Mlle. sa sœur d'auprès de vous : nous ferons tout ce

332 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
que nous pourrons par Me. de Ventadour,
par l'en empêcher.



LE T T R E X L.

Ce 13 Décembre 1710.

LA faute de la novice, dont vous m'écrivez, est facheuse, mais ce que vous me dites de l'esprit de vos anciennes est plus important. J'ai vu autrefois cet esprit dans notre gaande classe : on ne pouvoit faire une reprimande à une fille, que toutes les autres ne fussent dans l'affliction, mais affliction pleine de révolte, & fort éloignée de la charité. Il a fallu traiter ce mal dans les plus jeunes, & leur inspirer un autre esprit. Ces grandes s'en sont alliées : bonheur que vous ne pouvez esperer, & nous jouissons présentement du fruit de nos peines. Quand on met ici une fille en pénitence, les autres ne l'insultent pas, elles en sont affligées, elles la consolent, elles la conjurent de s'humilier, de se corriger, & de ne rien oublier pour se remettre bien avec ses supérieures : elles ne se mêlent point de demander grace pour elle. On ne peut être plus unie qu'elles le sont : mais c'est en effet une union, & non pas une sédition : tout concourt ici au bien public & au particulier : aussi y vit-on dans

une paix qui vous charmeroit.

Nous ne cessons de prêcher au dedans la confiance pour les Confesseurs , la sincérité , la soumission , le respect. Les Confesseurs ne cessent de renvoyer aux supérieures , aux maîtresses du noviciat , des classes , des sœurs converses , des servantes , & aux regles de la maison : on sçait tout sans se cacher , & sans se faire haïr. Il n'y a pas ici un enfant qui ne soit persuadée , que tout ce qu'on lui fait est pour son bien. Il n'y a pas une seule personne , qui ne soutienne la supérieure : & elle soutient toutes les premières officieres. La nôtre gouverne sans embarras trois cens trente filles.

Si j'étois à votre place , je laisserois les anciennes en repos , autant que ma conscience pourroit me le permettre , & je travaillerois à mettre le bon esprit , dont je viens de parler , dans la jeunesse , dans les pensionnaires , & dans le noviciat : je crois que c'est le seul moyen de faire une sainte communauté. J'en connois une , où l'on en use ainsi , & dont on espere beaucoup.

Il ne me paroît pas possible de changer les anciennes : elles n'ont point été élevées dans cette droiture : on ne la prêche point assez à la jeunesse : elles ne laissent pas d'être des saintes : car j'ai ouï dire que vous avez des filles fort vertueuses , mais d'une vertu à leur mode ,

& qui ne les empêche pas de faire mille maux , & de manquer à faire mille biens.

Quel mal ne font elles pas , quand elles aigrissent l'esprit de cette fille en faute , qu'elles lui disent qu'elle souffre injustement , qu'elles blament la conduite de la Supérieure , qu'elles la décréditent , qu'elles l'attristent ? Quel bien ne feroient-elles pas , si elles lui disoient qu'elles partagent sa peine , mais qu'elle a tort , qu'elle donne un mauvais exemple , quelle doit s'humilier & appaiser Madame , qui a raison d'être fâchée , dans la personne de laquelle elle doit regarder Notre Seigneur , qu'elle a voué l'obéissance , qu'il faut bien qu'elle lui coute quelque chose , & que cette victoire sur elle-même lui attirera des grâces ? Voilà ce qui mettroit tout en ordre dans une maison où est l'esprit de Dieu.

J'ai toujours été persuadée , comme vous , que les Couvens ne sont point médiocres , qu'ils sont excellens quand la régularité s'y observe , & qu'il y a autant d'intrigues qu'à Versailles , quand les parloirs sont ouverts & les lettres permises.

Je ne crois pas , qu'à votre place , je fusse aussi patiente que vous : je ne laisserois point cette fille aller au parloir sans être accompagnée , & jamais que pour ses plus proches parens , elle n'écriroit point de lettres que je ne vis-

se, & ne recevroit point de paquets qui ne passassent par moi : je ne ferois point toutes ces choses-là avec finesse, mais franchement, & comme des régularités absolument nécessaires.

Je comprends aisément vos embarras, & je voudrois de tout mon cœur vous soulager. J'ai donné 200 liv. d'extraordinaire à Mlle. d'Aumale : petit secours, mais je fais ce que je puis.

J'ai vu votre Confesseur, & j'en suis très-édifiée : le jugement, que je pourrois faire de son mérite, seroit téméraire, puisqu'on ne connoit pas les hommes à la première vue, mais j'ai cru voir beaucoup de sagesse, de modération, de droiture, de piété, & de politesse. Je lui ai parlé de l'éducation de St. Cyr avec un zèle, que je sens bien qui va jusqu'à l'indiscrétion. Je voudrois vous communiquer tout ce que Dieu & notre expérience nous ont découvert là-dessus, & dont nous voyons tous les jours les fruits. Il m'assure que les mêmes maximes & les mêmes pratiques sont à Gomerfontaines. Je donnerois de mon sang pour communiquer l'éducation de St. Cyr à toutes les maisons religieuses : elles feroient de plus grands biens que nous, parce qu'elles élèvent des filles qui auroient de plus grands établissemens.

Vous aurez bien de la peine à tirer de

136 LETTRES DE M^E. DE MAINTENON
Pargent de M. Desmarets : l'approche de
la paix n'en donne point encore : &
quand la paix fera faite , on n'en fera
pas mieux les premières années ; mais
c'est beaucoup de ne plus craindre de
voir augmenter ses maux , & d'espérer
qu'ils diminueront.

Vous faites parfaitement bien d'exiger
de vos petites filles de travailler pour la
maison , pourvu que vous ayez la bonne
foi de préférer encore l'éducation au tra-
vail : l'éducation est votre devoir : le
travail est une habileté , mais qui leur
est encore plus utile qu'à vous.



LE T T R E X L I.

Ce 9 Avril 1713.

JE comprends parfaitement que vous
ne pouvez faire chez vous ce qui se
fait à St. Cyr : mais vous pouvez en
prendre l'essentiel , qui est la solide pié-
té qu'on y inspire. Je me découragerois
là-dessus pour vous , si je n'avois pas vu
votre Confesseur , car sans son secours ,
vous ne pouvez rien faire.

Il est certain que ne gardant vos pen-
sionnaires que peu d'années , vous ne
pouvez être soulagée par le secours des
plus grandes : il faut en tirer le plus
qu'on peut , & y mettre de l'émulation :
il y en a toujours de plus avancées les

unes que les autres : & celle qui assemble les syllabes peut montrer à connoître les lettres.

Le peu de tems , qu'on vous les laisse , doit vous renfermer dans ce qui est le plus nécessaire , la lecture , l'écriture , l'arithmétique , & préférablement à tout , le catéchisme bien expliqué & appliqué à leur état.

Il faut élever vos bourgeois en bourgeois : il ne leur faut ni vers , ni conversations : il n'est point question de leur ouvrir l'esprit ; il faut leur prêcher les devoirs dans une famille , l'obéissance pour le mari , le soin des enfans , l'instruction de leur petit domestique , l'assiduité à la paroisse le dimanche & les fêtes , la modestie avec ceux qui viennent acheter , la bonne foi dans leur commerce. Il faut leur conseiller de demander à Dieu un bon confesseur , de le choisir dans la vue de leur salut , de se laisser conduire comme des enfans. Il faut qu'elles édifient leur parens , leurs amis , leurs voisins , qu'elles donnent de bons conseils & de bons exemples. Il faut leur dire que la pitié ne s'oppose point à la joye , & qu'au contraire il la faut faire aimer en montrant qu'on sert Dieu avec plaisir.

Les instructions publiques & particulières doivent rouler là-dessus : vous devez quelquefois leur parler en parti-

culier , & peu à chaque fois : c'est le plus pressant devoir de la première maîtresse : c'est dans ce particulier qu'il faut attaquer leurs vices : elles reçoivent tout bien , quand il n'y a point de témoin.

J'ai ici une fille qui a été à S. Cyr , & qui sert mes femmes : rien n'est égal à sa vertu : elle ne perd pas la présence de Dieu : elle met sa pitié à semer sa journée de bonnes œuvres : elle dit que le service du prochain est une excellente prière : elle quitte l'Eglise , aussi volontiers qu'elle y va : elle dit que c'est ce qu'on lui a appris à St. Cyr : elle est très-gaye.

Je ne serois pas surprise de voir votre ancienne sous ma sœur de Champlebon : nos classes sont pleines de ces exemples-là. Ma sœur de Radouay y est au-dessous de ma sœur de Gruel , qu'elle a peut-être élevée , & que sûrement elle a reçue. Il est absolument nécessaire que la première maîtresse soit chargée de tout , qu'il n'y ait qu'elle qui parle en particulier , qui fasse les graces , qui donne les récompenses , qui ordonne les châtimens : il faut que les autres suivent son esprit , qu'elles lui renvoyent la conscience des enfans , qu'elles ne leur souffrent aucun attachement pour elles : autrement chaque maîtresse auroit ses filles : ce ne seroit plus que division

& que desordre. Nos Dames se trouvent bien d'avoir établi cette subordination : leur vertu & leur bon esprit les en ont rendues capables.

Je voudrois, avant de mourir, vous voir encore une fois, & que vous amenassiez Champlebon : cette visite ne vous seroit point inutile : je ne dois pas la proposer pour mon seul plaisir.

Je vois de grandes difficultés dans la diversité des conditions par la différence des choses qu'il faut dire.

Quoique toutes les ames soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un gentilhomme, que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions : dites-leur que Dieu est le Roi de tous les états, que dans le ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, & que la plus pieuse de ses sujettes lui est toujours la plus agréable. Quand la grande Demoiselle peignera la petite paysane, la paysane servira sans répugnance la Demoiselle, & conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente : il suffit à la bourgeoise de savoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée : il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les Demoiselles parlent bon François, & les reprendre, quand elles y manquent. Il

n'importe que les autres s'expliquent en leur langage, pourvû qu'elles l'entendent assez pour pratiquer ce qui est commandé. Les filles du vigneron seroient ridicules en lisant des vers : ils sont bons aux Demoiselles. Il faut parler aux filles de marchands de la fidélité de leur commerce, sur les mesures, sur les poids, sur le profit permis ? cela ne convient point aux autres.

Nous nous sommes apperçus souvent du bon effet de la subordination, & les exemples de soumission & d'humilité sont encore plus forts que les discours. C'est ce qui a établi ce bon esprit à St. Cyr, qui fait qu'une fille de douze ans répond au catéchisme à une qui en a sept, comme elle feroit à sa supérieure, & qu'elles apprennent toutes les unes des autres tout ce qu'elles savent. Car en tout, on inspire la raison, en leur montrant la petitesse qu'il y auroit à ne pas vouloir profiter de ce qu'une autre fait, parce qu'on a quelques années de plus. On leur donne toujours les choses pour ce qu'elles sont, la piété au dessus de tout, la raison en suite, les talens pour ce qu'ils valent : on ne recompense point celles qui en ont, on n'estime que la vertu & la sagesse. En les louant de bien réciter des vers, ou d'avoir chanté avec goût, on leur dit que les plus impures actrices d'opéra s'en acquittent mieux

qu'elles : on aime autant celles qui n'ont aucune de ces qualités extérieures , & les sages ont les distinctions. Ayez de la raison , & vous en inspirerez aux enfans.

Voici l'essentiel de l'éducation , qu'elles vous voient , en tout , juste , désintéressée , donnant autant de soin à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfans voient fort bien les vices , ou les vertus de leurs maîtresses. Il faut parler à une fille de sept ans , aussi sensément qu'à une de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur raison , qu'on en hâte les progrès.



L E T T R E X L I I.

DE ME. DE LA VIEUXVILLE

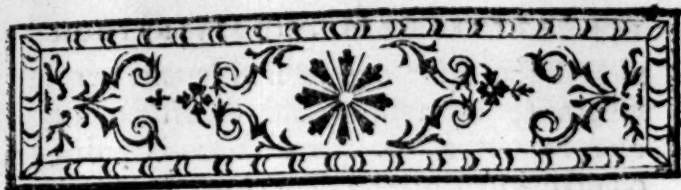
A ME. DE MAINTENON.

JE vous répons , Madame , de la simplicité de toute notre maison , & de sa docilité sur tout ce qui regarde la doctrine. Nous vivons dans une ignorance parfaite de toutes sortes de disputes : il n'y a ni parti , ni division à Gomer-Fontaines : j'ai un extrême éloignement pour tout ce qui peut altérer la charité & la foi. Je ne comprends pas ce qui peut vous être revenu sur notre supérieur : ses mœurs & sa doctrine , autant que je puis en juger , m'ont pa-

ru en tout tems extrêmement pures : il n'a rien fait , rien enseigné , que de très-moderé , & de conforme à toutes nos obligations , & à notre catéchisme : il nous rappelle aux devoirs de notre état ; il nous parle sur nos vœux , sur l'amour de Dieu , sur la confiance en ses miséricordes , sur la nécessité d'approcher des sacremens , & jamais il ne nous dit un mot du jansénisme. Il m'ordonne de tenir la main au maintien du bon ordre & de la paix. J'ai eu l'honneur, Madame , de le dire à notre Archevêque , qui me parut être satisfait de cette conduite. Je vous dis simplement ce que je connois de notre supérieur , mais je vous réponds , qu'il ne sera jamais parlé de Gomer-Fontaine d'une manière à vous affliger : nous avons à craindre le péché , & non l'erreur : j'ai toujours eu beaucoup d'aversion pour tout ce qui pouvoit nous tirer de la simplicité de notre état : j'ai là-dessus des instructions qui me serviront toute ma vie.

Je vous demande la continuation de vos bontés , & la grace de me regarder toujours , Madame , comme la plus attachée de vos filles & la plus fidele de vos servantes.





LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.



LETTRE I.

A M^E. DU PEROU*.

Ce 25 Octobre 1686.

✕✕✕ E suis persuadée de votre zèle
✕ J ✕ & de votre capacité : il faut
✕✕✕ employer l'un & l'autre pour
notre chere maison. Il est vrai que je
suis fort vive pour tous ses interêts , &
je crois même aller quelquefois jusqu'à
l'impatience , mais il me semble qu'il y
a quelque raison de se presser , & de
profiter du tems favorable où nous som-

* N. Travers du Perou , alors maîtresse
des Novices.

mes. Dieu sçait que je n'ai jamais pensé à faire un aussi grand établissement que le vôtre, & que je n'avois point d'autre vue, que de m'occuper de quelques bonnes œuvres pendant ma vie. Je ne me croyois ni obligée à des grands biens, ni destinée à de grandes vues, & je ne trouvois déjà que trop de maisons religieuses. Moins j'ai eu de part à cet ouvrage, plus je reconnois que c'est Dieu qui l'a fait : aussi étant de lui, & de lui seul, je l'aime beaucoup plus, que s'il étoit de moi. Ce qui prouve bien, que c'est l'œuvre de ses mains, c'est qu'il a conduit le Roi à cette fondation, le Roi qui ne peut souffrir les nouveaux établissemens : & dans quel tems ? après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances, & avec des ministres qui auroient fortifié son aversion, s'il avoit hésité. Il est vrai qu'autant que j'aurois tremblé dans le gouvernement de St. Cyr, s'il avoit été fait par moi, autant fus-je hardie, quand j'y vis le doigt de Dieu, & que je crus en être chargée par lui. Aussi puis-je vous dire avec vérité, que je le regarde comme le moyen que Dieu m'a donné pour faire mon salut, & que je sacrifierai toujours ma vie avec joie pour qu'il y soit glorifié. Je voudrois, que tout fût bien établi avant la mort de Me. de Brinon, avant la mienne, avant celle de M. l'Abbé Gobelin, afin que

que l'esprit de l'institut subsistât toujours & triomphât des oppositions , que j'aperçois dans l'avenir , sans être ni fort pénétrante , ni inquiète : car aurez-vous jamais une Supérieure plus habile ou plus absolue que Me. de Brinon , une amie plus zélée que moi , un Supérieur aussi rempli de nos maximes que M. l'Abbé Gobelin ?

Profitez des momens heureux & rapides où nous avons toute l'autorité spirituelle & temporelle entre les mains : le Roi & l'Evêque sont prêts à faire tout ce que nous pouvons désirer d'utile : c'est à nous à mettre les choses dans l'état de perfections où nous voulons qu'elles soient pour toujours. Une des choses qui s'y oppose le plus , c'est la facilité de Me. de Brinon à recevoir de mauvais sujets. Vous devez toutes être fermes là-dessus , vous garantir des complaisances , & vous élever au-dessus des craintes. Vous en rendrez compte à Dieu : & c'est une des plus importantes actions de votre vie.

Dans l'examen de vos filles , attachez-vous à la vraie piété , à l'esprit droit , au goût pour l'institut , à l'envie d'y devenir habile , à l'attachement aux regles , à l'esprit de société , à l'éloignement du monde : voilà le principal pour une Dame de S. Louis. Car pour l'humeur un peu prompte , comptez que nous

avons les vices & les vertus de notre
 tempéramment : & celui qui fait prompte,
 fait active, vigilante, attachée au suc-
 cès : celui qui fait douce, fait noncha-
 lante, tiède, paresseuse, indifférente à
 tout, lente, insensible : c'est la pitié
 qui rectifie les passions. Qui est plus
 prompt que Me. de Brinon & moi ? Et
 nous en aimez-vous moins ? Ceux qui
 qui obéissent, me direz-vous avec raison,
 ont à souffrir de l'humeur de ceux qui
 commandent. Je vous répondrai qu'il
 faut souffrir, & que nous ne sommes au
 monde que pour cela, Après tout, vous
 n'aurez dans la suite que les supérieures
 que vous choisirez. Quoique j'excuse les
 promptes, & peut-être par amour pro-
 pre, je vous exhorte bien à corriger
 le plus que vous pourrez ce défaut dans
 toutes vos filles : il faut qu'elles le to-
 lèrent dans les autres, & qu'elles ne
 l'aient pas elles-mêmes.

Il n'y a pas à hésiter à faire le chapi-
 tre aux postulantes, & à les éprouver
 par des mortifications. Nous avons si bien
 ôté toutes les manières des Couvens, que
 si nous n'en reprenions quelques maxi-
 mes, nous ferions à la fin une maison par-
 ticulière qui tomberoit bien-tôt. Parlez,
 là-dessus à Me. la Supérieure, & établis-
 sez ce chapitre au plutôt. Agissez de con-
 cert avec elle : elle a bien de l'esprit &
 de la vertu, & il faut tâcher d'en don-

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 147
ner à tout ce qui est sous vos loix. Adieu,
ma très-chère fille.



LETTRE II.

A LA MESME.

Ce 11 Octobre 1689.

VOUS ferez long-tems à l'infirmé-
rie, avant que je me doute que vous
y demeurez par goût. Votre lettre me
fait un grand plaisir : j'y vois avec quel
zèle, quelle application vous vous donnez
à votre charge : elle est très-importante
& très-difficile : Dieu vous aidera
quand vous aurez de bonnes intentions,
& assez d'humilité pour consulter tous
ceux qui peuvent vous être utiles. Je
vous conterai à St. Cyr ce qui s'est passé
entre Me. d'Arcy & moi ; vous verrez
que j'ai commencé à l'éprouver assez
durement ; cependant profitez des avis
de Mr. l'Abbé de de Brisacier : & agis-
sez de concert avec Me. la Supérieure*.
Me. de Fontaines m'a écrit des merveil-
les du noviciat : tourmentez bien ma
sœur de Montalembert †. & plus qu'une
autre, pour l'amour de moi : nous avons
un grand intérêt à ne recevoir que d'ex-
cellens sujets, & il ne faut avoir là-des-
sus d'autres vues que le bien de notre

* Me. de Loubert.

† Proche parente de Me de Maintenon.

chere maison qui ira toujours de mieux en mieux : vous pouvez beaucoup y contribuer , & par le noviciat , & par le bon exemple.

On ne peut jamais séparer chez vous les constitutions des Religieuses de l'éducation des Demoiselles : il est dit partout que l'établissement est fait pour elles : on ne vous y a ajoutées , que pour leur servir de meres & de maîtresses , & l'on ne vous a imposé des vœux , que pour fixer votre tendresse & votre zele. Je serai très-aise de recevoir une lettre du noviciat : que chacune me dise son mot , mais sans s'aider mutuellement. Je commence à trembler pour ma prophétie : le P. d'Orange se porte bien.



LETTRE III.

DE ME. DE MAINTENON

À ME. DE LA MAISON-FORT.

Mardi 12 Décembre 1690.

JE ne vous ai point marqué toute ma joie * : mais je suis assurée que vous n'en doutez pas. Je remercie Dieu de

* Me. de M. souhaitoit fort d'attacher par des vœux Me. de la Maison-fort à St. Cyr. Le 12 Decembre , M. de Chartres , & les Abbés de Fenelon , Gobelin , Brisacier , Tiberge décidèrent que Dieu l'appelloir à être Dame de St Louis. Dans le tems de l'assemblée , Me. de la Maison-fort se retira devant

tout mon cœur de ce qu'il fait pour vous & pour nous. Vous allez trouver la paix. Vous voilà dans le fond de cet abîme où l'on commence à prendre pied. Vous savez de qui * je tiens cette phrase. Je le verrai demain, je lui demanderai pour votre retraite tout ce que Mr. de Chartres vous a marqué. Abandonnez vous bien à Dieu, ma très-chère : laissez vous conduire les yeux bandés. Que vous êtes heureuse de pouvoir lui faire un sacrifice de tout ce que vous êtes ! Si l'on osoit envier les graces, j'aurois de la peine à me contenir là dessus. Ne m'oubliez jamais dans vos prières. J'ai parlé de Mr. votre frere à M. de Chartres, & nous penserons à la sœur. Abandonnez-vous toute à celui à qui vous vous donnez. Soyez bien préparée à le recevoir, & que je trouve que tout va bien.



L E T T R E I V.

1691 **D**onnez vous toute entiere à Dieu. Rendez-vous simple à l'Abbé de Fenelon & à Mr. de Chartres. Je serai toujours moi-même sous le S. Sacrement dans une étrange agitation, & quand elle scût la décision, elle pensa mourir de douleur.

* De l'Abbé de Fenelon, que Me. de la Maison-fort aimoit très-tendrement en notre Seigneur.

150 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
mise à l'opinion de ces deux saints. Accoutumez-vous à vivre avec eux. Mais ne répandez point les maximes de l'Abbé devant des gens qui ne les goutent point. Vous parlez sans cesse de l'état le plus parfait, & vous êtes encore remplie d'imperfections. Quant à Me. Guion, vous l'avez trop prônée, il faut nous contenter de la garder pour nous. Il ne lui convient pas non plus qu'à moi qu'elle dirige nos Dames. Ce seroit lui attirer une nouvelle persécution. Elle a été suspecte : c'en est assez pour qu'on ne la laisse jamais en repos. Elle m'a paru d'une discrétion admirable : elle ne veut de commerce qu'avec vous : tout ce que j'ai vu d'elle m'a édifiée, & je la verrai toujours avec plaisir, mais il faut conduire notre maison par les règles ordinaires & tout simplement. Ce sera une perfection en vous de n'aspirer point à être parfaite.



L E T T R E V.

Ce 3 Février 1692.

JE ne puis vous dire, Madame, la joie que je sens de voir qu'on vous détermine à demeurer à Saint Cyr : je ne saurois attendre jusqu'à mardi à vous la témoigner. Soyez donc en paix. J'ai senti la peine que je vous ai vue de-

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 151

puis quelques jours. Donnez-vous à Dieu & à nous, de bonne grace & avec un grand courage, pour travailler ensemble à votre sanctification & à celle des autres. Que vous êtes heureuse de vous appartenir, de pouvoir vous offrir, & vous donner ! J'ai bien de la peine à ne pas vous envier un vol si haut, pendant que nous nous trainons au service de Dieu, & que nous croyons faire beaucoup quand nous ne tombons pas dans les précipices que nous voyons par tout. Bon soir, ma très-chère : vous allez devenir ma fille : car je deviens tous les jours de plus en plus votre mere.



LETTRE VI.

Ce 6 Février 1692.

VOUS êtes destinée, ma chere fille, à être une pierre fondamentale de Saint Cyr. Vous devez soutenir un jour ce grand bâtiment par votre régularité & par vos exemples. Mais ne soyez pas si vive : parlez moins, & sur tout ne vous emportez pas. Vous dites qu'il ne faut se gêner en rien, qu'il faut s'oublier, & n'avoir jamais de retour sur soi-même. Ces discours jettent le trouble dans l'esprit de plusieurs de nos Dames. Vous savez mieux que moi que chaque chose a son tems. Mon peu d'ex-

Giv

périencé en ces matieres me revoltoit contre Mr. l'Abbé de Fenelon , quand il ne vouloit pas que ces écrits fussent montrés. Cependant il avoit raison. Tout le monde n'a pas l'esprit droit & solide. On prêche la liberté des enfans de Dieu à des personnes qui ne sont pas encore ses enfans , & qui se servent de cette liberté pour ne s'assujettir à rien ; il faut commencer par s'assujettir. Embrassez donc avec soumission Dieu qui vous appelle *. Voyez si vous voulez vous défier de lui. Lui marquerez-vous des bornes ? Il n'en veut point souffrir avec les ames qu'il a prévenues de certaines graces. C'est en se livrant à son esprit , que vous trouverez la paix & la liberté. Ou je me trompe fort , ou vous prenez la pieté d'une maniere trop spéculative : vous faites tout consister en mouvemens subits , en abandons , en renoncemens. Mais quel est le renoncement de celle qui veut avoir l'esprit en liberté , & le corps à son aise ?

* Elle fit enfin profession entre les mains de l'Abbé de Fenelon , le 1 Mars 1692.





L E T T R E V I I.

A M^e. DE MONTFORT*.

JE vous vis hier sortir du chœur, avec un visage si chagrin & si abatu, que je vous aurois été chercher, si je n'avois destiné ma journée à ma retraite. Vous êtes troublée, ma chere enfant: vous voulez vous donner à Dieu: vous n'en avez pas le courage, il vous fait la grace de ne pouvoir demeurer tranquille dans cet état: ravissez donc le ciel par un peu de violence: ne demeurez pas à moitié chemin, tandis que ceux qui ont moins reçu que vous, se convertissent entièrement; choisissez un guide, & marchez avec lui: vous broncherez, mais vous ne ferez pas de chute, vous l'aurez d'un côté, & moi de l'autre, pour vous soutenir, car je ne prétends pas vous abandonner jamais. Qu'est ce qui vous retient? vos péchez: & pour qui J. C. est il venu? vous êtes honteuse de dire toujours les mêmes fautes, & de recevoir toujours les mêmes conseils, & c'est cette honte-là, qui fait une partie de votre pénitence: je suis plus en peine de votre orgueil, que de vos péchés: c'est ce qui nous éloigne le plus de Dieu, & c'est contre ce mal-là que

* Nouvelle catholique, que Pellisson avoit donnée à M^e. de Maintenon, & qui n'étoit pas encore bien revenue de ses premières idées.

154 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

vous avez besoin de remèdes : je suis dans le même état : mais je meurs d'envie de guérir : il faut y travailler ensemble , ma très-chère. Répondez-moi , si cela vous est de quelque consolation , il me semble que ce que je connois de vos peines ne devoit point vous mettre dans l'état où je vous vois , je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE VIII.

A M. DE FONTAINES.

Ce 2 Septembre 1690.

Dieu soit béni mille fois , Madame , des graces qu'il vous fait ! il vous veut : il ne cesse de vous appeller à lui , il vous donne les dispositions nécessaires pour répondre à ses invitations. Votre lettre me ravit , quoiqu'elle soit remplie de troubles & de peines : elles s'évanouiront , si vous devenez humble & obéissante. Je ne puis vous voir sentir vos besoins , en convenir , demander du secours , en chercher avec confiance & respect aux pieds des ministres de J. C. sans tout espérer pour vous. Reconnoissez donc le miracle qu'il opere présentement en vous : il se fait lentement , parce que Dieu veut que vous travaillez avec lui : mais enfin il se fait , & ayant eu de la peine depuis trois jours

à écrire à Mr. B.... vous m'écrivez aujourd'hui des choses plus fortes, plus soumises, & plus humbles, que tout ce que vous lui avez écrit. Courage, ma chere fille, ne soyez plus en peine de vos maux, je vous regarde comme une personne qui souffre, & dont on plaint la douleur, sans en être allarmé : nul péril pour les malades, qui s'abandonnent entre les mains de Dieu, & qui se laissent conduire par ceux à qui il a donné le pouvoir & la grace. Autant que vous êtes inquiète & agitée, livrée à vous même, autant serez-vous tranquille & paisible, quand vous aurez renoncé à vos foibles lumieres, & à votre propre volonté : vous vous approcherez, ou vous vous éloignerez des sacremens par obéissance, & vous ne jugerez plus vous-même de vos dispositions ; vous serez fidele & forte dans les tentations : ce que vous ferez sera béni, & vous le sentirez visiblement. Que Dieu est bon, de vous forcer ainsi à recourir à lui, & de ne vous pas abandonner à un entier découragement ! Il vous donne, dites-vous, des lumieres vives sur le bonheur qu'il y a de le servir : c'est qu'il veut que vous le serviez, mais il veut aussi que vous lui sacrifiiez ce que vous avez de plus cher, votre esprit, votre volonté, votre liberté : il n'y a que cela en nous qui soit digne de lui être offert. Don-

156 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
nons-lui tout , Madame ! servons-le ensemble , & n'oublions jamais ses miséricordes : réjouissez-vous comme une personne assurée de sa guérison , vous m'allez devenir plus chere que jamais.



LETTRE IX.

A LA MESME.

A Maubeuge , ce 24 Mai 1692.

JE suis ravie, Madame , de tout ce que vous me mandez de la retraite , & j'en espere beaucoup de fruit. Il y a vingt-quatre heures que je n'ai parlé : cet état seroit trop doux , mais il est troublé par un peu d'inquiétude.

Le Roi nous a ordonné de séjourner aujourd'hui & demain ici , afin de donner à tout le monde le tems de faire ses dévotions pour la fête ; il songe à tout comme vous voyez : car c'est de l'armée qu'il nous a envoyé cet ordre: ce n'est pas mal l'entendre , que d'être à la fois héros & chrétien. Dites, s'il vous plait , à Me. de Veilhan , que le siege de Namur est plus considérable que celui de Mons : que le Roi l'attaque avec quarante ou cinquante mille hommes ; que M. de Luxembourg en a quatre-vingt dix mille pour opposer à Mr. le P. d'Orange , s'il vouloit traverser le dessein du Roi : que j'ai vu de mes yeux tous ces hommes-là , & qu'elle n'a pas l'ame plus

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 157

guerriere qu'eux. Nous partirons pour Philippeville, qui ne sera qu'à six ou sept lieues du Roi: il est en parfaite santé, & toute l'armée enchantée de sa douceur, de son affabilité, de la facilité qu'il y a de lui parler, & du travail continuel auquel il est appliqué. Dites à Me. la Supérieure, qu'au milieu de cette prodigieuse puissance il met toute sa confiance en Dieu. Dites à toute la communauté, que j'aurois besoin de l'abandon de Me. de la Maison-fort, pour n'avoir pas quelque peine d'être si loin de mes enfans: leur chere mere à toutes se porte à merveille.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE X.

A ME. DE VEILLHANT.

Ce Mai 1692.

IMaginez vous, Madame, qu'hier après avoir marché six heures dans un assez beau chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc, qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guindé. Nous en approchâmes sans trouver de chemin pour aborder: nous vîmes enfin au pied de ce château dans un abime, & comme dans un puits fort profond, les toits d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de

rochers affreux par leur hauteur ; ils paroissent de fer , & sont tout-à-fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carosses faisoient des sauts à rompre tous les ressorts , les Dames se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper : nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi , & nous tombâmes dans une ville * composée d'une rue, qui s'appelle la grande , quoique deux carosses n'y puissent passer de front : en plein midi on n'y voit goutte , les maisons sont effroyables , & Me. de la Villeneuve y auroit quelques vapeurs : l'eau y est mauvaise , & le vin rare : les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée , & de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp : il y pleut à verse , depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux Eglises : elles sont au premier étage , & l'on n'y sçauroit entrer que par civilité. On nous dit un salut avec une fort mauvaise musique , & un encens si parfumé , si abondant , & si continuél , que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues , mais en vérité , le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes. Le siege de Namur va fort bien , on avance , & jusqu'à présent on nous

* Dinant.

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 159

tue très-peu de monde; la ville sera prise vers le quatre ou le cinq de ce mois : le chateau tiendra apparremment davantage. M. le P. d'Orange assure qu'il viendra secourir la place, mais il viendra trop tard. Le Roi a la goutte aux deux pieds, & je n'en suis pas fâchée. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de M. de Boufflers, & en a fait sauter sept milliers; cette belle ville-ci fut ébranlée du bruit : car pour comble d'agrément nous entendons le canon du siège, & nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je suis contente, je suis des mieux logées, très-bien servie, & voulant bien être où Dieu me met : je vous embrasse, mes cheres filles : il y a d'ici quatre cens degrés pour monter au chateau dont je vous ai parlé.



LETTRE XI.

Ce Mai 1692.

SI l'on pouvoit en conscience souhaiter une Religieuse hors de son couvent, je voudrois vous voir dans les places de guerre où nous passons, & si l'on pouvoit changer les inclinations, je prendrois volontiers cette humeur martiale qui vous fait aimer la poudre & le canon. Vous seriez ravie, Madame, de ne

160 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
sentir que le tabac , de n'entendre que
le tambour , de ne manger que du fro-
mage , de ne voir que bastions , demi-
lunes , contrescarpes , & de ne toucher
rien , dont la grossièreté ne soit fort op-
posée à cette sensualité au-dessus de la-
quelle vous êtes si élevée par votre cou-
rage & votre caractère. Pour moi , qui
malheureusement suis femme , & qui le
suis plus qu'une autre , je vous donne-
rois volontiers ma place , pour travail-
ler en tapisserie avec nos cheres Dames.
J'espere que ce plaisir n'est que différé ,
& que Namur aimera mieux se rendre ,
que de se faire entièrement ruiner. Vous
ne pensez qu'à la guerre , vous ne me
dites pas un mot de la retraite , ni de vo-
tre santé ; je suis trop bonne après cela ,
de vous dire que le Roi se porte bien
malgré sa goutte , & que de son lit , où
il est retenu depuis douze jours , il don-
ne ses ordres pour prendre vite Namur ,
pour que son autre armée, s'oppose au
P. d'Orange , pour que le Maréchal de
Lorges entre en Allemagne , que Mr.
de Catinat repousse Mr. de Savoye , que
Mr. de Noailles empêche les Espagnols
de rien faire , que Mr. de Tourville bat-
te la flotte des ennemis s'il a le vent favo-
rable , & que l'interieur du Royaume ,
gouverné comme s'il étoit présent par-
tout , ne se ressente pas des malheurs de
la guerre. Je vous quitte après cette pein-

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 161
ture, qui doit remplir votre idée.



LETTRE XII.

A ME. DE*.

Ce 30 Septembre 1693.

ON m'annonce de tous côtés une lettre de la communauté, que je ne vois point. Ce seroit une grande joye pour moi, si nous n'avions plus qu'à travailler à notre sanctification & à l'établissement entier de notre chere maison, qui m'agite toujours entre l'espérance & la crainte. Je suis si convaincue qu'elle ne peut être médiocre, comme je vous l'ai dit cent fois, que je vous avoue que sa destruction ne me ferotit pas beaucoup de peine, parce qu'on n'est point obligé de soutenir un établissement au-dessus de ses forces. Mais que cct établissement se tournât mal, ce seroit un des lieux du monde où Dieu seroit le plus offensé: voilà qui est bien propre à vous effrayer, ma chere sœur: ce n'est pourtant pas mon dessein. Vous avez raison de dire que nous ferons une grande perte, le jour que notre mere* nous quittera: cependant cette perte est inévitable, & c'est ce qui me fait trembler: soyez plus courageuse que moi, & ne perdez pas un moment pour profiter de ce que vous

* La mere Priolo. venue de Chaillot pour former le noviciat de St. Cyr.

voyez. Vous ferez apparemment une des principales de la maison, & vous savez qu'il n'y a presque pas d'emplois où l'on ne commande : apprenez donc cette maniere de commander avec douceur & avec fermeté, & de répondre en peu de paroles sans hauffer le ton, & sans perdre l'air modeste & grave dont notre mere accompagne tout ce qu'elle fait, & tout ce qu'elle dit. Ecrivez ce qui vous paroîtroit bon à écrire, & que vous craindriez d'oublier : vous ne pouvez trop prier pour que Dieu nous éclaire tous, & vous ne pouvez trop ouvrir les yeux pour répondre à ce que nous pourrions vous demander. J'ai cru m'apercevoir de ces tristesses dont vous me parlez. Reprenez courage : Dieu ne vous manquera pas, quand vous vous donnerez toute entiere à lui : priez le continuellement de bénir ce que nous voulons faire, ou de le renverser. Adieu, ma chere fille.



L E T T R E X I I I.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.

A Fontainebleau, ce 1 Octobre 1693.

IL n'y a que la paix générale qui puisse me donner une plus grande joie que celle que je ressens de vous voir contentes de l'état que vous allez embrasser.

AUX DAMES DE ST. LOUIS 163

Dieu ſçait ſi j'ai jamais voulu vous le rendre pénible, & ſi je ne ſerois pas prête tout à l'heure à changer vos conſtitutions, vos réglemens, & votre maiſon contre mes vues propres, ſi ceux que nous conſultons, me le conſeilloient. Mais enfin, il faut ſe fixer, & eſperer que n'ayant cherché que la gloire de Dieu, il voudra bien répandre ſa bénédiction ſur nos travaux. Un auteur moderne, fort connu à S. Cyr (*Fenelon*) nous a dit ſouvent que les retours inquiets ſur nous-mêmes retardent notre avancement dans la perfection, & qu'il faut marcher avec foi & avec confiance ſans regarder derriere nous. Je vous exhorte à la même conduite, mes cheres filles: ne penſons plus aux peines paſſées: pardonnons-nous les unes les autres celles que nous nous ſommes données, & ne ſongeons qu'à entrer avec courage dans tout ce qui nous eſt confié. Vous voyez ce qu'on vous demande par vos conſtitutions, par vos réglemens, & par le titre même de vos charges: c'eſt à nous à ne vous plus rien impoſer de nouveau, c'eſt à vous à ne vous plus plaindre des auſterités d'un état que vous choiſiſſiez avec liberté. Cherchez tout ce qui pourroit vous ſoulager, mais ſoulagez à votre tour vos ſupérieurs par une obéiſſance entière. Je demande à Dieu bien ſouvent de vous faire la grace de le régarder dans la perſonne qui gou-

164 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
vernera votre maison : vous avez obéi
très-exactement , depuis dix mois , à
celle qu'on vous a donnée : sa vertu , son
esprit , son expérience vous ont préve-
nues pour elle : plusieurs d'entre vous di-
sent qu'elles lui obéiroient avec joie
toute leur vie : j'espère que votre obéis-
sance ne sera pas réservée à une occa-
sion impossible , & que vous obéirez de
même à une de votre communauté. El-
le ne sera pas si expérimentée que notre
chere mere : aussi ferez vous toutes ap-
pliquées à faire si bien votre devoir , que
vous lui donnerez letems d'apprendre le
sien. Nous travaillerons ensemble , mes
cheres filles : j'y donnerai ma vie : &
ce sera avec trop de plaisir , si vous êtes
remplis de courage , de zele , de con-
fiance en Dieu , pour le faire servir par
le petit peuple qu'il vous confie. Je lan-
guis de me retrouver avec vous : je vous
aime bien tendrement.



LETTRE XIV.

A ME. DE R....

Au nom de Notre Seigneur J. C.

De notre maison de St. Louis , ce 11.

Octobre 1693.

C'EST pour vous apprendre à dater ,
car la plupart des femmes datent
fort mal. Nos meres manquent à la sim-

AUX DAMES DE ST. LOUIS 165

plicité de filles de St. François de Salles pour ce qui les regarde : ne leur obéifiez point là-dessus , & mettez les fautes sur Nanon : n'est ce pas-là des conseils d'institutrice ? L'idée de mettre une boîteuse à la porte est extravagante , vous savez de qui elle est. Ne vous amusez par tant à regretter nos meres (*de Ste. Marie de Chaillot*) qu'à bien profiter de ce qu'elles disent , & de ce qu'elles font : vous ne pouvez trop demander à Dieu d'inspirer tous ceux qui gouvernent votre maison. Je serai au comble de ma joie, si je vous vois enfin ménageres , pauvres en esprit , & épargnant pour donner , comme les avares épargnent pour amasser : c'est l'esprit que je desire à mes cheres filles.

Le témoignage que vous me rendez de la satisfaction des Dames sur les soulagemens qu'on leur a accordés , me fait un sensible plaisir : il n'y en a point que je ne voulusse leur faire , dès qu'ils ne nuiront point à l'ordre de la maison. J'ai toujours compris qu'il étoit fort facheux de coucher dans les dortoirs des Demoiselles , & je regarde cette obligation comme une si grande austérité , que je voudrois qu'il ne s'en pratiquât gueres d'autre chez nous. Je suis ravie de la résolution où vous êtes de ne point consentir jamais qu'on détruise les pratiques

que nos meres établissent : il vous est permis , jusqu'à la profession , de représenter ce que vous auriez envie de changer , mais après cela , il faut demeurer fermes , & ne rien innover , quand même il seroit meilleur. Ne tremblez point sur ce que vous avez à faire ; je ne vous ai jamais demandé qu'une bonne volonté : si elle est droite & sans reserve pour Dieu , il faudra bien vous former , vous instruire , & vous rendre propre à ses desseins. Pourquoi me faire des excuses de me parler naturellement ? c'est ce que j'ai toujours demandé de toutes , & toujours attendu de vous. La franchise est nécessaire dans tous les états ; mais si dans le monde elle est une vertu , dans les couvens elle doit être un devoir. Vous le faites sur l'habit religieux , & je vous sçai bon gré de me montrer cette faiblesse , puisque Dieu vour la laisse encore : il n'y a rien de décidé là-dessus. Me. de Montfort (*devenue fille de St. Marie*) n'hésiteroit pas , si elle étoit de votre conseil : elle dit que l'habit religieux l'humile , & qu'on n'ose plus lever la tête.





LETTRE XV.

A ME. DE FONTAINES.

Ce 12 Janvier 1694.

J'AI lu avec attention tout ce que vous avez bien voulu me confier. Votre Evêque ne peut dire que vous l'avez trompé, & vous n'avez pas assurément adouci vos défauts. Dieu soit loué de tout ce qu'il a fait en vous ! Avancez votre perfection pour vous & pour la communauté qu'il a confiée à vos soins. Soyez persuadée que votre principale obligation est de l'édifier & de la conduire ; que vos pratiques de mortification, de renoncement à vous-même, & à votre propre volonté, se doivent appliquer particulièrement au gouvernement de vos filles ; qu'il faut que vous les éclairiez, que vous leur ouvriez le cœur, que vous les consoliez, que vous les animiez, que vous les repreniez, que vous les divertissiez, que vous les préveniez, & qu'enfin ce soit là votre continuelle application. Vous ne devez guere faire ce qu'une autre pourra faire, afin de vous garder pour ce qui ne peut être fait que par vous. Apprenez à vous faire soulager : il vous en restera toujours plus qu'à toute autre, je crains votre courage, votre activité, votre du-

reté pour vous-même, ou pour mieux dire je crains que ces qualités ne vous fassent entrer dans des détails qui usent votre santé, & tout votre tems. Ne vous pressez pas trop de connoître le temporel : allez peu à peu , le plus pressé est de former les Dames , de les tenir dans la régularité où elles sont , & de vous faire aimer d'elles , sans qu'il vous en coute le moindre relachement , c'est-à-dire , relachement des regles. Si je vous dis des choses utiles , je vous conjure d'en profiter ; si elles sont inutiles , jetez ma lettre au feu.



L E T T R E X V I.

Versailles , 12 Mars 1694.

J'E suis bien contente, ma chere mere, du compte que vous me rendez de notre maison. Il faut que nos filles ne se lassent jamais d'être averties , reprises , excitées : seul moyen de maintenir la régularité. A qu'elle perfection qu'elles tendent , ou qu'elles parviennent , il y aura toujours de petites fautes ; si l'on ne les censure pas sur le champ , on tombera dans les grandes aussi imperceptiblement qu'il leur est marqué dans l'esprit de l'institut. Qu'elles ne regardent donc pas les repréhensions comme des marques du peu de satisfaction qu'on a d'elles , ou comme la suite d'une idée
de

de perfection impossible. Elles en seroient attristées & découragées. On ne leur veut rien imposer de nouveau, mais elles veulent, autant que nous établir la régularité, qui est l'observance des regles. Pour cela, il ne faut tolerer aucun relachement, quelque petit qu'il puisse être.

Mr. le Curé de Versailles me dit en partant pour Forges, qu'il ne seroit pas revenu pour notre sermon de St. Candide. Je voudrois bien, sous le bon plaisir de Mr. l'Evêque de Chartres, que vous ne vous fissiez point de regle ni d'habitude d'avoir nécessairement des sermons en de certains jours : vous éviteriez l'inconvénient de la plupart des Couvens, qui en ont souvent qu'il seroit meilleur de ne pas avoir; je voudrois en avoir de gens surs, approuvés de votre Evêque: je prendrois le tems de ceux-là, & les entendrois un jour ouvrier, s'ils ne pouvoient prêcher un jour de fête: je préférerois la vielle de la fête, afin d'être instruite & préparée pour la mieux passer. Mais, encore une fois, j'aimerois mieux que mes cheres filles n'entendissent pas de sermon un jour de Pâques, que d'être réduites à tous les jeunes Cordeliers qui viendront s'essayer chez vous. Joignez à cela la peine de les inviter, de les remercier, & beaucoup plus encore le hazard de leur doctrine dans un tems,

& un tems qui durera autant que le monde, où l'on marche au milieu des précipices. Je crois que Mr. l'Evêque de Chartres ne desapprouvera pas ce que je pense, & si cela étoit autrement, vous savez si je suis soumise, & si je desire que vous le soyez. J'avoue que j'ai de la peine à voir sortir des filles en qui on trouve une bonne vocation, une grande piété, de la douceur dant le naturel : ces caracteres-là sont bien commodes dans une maison. Je crois que vous aurez Veilleine, Jaucour & Vandam : voilà bien de l'esprit : cependant il ne faut pas que tout soit tête dans un corps : il faut des pieds & des bras, mais toujours des membres sains.

Soyez ravie d'être aimée, estimée, respectée, obéie pour l'amour de Dieu, & renoncez à l'amour-propre qui voudroit s'attribuer ces sentimens. Quand je vois nos cheres filles agir en esprit de foi, j'ai une grande espérance qu'elles s'établiront sur des fondemens solides : l'inclination manque encore plus souvent que la vertu. Je me suis rapprochée de vous avec plaisir, quoique je craigne la misere que je crois trouver, car on nous mande que le bled encherit tous les jours.



L E T T R E X V I I .

Ce . . . 1695.

NO U S avons ici un malade, dont les jours sont utiles à l'état : c'est Mr. de Luxembourg, priez pour lui, je vous en conjure. Conduisez ma sœur Prevôt*, de maniere qu'elle ne perde rien de son humilité & de sa simplicité. Je croirois qu'il ne lui faut pas beaucoup parler ~~de ce~~ qui est arrivé : ma sœur Marie Constance en sçait plus que moi. Ne vous familiarisez pas trop : souvenez vous toujours du personnage de mere, de sœur ainée, de religieuse. Sous prétexte de former nos filles, n'en faites pas de réthoriciennes : ne leur inspirez pas le gout de la conversation : elles s'ennuieront à mourir dans leur famille : qu'elles aiment le silence, il convient à notre sexe ? Ne vous attachez à rien. Je ne veux pas vous affliger, en vous déclarant que vous perdrez bientôt **cette** maîtresse chérie : je voudrois pourtant bien vous presser de vous perfectionner, en vous confiant que vous ne la garderez pas encore long-tems : aidez-moi dans cet embarras, en ne la pleurant pas avant le tems, & en vous hatant

* Sœur converse, qui recouvra subitement la vue.

de profiter de ses instructions & de ses exemples.

Plus votre communauté est régulière , plus elle a besoin de plaisirs innocens , pour reprendre le travail avec plus de courage. Que ne puis-je faire voir le fond de mon cœur & de mon état à toutes les religieuses ! elles verroient le bonheur de leur vocation. Le monde est un menteur : il nous promet des peines , & je sçai mieux que personne qu'elles sont proportionnées à l'état de la fortune , & que les plus grands sont toujours les plus malheureux.

J'ai fait réflexion sur les étrennes que Bernard veut vous donner. Je crains d'avoir trop tranché là-dessus. Je n'ai point eu de procès : j'ai toujours été gâtée par-tout , mais il me semble que l'exemple de Chaillot vous seroit meilleur que le mien.

J'ai connu une Dame , qui s'est ruinée à acheter tout ce qu'elle trouvoit à bon marché. Je suis de même sur les aumônes , & je ne puis résister aux petites. Donnez donc , ma chere fille , cinq louis à votre philosophe , & faites moi hardiment de pareilles propositions , quand la providence vous les offrira.



LETTRE XVIII.

ON vous a porté bien des bonbons ,
c'est pour consoler mes enfans d'a-
voir perdu leur mere *.

Le Roi est très content de la visite qu'il vous fit hier : il est un peu mal aujour-
d'hui de sa médecine qui l'a toujours pur-
gé : j'espere qu'il ne s'en portera que
mieux. Je crois avec vous , ma chere
fille , qu'un Roi est un grand prédi-
cateur , & un prédicateur fort persuasif ,
il vous donna de très-bonnes maximes.
Représenter son avis , & ensuite se sou-
mettre , soutenir ce qui a été réglé con-
tre notre avis , quitter tout pour ne
quitter jamais les Demoiselles , voilà
ce que j'en ai retenu , mais je compte que
Me. de Bouju n'en aura pas perdu un
mot. Je ne fus pas fâchée de ne pouvoir
dire adieu à nos chere filles , je ne le pou-
vois pas sans me trop attendrir. Que
chacune s'avance dans la perfection , que
je sçais qu'elles cherchent toutes ! que
toutes ensemble forment une sainte com-
munauté ! qu'elles vivent comme des
anges ! qu'elles ne songent qu'à mou-
rir à elles-mêmes ! qu'elles soient hum-
bles , silencieuses , zelées pour le bien
de leur établissement ! qu'elles aiment
à se mortifier , & que leur Supérieure

* Me. Priolo.

songe à les rejouir innocemment ! qu'elles deviennent simples ! que leurs recreations soient gaies ! qu'elles évitent les commerces particuliers , source de toutes sortes de troubles ! qu'elles aiment leurs superieurs qui les aiment bien tendrement ! Mais après leur avoir souhaité tant de bien , je les conjure de demander à Dieu pour moi ceux qu'elles me croient les plus utiles , & dont elles jugent bien mieux que moi. Ce n'est pas assez de faire des exhortations à nos filles : il leur faut donner des exemples de perfection : en voici un que j'ai trouvé dans un auteur qui ne leur est ni suspect , ni desagréable.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE CAMBRAI.

„ **A** U reste , Madame , vous prenez
 „ soin d'une grande communauté
 „ de filles , & vous avez intérêt d'a-
 „ voir devant les yeux des modeles de
 „ perfection : en voici un , pour la dis-
 „ cipline réguliere que je vous pro-
 „ pose. Chaque Religieuse des Abbayes
 „ nobles de ce pays est fondée en cou-
 „ tume d'aller passer tous les ans un
 „ mois dans sa famille , & de visiter
 „ toute sa parenté : c'est une civilité
 „ réglée. Quand j'arrive dans un Cou-
 „ vent , la Superieure vient au-devant
 „ de moi pour me recevoir dans la rue :

„ on reçoit tous les étrangers dans des
 „ parloirs extérieurs sans grilles, ni
 „ clôture. Pour moi, en arrivant on me
 „ mene à l'Eglise, au chœur, au cloi-
 „ tre, au dortoir, enfin au refectoire
 „ avec toute ma compagnie. Alors la
 „ Superieure me presente un verre :
 „ nous buvons ensemble, elle & moi,
 „ à la santé l'un de l'autre : la commu-
 „ nauté m'attaque aussi : mon grand Vi-
 „ caire & mon Clergé viennent à mon
 „ secours : tout cela se fait avec une
 „ simplicité qui vous réjouiroit. Mal-
 „ gré cette liberté grossiere, ces bon-
 „ nes filles vivent dans la plus aimable
 „ innocence : elles ne reçoivent pres-
 „ que jamais de visites que de leurs pa-
 „ rens : les parloirs sont déserts, le mon-
 „ de parfaitement ignoré, & il y regne
 „ une rusticité très-édifiante. On ne
 „ raffine point ici en piété, non plus
 „ qu'en autre chose : la vertu est gros-
 „ siere comme l'exterieur, mais le fond
 „ est excellent : dans la médiocrité Fla-
 „ mande, on est moins bon & moins mau-
 „ vais qu'en France : le vice & la vertu ne
 „ vont pas si loin ; mais le commun des
 „ hommes & des filles de communauté
 „ est plus droit & plus innocent”.

Vous croyez bien, ma chere mere,
 que je me sens une grande émulation
 pour vous après cette lecture, & que
 ma joye seroit parfaite, si je vous voyois

176 LETTRES DE M^e. DE MAINTENON
boire avec M. de Chartres , & ma sœur
de Vulhant attaquer son grand Vicaire.
Vous me trouverez bien du loisir de
m'être embarquée dans une si longue let-
tre. Mais quand il s'agit de St. Cyr , il
il est toujours dimanche pour moi. Le
Roi entretient un héros, (*M. de Boufflers*)
inconsolable de Namur.



L E T T R E X I X.

A M^e. DE LA MAISON-FORT.

Marly , le 6 Août 1695.

M DE Chartres, ma fille, vous a dit
tout ce qui l'engage à purger no-
tre maison des écrits de M^e. Guion que
trois Evêques ont condamnés. Vous sa-
vez qu'ils ont fait peu de bien & beau-
coup de mal. Soumettez vous donc vite,
& comme chrétienne à votre Evêque ,
& comme Religieuse à votre Supérieur.
Quant aux écrits de M. l'Archevêque
de Cambrai, pourquoi faut-il que vous
les gardiez ? & croyez-vous soutenir cer-
te singularité ? Vous savez que nous les
avons montré malgré lui , & ce que votre
imprudence & la mienne ont fait là-des-
sus. Il nous a dit, il nous a écrit plusieurs
fois, que ces écrits n'étoient point pro-
pres à toutes sortes de personnes , &
qu'ils pouvoient même être très-dange-
reux : qu'il les avoit faits pour chaque
particulière à qui il repondoit, & sans
y apporter aucune précaution. Vous êtes

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 177

souvent convenue qu'ils ont fait du mal, parce qu'on ne les entendoit pas, ou qu'on les prenoit par parties sans examiner le tout ensemble, ou qu'on les appliquoit mal, en les détournant du sens de l'auteur. Je suis assurée qu'il voudroit de tout son cœur qu'ils ne fussent pas chez nous : pourquoi donc, ma fille, voulez-vous les y retenir ?



L E T T R E X X.

Le 9 Mars 1696.

JE suis ravie que la conférence * de M. de Meaux sur le dogme affreux de l'indifférence pour le salut éternel & celle qu'il vous fit avanthier sur l'oraison passive vous aient touchée, ma chère fille, & inspiré le dessein de vous adresser à lui. Il avoit converti Madame votre cousine, (*Me. Guion*) : il possède à fond toutes ces matieres comme beaucoup d'autres. J'approuve fort que vous me donniez vos questions bien cachetées, & que vous demandiez que les réponses me soient adressées de même. Je n'ai pas dit un mot pour prévenir M. de Meaux : j'en connois trop l'inutilité, & combien il pense comme ceux qui nous gouvernent.

* Conférence que M. Bossuet fit à S. Cyr, le 8 Février. Il en fit une seconde le 7 Mars.



L E T T R E X X I.

JE vous prie, ma chere fille, de vous souvenir que vous êtes chrétienne & religieuse. Votre vie doit être cachée, mortifiée, pure, & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choisi : prenez le donc avec ses austérités & ses suretés. Vous auriez eu plus de plaisirs dans le monde ; & selon les apparences, vous vous y seriez perdue. Ou Racine en vous parlant du jansénisme, vous y auroit entraînée, ou M. de Cambrai auroit contenté ou même renchéri sur votre délicatesse, & vous seriez quiétiste. Jouissez donc du bonheur de la sureté. Aimeriez-vous mieux que votre maison fût plus éclatante que solide ; & que vous serviroit d'y avoir brillé, si vous vous étiez abîmée avec elle ? Pourquoi Dieu vous a-t'il donné tant d'esprit & tant de raison ? Croyez-vous que ce soit pour discourir, pour lire des choses agréables, pour juger des ouvrages de prose & de vers, pour comparer les gens de mérite & les auteurs ? Ces desseins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour servir à un grand ouvrage établi pour sa gloire. Tournez vos idées de ce côté-là : elles sont aussi solides que les autres sont frivoles. Tout ce que

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 179
vous avez reçu est pour le faire profiter.
Vous en rendrez compte. Il faut que votre esprit devienne aussi simple que votre cœur. Que voudriez-vous apprendre, ma chere fille? Je vous réponds sur beaucoup d'experience, qu'après avoir beaucoup lû, vous verriez que vous ne sauriez rien. Votre religion doit être tout votre savoir. Votre tems n'est plus à vous. Dieu vous a donné toute la raison que la lecture pourroit avoir donné à une autre. Je le remercie de ce que vous aimez l'oraison & l'office. Je ne vous y vois point, sans regretter de n'être pas religieuse.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
L E T T R E X X I I.

IL ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit. Vous en ferez plus humble, & vous sentirez par votre expérience que vous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne ferez jamais contente, ma chere fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur: ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit il y a longtemps, qu'après avoir cherehé, trouvé, & goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité & affliction d'esprit, hormis aimer Dieu & le servir. Que ne puis-je vous donner tou-

te mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui devore les grands , & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer , & qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune & jolie : j'ai goûté des plaisirs : j'ai été aimée par tout : dans un âge un peu plus avancé , j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit : je suis venue à la faveur , & je vous proteste , ma chere fille , que tous les états laissent un vuide affreux , une inquietude , une lassitude , une envie de connoître autre chose , parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu , mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher , & qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins , mais on a aussi une solide consolation , & la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.





L E T T R E X X I I I.

SE peut-on faire dévôte quand on veut ? oui , ma chere fille , on le peut : & il ne nous est pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez : heurtez à la porte , & on vous l'ouvrira :* ce sont ces paroles , mais il faut le chercher avec humilité & simplicité. Saint Paul pouvoit bien en savoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver , & apprend par lui ce qu'il faut qu'il fasse. Vous ne le saurez jamais par vous-même. Il faut vous humilier. Vous avez un reste d'orgueil que vous vous déguisez à vous-même sous le goût de l'esprit : vous n'en devez plus avoir , mais vous devez encore moins chercher à le satisfaire avec un Confesseur. Le plus simple est le meilleur pour vous , & vous devez vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie , si un accent Normand ou Picard vous arrête , ou si vous vous degoutez d'un homme , parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous auroit édifiée , le pauvre homme , si vous aviez vû son humilité dans sa maladie , & son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne demanda point dans ce tems-là un directeur à la mode : il ne vit qu'un bon

Prêtre de sa paroisse. J'ai vu un autre bel esprit, qui avoit fait de très-beaux ouvrages, sans les avoir fait imprimer, ne voulans pas être sur le pied d'auteur : il brula tout, & il n'est resté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore guere vécu, & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre cœur, & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chere fille, & tout vous sera donné. Adressez vous à moi, tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu : je contribuerois à sa gloire : je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulièrement, & je rendrois un grand service à un institut qui ne m'est pas indifférent.



L E T T R E X X I V.

AUX DAMES DE ST. LOUIS.

Ce 1699.

JE vous ai dit souvent, mes cheres filles, que je suis incapable & indigne de vous exhorter, & que je ne le fais que par obéissance. Depuis que j'ai vu les écrits de Me. de Chantal, j'ai cru n'avoir plus rien à vous dire : j'y ai trouvé tout ce que je pense, & mille

fois mieux que je ne le pourrois exprimer. Je vous l'ai dit, mais l'amitié, que vous avez pour moi, vous prevenant, vous desirez que je vous dise mon avis sur les choses qu'elle a écrites, & dont j'ai fait copier ce que j'ai cru qui vous étoit propre & convenable à votre institut. J'obéis à ce que vous avez voulu : mais je ne puis qu'approuver tout ce que vous trouverez dans ce recueil, & vous conjurer de vous y conformer. Vous ne pouvez prendre un meilleur esprit que celui de St. François de Salles, & rien ne m'a donné plus d'esperance, que votre gout pour les maximes de ce grand saint. Lisez & relisez ses écrits : c'est un excellent directeur. Me. de Chantal, qui en avoit si bien profité, entre dans un détail tres-propre à votre communauté. Il me semble qu'avec ces livres & des filles de bonne volonté on peut faire un monastere bien régulier, & bien parfait. Le chapitre des fondations ne vous regarde point, il faut vous bien établir, & vous bien fortifier avant de vous étendre plus loin : vous ferez assez de bien, si vous vous acquittez saintement & fidelement des obligations de votre institut. Mais si jamais les Rois & les Reines vouloient multiplier les maisons de St. Louis, (& pourquoi ne le voudroient-ils pas un jour ?) je pense que vous ne pourriez mieux faire que

d'imiter les filles de la Visitation , & d'observer dans les fondations tout ce qui est prescrit dans ce chapitre , & dans ceux qui le suivent. Vous trouverez toujours des gens éclairés & vertueux à consulter : je croi que les avis d'un saint, & l'expérience de ces saintes filles vous feroient marcher plus sûrement que vous ne feriez par des chemins tout nouveaux. Quand je vous parle des Rois & des Reines pour des fondations , c'est qu'il vous est défendu par la vôtre, de recevoir de toute autre personne , sous quelque prétexte que ce soit , ni augmentation , ni présent.

Soyez fideles à votre institut : il est singulier , & vous n'avez pu imiter en tout les filles de la visitation , parce que le vœu d'instruire, de même que plusieurs articles de votre établissement ne pouvoient s'accommoder avec le leur : mais imitez cette fidélité, cette exactitude, cette obéissance , qui les a soutenues jusqu'ici dans la ferveur , & dans l'uniformité. N'oubliez jamais , que celles qui vous ont instruites , vous ont dit qu'elles ne changeroient pas la moindre de leurs pratiques, même pour en établir de meilleures : soyez donc , comme elles , inébranlables , quoi qu'on vous propose , & dites pour toute raison , c'est notre institut , c'est l'esprit de notre maison , c'est l'intention de notre

fondateur & de nos supérieurs. Tout ce qui s'est passé dans les commencemens de votre fondation vous a fait voir qu'on trouve toujours à changer dès qu'on veut écouter, & qu'il y a des raisons pour soutenir tout ce que l'on propose. Cette fermeté à demeurer fidèles à ses regles, à ses coutumes, à ses pratiques est un excellent exercice de renoncement à ses lumieres, à sa propre volonté, & au plaisir de la nouveauté & du changement. Je vous conjure donc, mes très-cheres filles, vous qui êtes les fondemens de la maison, vous qui avez été formées par ces saintes religieuses, vous qui savez les intentions de ceux qui vous ont gouvernées, vous qui connoissez mon respect pour la regle, d'être fermes dans la vôtre, & de n'y souffrir jamais ni altération, ni relâchement.



L E T T R E X X V.

A M E. D E G L A P I O N *.

Ce 14 Octobre 1699.

JE veux bien que vous m'aimiez, mais je ne prétends pas que vous soyez triste en mon absence. Si je demande

* De Glapion des Routis, née en 1674, morte en 172... On sera peut-être bien aisé d'avoir une idée de Me. de Glapion, qui figure si avantageusement dans ces lettres, & qui de toutes les Dames de St. Louis fut la

186 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

de la gayeté dans la maladie, jugez, ma chere fille, si je pardonnerois de

plus intimement honorée de la confiance de l'institutrice : en voici un portrait, tel que je le tiens d'une de ses élèves.

Elle étoit grande & bienfaite, fort blanche, & fort pâle, les yeux bleus, pleins de feu & d'esprit, le visage long. la bouche agréable, le nez un peu gros, les lèvres fort minces. Dès l'enfance, elle eut l'amitié de Me. de Maintenon : elle joua dans Esther le rôle de Mardochée à ravir : ce fut Racine qui decouvrit & cultiva son talent pour la déclamation : *j'ai trouvé*, écrivoit-il à Me. de Maintenon, *un Mardochée dont la voix va droit au cœur* : la voyant sur la scène avec Me. de Caylus, dont le visage étoit fort beau, *ah ! s'écrira-t'il, quelle actrice, si je pouvois mettre cette tête sur ces épaules !* Me. de Maintenon n'oublia rien pour l'attacher à St. Cyr, & quand elle se rappelloit tous les chagrins que lui avoient donnés Me. de Brinon, Me. de la Maison-fort, M. de Fenelon, M. de Beauvilliers, M. le C. de Noailles, toutes ses favorites & tous ses amis, elle disoit : *il n'y a que Glapion, qui ne m'ait point trompée.* C'étoit l'ame la plus grande & la plus élevée : à Sr. Cyr, elle fut une sainte : dans le monde, elle eût été une héroïne. On peut juger de son cœur par l'amitié qu'elle avoit pour Me. de Maintenon, & par celle que Me. de Maintenon avoit pour elle. Ce sentiment alloit de part & d'autre jusqu'à la jalousie : du moins on a cru l'entrevoir, & que Mile. d'Aumale en étoit l'objet. Elle s'oubloit elle-même, pour ne s'occuper que des autres. Elle a rempli en divers tems toutes les charges de la maison ; & elle étoit si active qu'elle les eût remplies toutes à la fois ; & elle s'acquittoit si bien de chacune,

l'abatement dans l'amitié. Suivez avec joie le dessein que vous me confiez. Je pratique ce que je vous conseille, & je qu'on eût di qu'elle n'étoit propre qu'à celle qu'elle faisoit. L'infirmiere, la maîtresse des classes, la dépositaire auront à jamais un modele en Me. de Glapion, ainsi que la supérieure & la maîtresse des novices. Sa pieté n'avoit rien de gêné : elle servoit Dieu, elle en parloit, comme un ange. Toutes ses inclinations étoient vertueuses, & son cœur étoit inaccessible à tout ce qui en auroit altéré l'innocence. Le monde l'aimoit, & lui étoit indifférent : quand elle en avoit vu, elle disoit : *mes chers enfans, je me sens une faim de prier Dieu que je vais satisfaire.* Dans une grande maladie qu'elle eut, toute la Cour envoyoit savoir de ses nouvelles ; *je crains bien, disoit-elle, que Dieu ne me paye en papier du peu que j'ai fait pour lui.* La Reine alloit souvent à St. Cyr, dans les commencemens de son mariage, & toujours pour Me. de Glapion. Elle vint la voir dès qu'elle fut guérie, & cherchoit des prétextes pour la faire assieoir devant elle. La Reine de Pologne ne la goutoit pas moins : *je l'aime, disoit elle, & il n'y a qu'elle qui sçache aimer.* Le Maréchal de Villeroy & la Comtesse de Caylus avoient avec elle un commerce de lettres ; qu'elle entretenoit dans l'espérance de faire goûter la devotion au Maréchal & d'y affermir la Comtesse, & pour achever son éloge, M. le Duc de Noailles étoit son ami. Sa mort causa à St. Cyr autant de desolation que celle de Me. de Maintenon même : *la gloire d'Israël est tombée*, répétoit on douloureusement d'après une des Dames, à qui cette expression étoit échappée. Cette grande vertu étoit-elle sans tâche ? non, & Me. de Glapion avoit sans cesse à combattre l'indignation, que lui

188 LETTRES DE ME. DE MAINTENON

suis tranquille , malgré le déplaisir d'être si loin du lieu du monde où je me plais le plus. Mais ce déplaisir me revient souvent dans l'esprit : il fera long : j'y suis préparée : à ma place , l'on à mille raisons de mourir , & l'on ne meurt point. Le Roi & Me. la De. de Bourgogne ne sortent point de ma chambre : il faut que je me leve à cinq heures pour vous écrire. Je suis bien fâchée du mal de ma sœur de Radouai *. St. Periers † est souvent malade : voilà ce que c'est que les bonnes fantés ! Adieu , ma chere Glapion : assurez toutes vos sœurs , depuis Me. du Perou jusqu'à Mlle. de la Palliere , qu'elles sont toutes dans mon cœur , & parez vous de cette longue lettre à la récréation.

donnoient les mauvais procédés & les prétentions de ces esprits orgueilleux qui se croient en droit de marcher sur la tête des autres : sentimens qui partoient d'un cœur trop sensible & trop généreux : aussi Me. de Maintenon , la voyant irritée de ne pouvoir se vaincre , lui disoit souvent : *patience , ma fille : vos défauts seroient les vertus des autres.*

* De Remont de Radouay , née en 1668 , Dame de St. Louis en 1686 , d'un esprit aimable , & goûtée de Me. la Maréchale de Noailles , au point d'exciter la jalousie de Me. de Maintenon.

† De St. Periers de Baudeville , née en 1675.



L E T T R E X X V I.

JE me suis bien apperçue du dégoût que vous avez pour vos Confesseurs : vous les trouvez grossiers : vous voudriez plus de brillant & plus de délicatesse ; vous voudriez aller au ciel par un chemin semé de fleurs. Mais , ma chere fille , vous êtes chrétienne & Religieuse ; & il y a bien des devoirs dans ces deux mots. Je suis en état de choisir ; & je n'ai d'autre Confesseur que le vôtre. Il me seroit aisé d'entendre de beaux sermons ; & je leur préfere la simplicité de cet homme. Sacrifiez vos répugnances. Vous ferez plus de bien par-là , que par ces austerités que vous ne demandez pas, & que vous avez de la peine à ne pas demander. Adieu , ma chere fille , je ne sens aucun mal ; mais je suis dans une foiblesse dont mon esprit se ressentira bientôt. Tout manque en moi ; je m'échappe à moi-même ; mais ma sensibilité pour vous & pour S. Cyr vit encore.



L E T T R E X X V I I.

A S. Cyr , 31 Mars 1700.

POINT de fille de Ste Marie aussi cordiale , aussi affectueuse que je le serois , si je vous disois tous mes sentimens pour l'Infirmiere & pour l'infirmerie,

Dieu vous montre ce qu'il veut de vous , la pratique de la charité, la solitude, & la privation du plaisir de solemniser sa mort & sa resurrection avec nous. J'ai fait le chapitre ce matin , & parlé l'après-diné en particulier : je vais à Marli ; & voilà qui n'est pat si régulier. Votre droiture saura bien allier les deux choses qui vous paroissent incompatibles : il n'y a que les distinctions qui affligent dans les Communautés, parce qu'elles humilient. Pour vos impatiences , ma chere fille, elles ne sont pas bien grandes , puisque personne ne s'en apperçoit : vous les sentez , vous , raison de plus de continuer à veiller sur vous même. Occupez - vous gayement de la gloire de Dieu : vous lui devez beaucoup , & j'espère que vous payerez bien.



L E T T R E X X V I I I.

NE perdez pas le fruit des bons propos que vous tenez , en communiquant aux autres vos dégoûts : cachez-les avec soin ; faites mieux , n'en ayez plus. Il faut que tout le bien se fasse par les supérieurs : aimez-les donc , & faites les respecter. Sortez de votre retraite , toute grande , toute forte , toute zélée. Laissez les pensées d'enfant aux enfans , & venez aider à établir une maison qui

doit sanctifier le monde. Ne croyez pas être sèche pour les malades : vous êtes charitable & douce : mais vous voulez les rendre raisonnables : & c'est trop exiger. L'envie d'être approuvée est naturelle ; mais tâchez d'aimer le bien pour le bien, & d'offrir tout à Dieu : l'amour-propre trouvera toujours assez à se mettre par tout.

Pourquoi cette aversion pour le catéchisme ? Ne contient-il pas toute la religion ? Vous trouvez ridicule que le maître fasse des demandes d'un écolier, & que l'écolier fasse des réponses d'un maître. Vous voudriez que la question fût faite par l'enfant , & que d'après la réponse qu'on lui auroit faite , il raisonnât , & qu'il avançât de curiosité en curiosité. Vous pouvez avoir raison , mais il faut suivre l'usage : l'expérience fait voir que la methode que vous condamnez est facile & succinte. Vous en voulez encore au catéchisme , parce qu'il ne parle pas convenablement de nos saints mystères : & comment l'homme pourroit-il parler de ce qu'il ne peut comprendre ? Il est impossible qu'il ne bégaye & qu'il ne communique à des choses si sublimes la petitesse de son esprit. Je vous sçai gré de le sentir , mais il ne faut pas vous impatienter contre des expressions reçues ; cé n'est pas la faute du catéchisme , c'est la grandeur des mystères. Toutes ces

idées sont des restes de vanité : vous ne voudriez point de choses communes à tout le monde : votre esprit est élevé ; vous voudriez des choses qui le fussent autant que lui : inutile désir : la plus sçavante Théologie ne peut vous parler de la Trinité autrement que votre catéchisme. Votre répugnance à enseigner à des enfans d'une manière bizar-re des vérités communes , ou d'une manière basse des vérités sublimes , est encore matière de sacrifice. Employez votre esprit , non à multiplier vos dégoûts , mais à les vaincre , mais à les cacher , en attendant qu'ils soient vaincus ; mais à vous faire aimer les plaisirs de votre état. Je n'aurois pas été si sévère que votre Confesseur sur la musique , mais apparemment il a ses raisons. Quel est ce livre que vous voudriez lire, & que vous ne lisez pas ?

Ne vous inquiétez point de votre peu de ferveur : si Dieu demandoit de vous des austérités , il ne vous auroit pas mise dans une maison , où l'on n'en connoît d'autres , que celles d'une vie toujours active : la violence , que vous faites à votre naturel porté aux liaisons , vaut mieux que les haïres & les cilices. Je ne vous ménage point , mais je compte si fort sur votre candeur , que je ne cherche point vos défauts : vous n'en avez point d'autres que ceux dont vous vous accusez.

On

On a défait dix-huit cens camifards : je demanderai à notre mere une procession pour remercier Dieu , quelque affligeant qu'il soit de se réjouir de la mort de ces rebelles , qui pourtant sont François.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXIX.

A ME. DU PEROU.

Ce 24 Février 1701.

IL m'a toujours paru que vous désiriez que j'écrive sur ce qui peut être de quelque conséquence dans votre maison. Je mets en ce rang les belles Tragedies que j'ai fait composer pour vous , & qui peuvent être imitées à l'avenir. Mon dessein fut d'éviter les mauvaises compositions des Religieuses , telles que j'en avois vû à Noisi. Je crus qu'il falloit divertir les enfans , & je voulus , en amusant les miens , remplir leur esprit de belles choses , leur donner de grandes idées de la religion , élever leurs cœurs à l'amour de la vertu , orner & cultiver leur mémoire , les former à la prononciation , & les retirer des conversations qu'elles ont entre elles , sur tout les grandes , qui , depuis quinze ans jusqu'à vingt , s'ennuyent un peu de la vie de S. Cyr , parce qu'elles ne connoissent point celle du monde. Voilà mes raisons pour continuer chez vous ces représenta-

Lett. Tome II.

I

tions , tant que vos supérieures ne vous le défendront pas. Mais renfermez-les dans votre maison : ne les faites point à la grille , sous quel prétexte que ce soit. Il sera toujours dangereux de montrer à des hommes des filles bien faites , & qui ajoutent aux agrémens de leur personne le talent de se passionner dans leur rôle , & d'attendrir. N'y souffrez donc aucun homme , ni pauvre , ni riche , ni jeune , ni vieux , ni Prêtre , ni laïque , je dis même un saint , s'il en est un sur la terre. Je ne suis pas sans peine sur ce que nous fimes hier * : vous sçavez comment nous nous y engageâmes : mais , je vous conjure , que ce soit la dernière fois.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LET TRE XXX.

A M^{re}. DE GLAPION.

Ce lundi 3 Mars 1703.

IL s'en faut bien , que nous soyons fideles à toutes nos résolutions : la foiblesse nous fait tomber : la ferveur nous relève , & nous passons notre vie à tendre au bien , & à faire le mal. Quelques infructueuses que soient nos résolutions , c'est une grande grace de les avoir : on en garde toujours quelqu'une. Votre cœur est fait pour Dieu , ma chere fille , & plus je vous connois , plus j'espère que vous l'aimerez uniquement. Je desire ardem-

* Devant Mr. d'Aubigné , alors Evêque Noyon.

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 195

ment votre salut ; mais je ne voudrois pas y contribuer par des faussetés. Je dis aux autres la vérité par devoir : je vous la dis à vous par inclination : vous m'écoutez : vous avancez : vous tenez de bons discours : vous donnez de bons exemples : que de raisons de vous aimer ! Vous serez la joie & la consolation de vos supérieurs, & le soutien de votre institut ; vous deviendrez une sainte ; & vous ne vous sauverez pas seule.



LETTRE XXXI.

A ME. DU PEROU.

J E n'ai pu encore avoir les reliques du Roi d'Angleterre ; la Reine étoit dans son lit , hors d'état de les aller chercher. Quand on ouvrit le corps de ce saint Roi , les gardes trempoient leurs mouchoirs dans son sang, & faisoient toucher leurs chapelets à son corps ; Mr. Dodart en a pris quelque chose. J'admire la conduite de Dieu : il a permis que ce prince ait été méprisé pendant sa vie pour lui faire sentir l'humiliation , & il le glorifie quand il ne peut plus abuser de sa gloire. Cette réflexion doit faire trembler ceux qui sont honorés dans ce monde. Je suis si abatue , que je n'ai pas la force de vous aller dire adieu. Nous partons à quatre heures ; mais il faut

rendre au Roi un bon office auprès de vous, en vous disant qu'il a fait ce qu'il a pu pour m'envoyer à St. Cyr. Adieu, fortifiez-vous en Dieu, à mesure que les secours & les consolations vous manquent : il faut vous y accoutumer peu à peu. Entretenez nos chères filles dans la ferveur & dans la joie, & qu'elles songent à vous réjouir : car vous en avez besoin. Je vous embrasse toutes.



LETTRE XXXII.

A M E. DE BEAULIEU.

Ce 1703.

IL faut bien qu'une première maîtresse de classe figure à la récréation, & que ce soit elle qui apprenne de mes nouvelles aux autres. Mais je ne puis rien dire de gai : j'ai le cœur ferré de la douleur de notre princesse, depuis que Mr. de Savoye a déclaré la guerre au Roi.

O ! mes chères filles ! que vous êtes heureuses d'avoir quitté le monde ! Il promet de la joie, & n'en donne point. Le Roi d'Angleterre jouoit hier dans ma chambre avec la Duchesse de Bourgogne & avec ses Dames à toutes sortes de jeux : notre Roi & la Reine d'Angleterre les regardoient ; ce n'étoient que danses & emportemens de plaisirs, & presque tous

se contraignoient, & avoient le poignard dans le cœur. Le monde est certainement un trompeur : vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance pour Dieu de vous en avoir tirées.



L E T T R E X X X I I I .

AUX DAMES ST. LOUIS.

Ce 13 Juillet 1704.

J'Espere que votre expérience vous dégoutera des écrits, & vous persuadera qu'il faut tirer son instruction & animer la vertu par ceux qui ont toujours été le fondement de la religion. Il y a mille choses édifiantes, dont on peut user avec la permission de ceux qui nous conduisent ; mais tout cela doit être passager. Vous savez dans quelle intention j'osai vous donner la connoissance & les écrits de Mr. de Cambrai. C'étoit un homme d'une grande réputation, & qui me parut un saint : je n'ai jamais eu rien de bon que je n'aie voulu le partager avec vous : dans cette vue, je remplis votre maison de ses ouvrages. Vous sçavez le mal qu'ils y firent. Voyez par-là combien il faut être discret dans son zele, & jugez du besoin que nous avons de délibérer long-tems, dès qu'il s'agit de quelque chose de nouveau. J'avois beaucoup oui parler du

jansénisme dès ma jeunesse : je n'en ignorois pas les maximes , & Dieu m'a fait la grace de haïr tous les partis. Mais je n'avois pas la moindre idée du quiétisme , ainsi je donnai dans les sentimens de Mr. de Cambrai , sans en connoître le danger : il me devint suspect , aussitôt que je le vis contredit par ses confreres & par ses meilleurs amis , & en me faisant instruire , je vis bientôt l'illusion dont il a plu à Dieu de me préserver. En attendant le jugement de Rome où l'on avoit porté l'affaire , je me trouvois souvent embarrassée , entre le zele qui me portoit à parler contre cette doctrine , & l'amitié qui m'invitoit à parler pour M. de Cambrai. Je consultai M. Joly , général de la mission , votre supérieur , & bien digne de toute mon estime. Il me répondit , que non-seulement il falloit crier contre les Nestoriens , mais encore contre Nestorius , parce qu'il étoit difficile de faire haïr l'erreur , tandis qu'on feroit aimer l'hérétique. Rome condamna la doctrine de M. de Cambrai : il accepta : il se soumit. Je me trouvai dans un autre embarras. Pouvois-je croire cette soumission sincere , tant que je ne voyois pas le prélat devenir , comme St. Paul , prédicateur de la foi qu'il avoit combattue ? Cette disposition de mon cœur me donna quelque scrupule , que je consultai à un homme de bien. Il me dit que la regle ,

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 199

dont je me servois pour juger de la sincérité de la soumission de Mr. de C., étoit la même que St. Augustin donnoit pour juger en pareil cas. Dès-lors, je demeurai en repos. Je ne croirai qu'on est détrompé d'une erreur, que lorsque je la verrai attaquer avec autant de force qu'on en a eue pour la soutenir. Veillez toujours, mais prudemment, à prévenir nos filles sur les nouveautés : tachez de leur donner le goût & la pratique d'une obéissance simple, c'est le chemin du repos & de la sûreté : je signerai ces vérités de mon sang, quand vous le voudrez.



LETTRE XXXIV.

A ME. DE MONTALEMBERT*.

Ce 10 Août 1704.

Q Ue n'aurois-je point à vous dire, ma chere fille, si je pouvois vous rendre compte de tout ce que j'ai senti sur notre séparation ? Je vous demande pardon de mes doutes ; vous m'avez bien convaincue de votre courage & de votre fidélité à suivre la volonté de Dieu : je ne vous ai jamais autant aimée que je vous aime. Mr. l'Abbé de Brisacier m'envoya tout droit à Marli la lettre que vous lui avec écrite : je l'ai lue & relue

* Elle sortit de St. Cyr. pour être capucine.

avec un extrême plaisir : j'y ai vu une paix & une joie qui ne peut venir que de Dieu : continuez bien à entrer dans les détails , & dites-nous de petits mots , comme celui que vous avez mis , qu'autant qu'on est exact chez vous à faire ce qui est prescrit , autant est-on réservé à permettre des austérités extraordinaires : vous croyez bien que je ne l'oublierai pas : je fais une grande provision de bons sens en prenant ce que les autres en ont : je serois ravie de profiter en quelque chose du sage gouvernement de votre sainte maison , établie par des saints : instruisez - moi donc , ma chere fille : procurez-nous des prieres de vos sœurs , pour tout notre institut , & pour moi en particulier : aimez toujours St. Cyr , & demandez sa perfection. On y a pris votre sortie comme vous l'auriez désirée , si les sentimens d'autrui pouvoient vous toucher encore : on a été attendri , édifié , mais point troublé. Si votre Confesseur va à Moret dans le tems que j'y serai , vous croyez bien que je l'entretiendrai. Ceux qui vous ont conduite à Dieu , me plairont toujours : j'irai vous embrasser avant votre profession: voudra-t'on bien me recevoir? Que Dieu est incompréhensible dans ses desseins , ma chere fille ! & qu'il est bon d'adoucir nos croix , comme il fait !



L E T T R E X X X V .

A M E . D E

C e . . . 1705.

R I E N n'est si touchant que l'affliction de nos princes , & rien n'est plus édifiant que la maniere dont ils se soutiennent : le Roi a été tout occupé du bonheur de l'enfant (*le Duc de Bretagne*) par rapport aux difficultés du salut , sur-tout pour les grands : M. le Duc de Bourgogne est tout rempli des sentimens d'Abraham , en offrant son fils : Me. la Duchesse de Bourgogne a une douleur si grande , si sainte , si sage , si douce , qu'il ne lui est pas échappé un mot qui n'ait charmé tout le monde : le Duc de Berri a les yeux dans un état qui prouve son bon naturel : toute la cour est affligée : j'en ai ma bonne part , mais je ne scai pas succomber : je veux tout ce que Dieu veut , quoi qu'il m'en ait coûté , & qu'il me prenne en cette occasion par ce que mon cœur a de plus tendre. Adieu , mes cheres enfans : fortifiez-vous dans la foi , & dans les bonnes œuvres : il y a beaucoup à souffrir tant que nous sommes sur la terre , & l'on a grand besoin d'être affermi en Dieu. Que l'état où nous sommes , ne vous attriste pas ! Dieu ne fera pas toujours en colere , & j'espère qu'il nous consolera.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X X X V I.

A ME. DE GLAPION.

A St. Cyr , ce 4 Juillet 1705.

MA vie n'est pas exempte de peines : votre petit billet, ma chere fille, les adoucit beaucoup. Je suis ravie de vous favoir dans cette paix qui surpasse tout sentiment humain. Je vous l'ai souvent dit: Dieu seul mérite le cœur qu'il vous a donné. Je suis très-contente de la communauté : il me paroît qu'on avance dans la pieté , que l'union est grande entre vous, qu'on obéit aux supérieurs , qu'on respecte les ministres de J. C. en esprit de foi , qu'on n'a plus de curiosité pour le monde , que les parloirs sont déserts , que les jeunes se forment aux soins de l'éducation , que les anciennes souffrent avec une grande vertu d'en être privées. Enfin , ma chere fille, notre communauté fera parfaite , quand nous aurons détruit cette moleste dont nous parlons si souvent. Je voudrois qu'une Dame de St. Louis sacrifiât sa santé , sa vie comme elle a sacrifié sa liberté. Ce bien , qui nous donne tant de joie , ne se conservera que par une continuelle application. Il faut tout voir , tout reprendre , tout corriger Vous ne vous débandez point l'esprit , ce me semble : vous n'avez point de liaisons particulieres, & votre amour-

propre se prive de tout ce qui pourroit le nourrir : venez donc à la récréation, & mettez Mlle. de Plantadis à votre place.



L E T T R E XXXVII.

Dimanche 4 Mars 1706.

JE suistout de bon fâchée contre vous : vous vous renfermez avec ma sœur de la Haye : il faudra que vous en fassiez autant pour les autres : car vous ne voudrez pas être accusée de prédilection, & c'est vous engager à vous tuer vous-même. Quand je veux dire mes raisons, on me répond, que vous seriez affligée qu'on vous ordonnât de vous retirer ! Pour moi, je vous affligerois de bon cœur, & pour vous faire obéir, & pour vous conserver. Mon favori *de Lisle* pleure notre malade, & Me. la De. de Bourgogne n'en est pas loin. Je vous envoie l'ordonnance de M. de Chartres pour vous amuser. Vous prenez de travers tout ce qui se dit sur la molesse ; je crains bien que vous ne vous y soyez exposée ; car la molesse n'est pas pour les malades, & vous le ferez, si vous ne l'êtes déjà. Je me lasse de toutes les inquiétudes que vous me donnez : songez à devenir plus raisonnable, ou je vais songer à vous moins aimer.



L E T T R E X X X V I I I .

A M E . D U P E R O U .

Fontainebleau , Juillet 1708.

Nous perdrons trop à l'anéantissement de Me. de Radouay, pour le souhaiter : il faut quelle soutienne son personnage, & que nous l'excitions le plus que nous pourrons à force de satisfactions & d'agréments donnés aux Dames de St. Louis. Je ne me console pas de ne point écrire en particulier à toutes, & d'avoir à me partager entre leur sainteté & le siècle. Ma sœur de Fontaines se mêle de faire des lettres admirables : je vous prie, ma chere mere, que nos filles ne veuillent point avoir de l'esprit. Que dira Madame de Glapion là-dessus ? le sien ne se révoltera-t'il pas contre une si forte décision ? Je permets que vous ne la preniez pas tout à fait à la lettre. On m'écrit quelle est revenue de sa retraite avec le visage & la voix meilleurs : elle travaille donc, elle parle donc trop, quand elle est en liberté. J'ai oublié de vous dire que Mr. le Duc de Bourgogne m'a écrit qu'il se recommande à vos prieres : vous ne pouvez trop demander à Dieu d'achever son ouvrage dans ce prince, qui se conduit parfaitement. Il me mande qu'il ne me

dira point qu'il fait le mieux qu'il peut , parce qu'il ne diroit pas vrai & qu'il pourroit faire beaucoup mieux , & que tous tant que nous sommes , nous pourrions plus que nous ne faisons. C'est pratiquer ses devoirs , que de les connoître si bien. Comme j'ai la vocation de notre institut , je me suis fait des écoles (à Avon) où je vais souvent montrer ce que j'ai appris de vous. Je trouve des maîtres d'école qui montrent le catéchisme , & des enfans qui le savent à merveille ; mais quand j'ai voulu savoir d'eux qui a fait le *pater* , ils n'en savent rien : qui a fait le *credo* , encore moins : s'ils adorent la Vierge , oui : s'ils adorent les saints , oui-dà : si on pêche de manquer la messe un jour ouvrier , oui certes , & mille autres choses pareilles , qui nous ont fait récrier , Mlle. d'Aumale & moi , sur le malheur de l'ignorance , & sur votre bonheur d'instruire si bien vos Demoiselles. Vos bonnes œuvres vont à l'infini. Les Curés n'en savent quelquefois pas plus que les peuples : ils ne songent qu'à parer leurs Eglises & à tirer de l'argent pour l'employer assez souvent en choses frivoles : ceux qui sont plus éclairés songent à bien prêcher , & au milieu de tout cela , leurs brebis ignorent tout. J'irai demain à un de ces prônes. Ranimez-vous tout de nouveau , mes chers enfans , sur les expériences de votre vieille mere qui

se porte assez bien , & qui va dire à la princesse des Ursins & à Me. de Caylus qu'elle n'a pas la force de leur écrire de sa main , & pourquoi ne l'a-t'elle pas , dira Me. de Radouay ? parce qu'elle a écrit une lettre de trois pages à des filles , dont elle est assez affolée.



L E T T R E X X X I X .

QUOIQUE ce qui s'est passé chez vous sur ce qui vous est resté du sacre * de Mr. l'Evêque de Blois , paroisse une bagatelle , je l'ai cru si important , que j'en ai rendu compte au Roi. Ne vous a-t'il pas défendu de rien recevoir , de rien acquérir ? Non seulement il l'a inséré dans vos réglemens : mais il en a fait une des conditions de vos lettres patentes. Je ne puis vous dire à quel point il a été scandalisé. Il m'a proposé d'abord de vous aller encore signifier ses intentions sur ce sujet , & je ne doute point qu'il ne le fasse , quand il sera de retour à Versailles. Il a trouvé fort mauvais , que je n'aie pas fait sortir sur le champ tout ce que vous avez laissé entrer dans votre maison contre sa volonté. Il a de-

* Dans l'Eglise de St. Louis , on avoit fait des estrades : les planches restèrent : on ne savoit à qui elles appartenoient , & la supérieure souffrit qu'on les mit dans le magasin de la maison.

mandé ce que vous ferez après sa mort ,
 puisqu'à un quart de lieue de lui, sous ses
 yeux, sous les miens, vous osez manquer à
 votre fondation & à votre fondateur. Vous
 ne pouvez trop étudier vos obligations :
 les mauvais exemples ne vous justifieront
 point. Votre desintéressement doit être
 parfait : car votre maison ne peut man-
 quer , tant qu'il y aura un Roi en Fran-
 ce. Sachez donc précisément , si ce bois
 a été donné ou non à la Ferté, & me
 le mandez. Je soubaite que vous soyez
 innocente, & que vous sachiez vous
 avouer coupable.



L E T T R E X L.

SI nous ne songeons à instruire nos
 filles , on les mettra en tutelle dès le
 lendemain de ma mort. On leur donnera
 dans le dehors un économe qui les trou-
 blera sans cesse , s'il ne les ruine , ou
 ne les vole. Je sçai qu'il faut avoir patien-
 ce avec elles , que de long-tems elles ne
 peuvent être bien habiles ; c'est pour ce-
 la même , que je me dépêche d'y travail-
 ler. Je m'offre avec tous mes gens pour
 les servir : & je n'aurai nulle peine à être
 leur intendante, leur femme d'affaires ,
 & de tout mon cœur leur servante, pour-
 vu que mes soins puissent leur apprendre
 à s'en passer. Voilà où je tends ; voilà le

fond de mon cœur ; voilà ce qui fait ma vivacité & mon impatience , & voilà ce que je soumets à vos avis.

Point d'économie indiscrette : si elle est nécessaire , qu'elle tombe sur vous qui êtes Religieuses , & non sur les Demoiselles. C'est vous qui avez fait vœu de pauvreté : dans les tems calamiteux , que les Demoiselles ne mangent de pain bis , qu'après que vous en aurez mangé de noir. Que le bon esprit de les regarder en tout comme le premier objet de l'institut se perpetue dans votre maison.

Par le même principe , sacrifiez toujours le temporel au spirituel. Soyez plus attentive à maintenir vos réglemens qu'à faire valoir votre bien : la chute des maisons religieuses ne commence jamais par le désintéressement. S'il y a dans la maison un bon esprit , ne l'employez point à tenir des comptes , mais à former les Novices & à instruire les enfans. N'oubliez jamais que St. Cyr n'a pas été bâti pour vous , & que vous avez pris le voile pour elles. Ce qui est vertu pour les autres est devoir pour vous.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X L I.

A M E. DE ROQUEMONT.

OUI, ma chere fille, je suis la protectrice des récréations, & je ne cesserai de prêcher la régularité & la récréation. Je crois que l'un contribue à l'autre : je crois que des filles, qui sont fidèles au silence de la regle & à l'application des classes & des autres emplois de la maison, ont besoin de se débarrasser l'esprit : Je crois que des récréations réglées par les Superieures ne tourneront jamais à mal : je crois que celles qui s'y opposent sont moins humbles & moins simples que celles qui croient en avoir besoin, & que les premieres sont soutenues dans leurs austérités par l'amour propre ; je crois que celles, qui seroient en effet plus ferventes & plus mortifiées, plairont plus à Dieu en s'accommodant aux autres, qu'en se distinguant, & que la charité & la condescendance sont au dessus de l'austerité : je crois enfin, ma très-chere fille, que vos supérieures doivent être fort attentives à vous récréer, tant que vous ne chercherez pas vous-mêmes à vous donner des plaisirs, & que vous ne voudrez ni au dehors, ni au dedans, faire la moindre irrégularité. Je vous parle d'autant plus hardiment là-dessus, que je l'ai consulté plusieurs fois à votre saint évêque, qui n'est pas assuré-

ment accusé de relâchement , & qui m'a toujours dit que vous n'aviez pas assez de récréations. Continuez donc hardiment , ma chere fille , à les solliciter. Je voudrois bien que votre santé vous mît en état d'y prendre part , car je vous aime tendrement. Mais puisque ceux qui ont fait les regles , les trouvent eux-mêmes si exactes & si ferrées , ne vaudroit-il pas mieux les relâcher , que de donner si souvent des récréations ? Non , car l'exactitude est d'une absolue nécessité pour les Dames de S. Louis , & tout changement à la regle est nuisible au but pour lequel la regle a été faite. Il faut modérer le travail , sans cesser pourtant de travailler.

La petite de Villefort est dans une profonde tristesse : je lui donnai une pistole ; son visage changea ; elle se mit à rire ; & je vis bien distinctement que nous apportons en naissant toutes sortes de convoitises. Votre domestique a des vapeurs : peut-être un présent les dissiperoit-il : donnez-lui donc dix pistoles de ma part. Nos maîtres s'ennuient ici , & font semblant de s'y plaire fort. Vive S. Cyr ! malgré ses défauts on y est mieux qu'en aucun lieu du monde. Je n'ose rien dire à ma sœur de Glapion à cause des attendrissemens de part & d'autre. Qu'on est heureux , ma fille , de trouver Dieu par tout ! Et qui peut se suffire à soi-même ?

XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX

L E T T R E X L I I.

A. M E. D E C H A M P I G N Y.

JE n'ai jamais rien vû de si beau , de si bon , de si aimable , de si net , de si bien arrangé , de si éloquent , de si régulier , en un mot , de si merveilleux que votre lettre : si votre conscience est dans un aussi grand ordre , M. Treil * n'a pas grand'chose à faire. Il est vrai , ma chere fille , que la mienne est en paix : mais vous seriez bien mécontente des troubles , des ennuis , des impatiences , des débits , & quelquefois des désespoirs de mon pauvre esprit , au milieu des importunités dont vous me parlez , & qui sont sans mesure depuis que la Cour d'Angleterre s'est jointe à celle de France. Je vous crois trop sage pour vous laisser aller au chagrin de mon absence , qui finira , s'il plaît à Dieu , le 27 de ce mois. L'éloge que vous faites de ma sœur Vandam est complet. Vous sçavez , ma très-chere fille , combien je vous aime : car cela est trop vrai pour que vous ne vous en apperceviez pas.

* Confesseur de cette Dame.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X L I I I.

A ME. DE FONTAINES.

JE n'ai rien à vous dire de nouveau depuis hier. Nous sommes gâtés , crotés, mouillés, ennuyés. Pour moi je suis attristée de me voir pour si long-tems éloignée de mes cheres filles , avec lesquelles je trouve tout ce qu'il y a de bon : Je demande pardon à ma sœur de Radouay de ce cette phrase , qui me paroît encore trop foible pour exprimer l'abandon où je me trouve au milieu des caresses , des des plaisirs, honneurs , de la multitude, & des richesses N'en parlons plus; car elle ne me pardonneroit jamais. Cet état & le mauvais tems empêchent des petits voyages de charité que je pourrois faire, qui me seroient à moi un amusement , & aux autres un secours. Dites à la fournoise (*Me. de Jas*) que sa lettre traite de matieres si importantes , que j'y répondrois , si je ne savois qu'elle trouvera dans votre tête tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la mienne. L'impatience de mon humeur me rend aussi inutile , que mon peu de capacité.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE XLIV.

A ME. DU PEROU.

Ce 28 Juillet 1708.

JE n'aime plus à vous écrire , ma chere fille , parce que je voudrois toujours vous réjouir , & je ne suis plus propre qu'à vous affliger. Les affaires de Flandre ne sont pourtant pas en mauvais état : la plûpart de nos troupes dispersées sont revenues : peu de gens sont demeurés sur la place , & il y a moins de prisonniers qu'on ne le disoit. L'armée est donc très-nombreuse & de bonne volonté : mais je crains que la confiance outrée de M. le D. de Vandôme ne nous attire encore quelque malheur , si l'on s'expose à de nouvelles actions. M. le Duc de Bourgogne a toujours été de tous les bons avis , mais son peu d'expérience empêche qu'on ne s'y fie tout-à-fait. Vous perdez bien à ne pas voir ses lettres : elles sont pleines , & de courage , & de sagesse , & de piété. Priez toutes pour lui , je vous en conjure , & d'une façon toute particuliere. *Nos Princes ont couru un péril plus grand que n'auroit été leur mort.* Mes plus grandes alarmes sont présentement pour le Dauphiné : il est impossible que M. de Savoye n'y fasse beaucoup de mal. S'il y entre , comme il y a lieu de le croi-

re, bien des gens sont persuadés qu'il n'y sauroit demeurer. Jamais mon S. Cyr ne m'a été si nécessaire, & pour me cacher & pour me consoler. Dieu connoit nos endroits sensibles, & fait bien les toucher. Je l'éprouve par une si longue absence. Cependant réjouissez-vous, mes chers enfans; votre tristesse augmenteroit encore la mienne: faites-vous des saintes pour nous obtenir la paix. Je suis affligée de tout ce que je vois & de tout ce que j'entends: mais nous avons un grand consolateur.

LET T R E X L V .

Ce 4 Août 1708.

LE tems de vous écrire me manque quelque fois, mais encore plus le courage. Je suis dans des inquiétudes continuelles sur le dénouement de la campagne. M. le Duc de Bourgogne est à la tête d'une puissante armée, remplie de bonne volonté: leur situation est bonne; ils ne manquent de rien; mais on prétend qu'ils ne sçauroient revenir en France, sans donner une bataille, qui me serre continuellement le cœur. Faites donc là-dessus, ma chere fille, tout ce que vous croyez le plus propre à nous attirer le secours de Dieu, & faites des neuvaines de prieres & de messes. Je ne

fai point dissimuler avec vous , mes cheres filles , & mes lettres ne peuvent que vous donner de la douleur. Ne dites pas tout à Me. de Glapion : il faut ménager sa sensibilité. Non seulement il faut que vous ayez du courage , mais il faut que vous en donniez aux autres.



L E T T R E X L V I.

J'AI été fort alarmée sur le Dauphiné : il m'en a bien coûté vingt-quatre heures de fièvre : mais les nouvelles d'hier nous apprirent que M. le Duc de Savoye n'avancera point , que M. le Duc de Berwick ne craint guere , & que la ville de Lyon montre dans cette occasion beaucoup de courage , d'affection & de fidélité : ils ont pris toutes sortes de bons partis par eux-mêmes , retranché leurs fauxbourgs , & pourvu à tout. il faut que ma sœur de Vertrieux * écrive à Lyon combien on en est charmé , afin que les Lyonnais apprennent de tous côtés combien le Roi est satisfait de leur conduite : elle est trop heureuse d'avoir ignoré mes frayeurs pour ce pays. Oui , assurément , je regarde ma sœur de la Neuville comme une de mes filles , & même un peu comme la grande fille de S. François de Sales , qui étoit à ce qu'il me semble , fort bien avec elle. J'ai tou-

* Me. de Vertrieux étoit de Lyon.

jours eu pour les Dames de S. Louis de vrais sentimens de mere, les aimant plus ou moins selon leur conduite. Dites, s'il vous plaît à ma sœur de S. Pars, qu'à l'exemple de Dieu, je l'aime autant recommandant des paillasses, que faisant une niche pour le Saint Sacrement, parce que tout cela est égal : mais je ne trouve pas bon qu'elle me fasse des excuses de m'avoir écrit. Si j'étois moins occupée, je l'aurois prévenue. Adieu, ma chere fille.



L E T T R E XLVII.

A ME. DE GLAPION.

Ce 8 Juin 1710.

JE SÇAI ce qui s'est passé, ma chere fille, & vous devez en être charmée au moins dans la *partie supérieure*. Vous aviez grand tort de douter de l'amitié de Me. de*. Si elle est prévenue, c'est assurément en votre faveur : mais quelle estime, quelle inclination qu'on ait pour vous, on ne vous croit pas sans défauts. Je connois parfaitement les vôtres : je les connois parce que je les ai tous, accompagnés de plusieurs autres que vous n'avez pas. Voulez-vous que nous fassions ensemble notre examen?

Nous ne sommes pas humbles, mais il y a en vous de grandes ressources, au-lieu
que

que tout nourrit l'orgueil en moi. Vous savez , vous aimez les pratiques de votre institut : vous vaincrez cette sensibilité , cette révolte de vos goûts , cette délicatesse de votre naturel , augmentée par la tristesse inséparable d'une mauvaise santé. Courage , ma très-chère fille , demandons la force pour nous souffrir nous-mêmes , & pour souffrir les autres : devenons saintes , soit pour vivre , soit pour mourir.

Nous sommes trop choquées du manque de raison , que nous appercevons dans nos semblables : & c'est un très-mauvais effet de la nôtre ; car si elle étoit éclairée , du moins elle nous rendroit patientes.

Nous avons aussi trop d'attachement aux règles. En moi , c'est zèle ; en vous , bonne foi : en l'une & l'autre , une espèce de défiance des divers moyens que la providence employe pour parvenir à ses fins.

Nous aimons à connoître nos foiblesses : mais nous ne pouvons souffrir que les autres nous les montrent.

Nous sommes trop frappées de nos maux & trop ardentes sur ceux de nos amis : nous nous abandonnons à des tristesses excessives. Un saint m'écrivoit , *soyez homme dans votre douleur & dans votre piété* : je vous le dis d'après lui , devenez homme. Un peu de dureté seroit

218 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
excellente en vous : la grossiereté même
ne vous nuiroit pas. La cloche m'appel-
le : c'est dommage , j'étois charmée de
vous entretenir. Quelle matiere que je
traite avec vous , c'est toujours un plai-
sir pour moi. Cependant nous écrivons
trop : & c'est encore un de nos défauts.
Nous aimons à parler de nous-mêmes ,
dussions-nous parler contre nous , & ce
n'est pas le plus aisé à détruire.

XXXXXXXXXXXX:XXXXXXXXXXXX

LETTRE XLVIII.

A Fontainebleau, 1711.

J'ARRIVE d'Avon : j'y destinois une
heure , & j'y en ai passé trois : j'ai été
faire des visites de porte en porte. Depuis
que je suis à la Cour , je n'ai pas vu
d'aussi délicieuse compagnie. J'en de-
mande pardon aux Dames de S. Louis :
mais elles tiennent encore un peu au
grand monde , & sont plus alertes &
moins simples que Geoffroi & Payen *.

Je vous passe d'aimer M. de Villars ,
ma chere fille : mais je suis en peine de
votre conscience sur le Pr. Eugene : on
dit qu'il est bien piqué , & résolu de
soutenir le siege. Nous lui couperons les
vivres : on a pris beaucoup plus de butin
qu'on ne l'avoit cru : nous aurons bien-
tôt les drapeaux. Réjouissez-vous , mes

* Payfans d'Avon.

chers enfans ; il y a si long-tems que vous êtes tristes ?

Notre retour s'éloigne par le plaisir de la chasse & du beau tems. Je suis ici sans plaisir , sans volonté , & sans autre goût que celui du maître. Le mien ne me porte point à courir le cerf : celui que j'ai pour vous n'est pas émouffé malgré les contradictions que j'y trouve. Mathurin Roch † ne peut s'accoutumer à mon ignorance, ni moi à son savoir : je fais tout ce que je puis apprendre , & il veut acquérir : il lit tout, depuis Canisius jusqu'à Bellarmin, & jette mes enfans dans une profonde Théologie. Ils m'assurent qu'on ne leur a dit jamais un mot de ce que je leur ai appris : & il me paroît pourtant qu'ils n'en savent pas davantage. Françoise veut se marier : elle ne peut ni gagner ses parens ni perdre la moindre partie de sa passion. Elle ne voit pas , dit Susanne, son prétendu à moitié son saoul. Oui, j'aurai de la peine à me passer des gens d'Avon : ils ne me donnent d'ennui que par leur misere : je trouve chez eux de la droiture , du bon sens , de la vérité , de l'honneur : je vous en conterai de beaux traits , & peut-être assez pour vous ennuyer. Ils ne parlent pas si bien que nous : mais nous ne faisons pas si bien qu'eux. Leurs vaches se portent mieux ; mais ils n'osent encore en ache-

† Maître d'école.

220 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
ter. Je reçus hier une lettre, où ils me
disoient qu'ils craignoient pour la santé
du Roi & pour la mienne, à cause de la
mortalité des bêtes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LET TRE XLIX.

A ME. DU PEROU.

A Fontainebleau 15 Aout 1711.

IL ETOIT impossible de faire l'ouvrage
que vous m'avez envoyé, sans vous
jetter dans des longueurs infinies : c'est
une affaire pour toujours : je crois que
vous n'aimeriez pas à la recommencer
souvent. Je n'y ai ajouté que de petits
mots, parce que je conviens de tout, je
connois tout, & j'approuve tout. Je n'o-
serois me mêler de parler sur les instru-
mens de pénitence : vous savez ce que je
vous ai toujours dit là-dessus. Je voudrois
fort que nos filles en souhaitassent ardem-
ment, & qu'on ne leur en accordât
presque jamais. Quand elles accom-
pliront leurs devoirs, elles seront de
grandes saintes sans ceinture de fer :
quand elles les négligeront, les austeri-
tés corporelles ne les sauveront pas.
Elles ont besoin de tranquillité & de pa-
tience dans les classes : quand un bras-
selet pique un endroit sensible, on est
bien-disposé à l'impatience : & ces pau-
vres enfans en souffrent. Si la communau-
té est telle que ma sœur l'assistante la
dépeint dans sa lettre, ma sœur de Ra-
douay sera contrainte de la canoniser,

L'assiduité au chœur , la ferveur dans la partie, l'union dans les esprits , la joye dans les récréations , le concert dans les charges , tout y est à souhait : & si ma sœur de Radouay pouvoit lire la période qui la regarde , elle comprendroit toute notre sensibilité pour les louanges : mais je me garderai bien de la lui envoyer son amour propre seroit trop tenté.

Quant à ce que les peres mandent à leurs filles sur leur naissance , il faut instruire nos enfans à n'en pas tirer vanité : il faut leur dire que chacun croit ordinairement sa noblesse meilleure que celle de son voisin , mais qu'on n'en est pas crû sur sa parole.

Si ma sœur de Bouju est aussi gaie & aussi libre à la récréation qu'elle l'est dans ses lettres , vous êtes trop heureuse de l'avoir acquise : rien n'est plus aimable que ce qu'elle m'écrit. Si la conscience de ma sœur de Champigny est aussi bien que son caractère , Dieu est bien content d'elle ; je le serai à mon tour , si je la trouve dans la confiance qu'elle me promet. Ma sœur de Radouay trouve le moyen de louer en dix lignes toute la communauté , au moins toutes celles qui ont été à l'infirmerie , depuis qu'elle y est. Sa critique échoue contre leur docilité , leur obéissance , & leur simplicité. Si tout cela continue , nous allons devenir bien fades. Il n'y a pas jusqu'à ma

sœur de Launay , qui ne se mêle de dire des merveilles de la maison , & d'égayer son stîle fort joliment. Pour ma sœur de Berval , elle a trouvé le moyen de faire une belle lettre en me parlant de bâtiment , d'atellier , de bonnets , de charbonnier , de chaudronier , de batterie de cuisine , de Labourdin * , & du héros M. de la Place † : elle finit pourtant ce beau récit par un trait assez sublime de l'institut. Ma sœur de Roucy n'en sera pas quitte , pour m'offrir la confidence de tous ses défauts : je la prie de me l'envoyer , & de ne point consulter là-dessus Mr. de Treilh. Je ne connoissois pas toute l'éloquence de ma sœur du Londe ; je suis ravie de ce qu'il me mande d'elle & des autres. Ma sœur de Roquemont ne m'a point accoutumée à de longs discours : ainsi je suis très-contente de sa petite lettre , & qu'elle le soit de ma sœur Bauregard. Il ne faut point que ma sœur de Blosset , qui aime mieux le fleau de la peste que celui de la guerre , aille nous attirer ici , à force de prières , la petite vérole. Instruisez-moi bien , je vous prie , de tout ce que vous apprendrez de cette maladie qui nous poursuit partout : nous l'avons encore ici : elle est à Marli : elle continue à Versailles : elle redouble à Paris. En vérité , je ne

* Domestique de la maison.

† L'architecte.

fai, si cela dure, où nous pourrions aller, & je tremble toujours pour Mr. le Duc de Bretagne & pour son frere. J'ai très peu de chose à vous dire de ma santé, car je crois que Mlle. d'Aumale ne vous en parle que trop. Je passe mes journées assez doucement, quand je suis à ma maison de la ville : & j'y vais le plus souvent que je puis. M. l'Evêque de Meaux * est ici pour terminer avec Mr. le Dauphin l'accomodement de M. le Cardinal de Noailles avec les Evêques de Luçon, de la Rochelle, & de Gap. Je recommande cette affaire à vos prières : elle pourroit intéresser l'Eglise. Je vous embrasse, ma chere fille, avec une grande tendresse, malgré tous vos défauts. Que ferai-je à mon retour, si vous êtes telle qu'on vous dépeint ? Ne jugez pas de mon loisir par la longueur de ma lettre, mais bien de mon amitié pour vous.



L E T T R E L.

A M^E. DE GLAPION.*A Fontainebleau, ce 31 Juillet 1712.*

MES journées, ma chere fille, sont plus diversifiées, mais plus pénibles que les vôtres. Elles se passent entre le chateau & la ville. Au chateau, je reçois la compagnie ! & qu'elle com-

* Depuis, Cardinal de Bissi.

pagnie ! je suis obsédée ou de femmes que je méprise ou d'hommes qui ne m'aiment point : je vois , j'entends des choses qui me déplaisent ou qui m'indignent : je m'observe sans cesse pour retenir mon impatience & pour empêcher qu'on ne s'apperçoive que je la retiens. A la ville, j'écris, je lis, je travaille, je prie : j'y suis dans une paix, dans une douceur bien approchante de la joie. Le soir, en repassant ma journée, je trouve beaucoup de fautes, quelques péchés, le mal assez bien évité, mais peu de bien de fait.

Pour vous, ma chere fille, vous ne pouvez ouvrir la bouche, vous ne pouvez faire un pas, que ce ne soit une bonne œuvre. Il y paroît, au compte que vous me rendez de la maison, dont vous êtes chargée présentement. C'est cet honneur qui vous rend sérieuse : quand vous serez descendue de ce degré éminent, nous recevrons sans doute des lettres plus enjouées. Marchienne tient plus long-tems qu'on ne l'avoit cru, on en sera pourtant bientôt le maître, Mrs. de Villars & de Montesquiou nous le promettent, & en même tems une quantité de provisions de bouche, capable d'assouvir les desirs de Me. du Perou. Cependant on dit que le pr. Eugene ne démordra pas de son entreprise. Il est piqué au vil de l'habileté du Maréchal de Villars, qui lui a dérobé une marche.

Il faudra voir, si les Hollandois, autrefois si sages, renonceront à leurs principes par égard pour sa passion. Adieu, ma chere fille : conservez vous, & ne regnez sur les cœurs, que pour faire regner notre seul maître. Il seroit bien honteux à notre supérieure de ne pas faire lever le siege de Landrecy, à force de prieres : c'est aux grandes ames à faire les grandes choses.



L E T T R E L I.

A Fontainebleau, ce 14 Septembre 1714.

SI une personne, née douce & polie, consommée depuis long-tems dans l'exercice de toutes les vertus, cede encore à son impatience, jugez, ma très-chere fille, où j'en suis, moi, née vive & orgueilleuse, accablée de grandes & de petites contradictions, assujettie à un genre de vie qui me déplaît, condamnée à ne pouvoir suivre une seule pratique de pieté, souffrant presque tous jours dans mon corps & dans mon esprit. Ma sœur de Linemare * m'a écrit une lettre toute douce, toute raisonnable, une lettre comme elle. Je trouve Me. de la Marie † au comble du bonheur d'a-

* De Roquigny du Bulonde de Linemare, née en 1686, depuis, supérieure de la maison de St. Louis.

† Prieure de Moret ou de Bisi, Couvent

225 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
voir Mornai * & votre niece. Je les admire : mais si vous voulez que je continue , ne leur en dites rien. Nous attendons avec l'impatience la plus inquiète des nouvelles de Barcelonè. J'y ai le Chevalier de Caylus , petit déterminé , très-propre à se faire tuer , & j'en serois bien affligée , & cette pauvre mere seroit inconsolable. Adieu , ma chere fille , je vais me confesser : ce qui n'excite pas l'esprit aux gentilleses.



LE T T R E L I I .

A Fontainebleau , ce 26 Septembre.

JE suis la très-humble servante de St. François de Salles : mais je ne conviendrai point , qu'il soit plus difficile de se supporter soi même , que de supporter les autres. Nous avons en nous un grand défenseur de nous-mêmes : notre cœur , & personne ne nous parle pour ce pauvre prochain , si souvent insupportable. Cè bon saint n'avoit été ni enfermé dans une communauté , ni tirailé par des courtisans , ni le témoin , le martyr , ou la victime des iniquités où Me. de Maintenon envoyoit en mission des Dèmoiselles de S. Cyr , pour y établir les principes d'une bonne éducation.

* Fille du comte de Mornai tué à Manheim , née en 1700 , actuellement supérieure de St. Cyr.

du siècle. Je regarde donc, ma chère fille, comme le dernier effort de courage, la résolution, que vous avez prise dans votre retraite : mais vous ne la soutiendrez pas : je suis sûre, que vous avez déjà bronché plus d'une fois. Pour vos amis de la cour, elles sont toujours par terre. Vous n'avez à combattre, que des entêtemens, des travers, des imbecillités : que vous êtes heureuse ! Si vous voyiez ce que nous voyons, vous mourriez de plaisir d'être ce que vous êtes, ou de douleur de savoir ce que nous sommes. Nous voyons des assassinats de sang-froid, des envies sans sujet, des rages, des trahisons sans ressentiment, des avarices insatiables, des desespoirs au milieu du bonheur, des bassesses qu'on couvre du nom de grandeur d'ame. Je me tais : je n'y puis penser sans emportement. Non, ma chère fille, Dieu ne condamne point l'amitié, que vous avez pour moi, pourvu que vous compriez que les louanges, que je vous donne, ne sont qu'une pure malice. On ne peut être plus affectionné que l'est M. Bessé. Me. de Caylus a été assez mal : mais la santé du Roi ne se dément point. Son zèle pour la religion augmente tous les jours : quelque opposition qu'il y trouve. Plus d'espérance d'accommodement : l'affaire de M. le C. de Noailles n'en souffre point : on ira à Rome pour con-

certier avec le Pape les moyens de reduire ce Prélat à la soumission : voilà encore un ami qu'il faudra sacrifier. Priez , mais avec tranquillité & sans crainte : Dieu ne m'abandonnera ni moi ni son Eglise : ceux qui esperent en lui ne sont point confondus. Ma santé est très vacillante : mais ma foi ne l'est pas : & je suis toujours très ferme papiste.



L E T T R E L I I I.

VOUS devez avoir une grande application à votre temporel , pour éviter tout désordre dans la dépense. Le mérite de votre épargne est bien différent de celui des autres maisons religieuses , qui ménagent pour se soutenir ou pour s'agrandir , au lieu que les Dames de S. Louis n'ont rien à craindre ni à désirer ; Le Roi leur a donné de grands biens : & s'il reste quelque chose à faire à la fondation , il le fera ; & s'il ne le fait pas , sûrement ses successeurs le feront : il vous a garanties, par sa sage prévoyance, de tout prétexte d'intérêt , ou d'avarice : vous ne pouvez ni bâtir ni acquérir. Ainsi votre économie vous met en état de faire l'aumône : & c'est-là le motif que vous devez avoir dans l'administration de votre temporel. Vous devez tout votre superflu aux pauvres : marier des filles ou les placer dans des Couvens , ce sont les au-

mônes dont votre fondateur vous a chargées. Renoncez donc à tout esprit d'intérêt : c'est par cet esprit que le diable damne les saints. Le temporel est nécessaire pour soutenir votre maison : mais il seroit encore plus fâcheux que le spirituel tombât : il y auroit moins de ressources ; car il sera plus facile de remédier aux désordres d'un économe, qu'à la négligence d'une maîtresse des classes. Faites bien comprendre à nos sœurs en quoi consiste la mort au monde : les Religieuses sortent quelquefois de dessous le drap mortuaire, aussi vivantes à elles-mêmes qu'auparavant. Je ne suis surprise, qu'elles ayent encore des défauts, puisque la perfection est l'ouvrage de toute la vie. Mais je voudrois qu'elles n'eussent pas l'esprit du monde, qu'elles n'aimassent point à le voir, qu'elles ne pensassent à leurs parens que pour prier pour eux, qu'elles ne fussent point transportées, s'ils viennent les voir en carrosse, desespérées, s'ils les viennent voir à pied, inquiètes, si leurs affaires vont mal. La plupart des Religieuse ne comprennent guere les maximes de l'Evangile : elles sont aussi vives que les mondains sur la noblesse, le plaisir, le bien, la faveur. Elles veulent une Abbessé de qualité de préférence à une autre qui les meneroit à Dieu. Elles briguent l'honneur d'être

230 LETTRES DE ME. DE MAINTENON
sa favorite. Toute leur conduite mon-
tre, qu'elles estiment plus la grandeur,
la richesse, que la pauvreté & l'obéissan-
ce dont elles ont fait vœu.



LETTRE LIV.

A ME. DE BOUJOU*.

A Versailles, ce 20 Mars.

VOTRE supérieure a raison de m'ex-
cepter de la règle ordinaire, puis-
que le commerce que vous aurez avec
moi ne vous dérangera jamais d'aucun de
vos devoirs. Je suis ravie de la paix
que vous goûtez où vous êtes : il n'y a
pas lieu de douter, que Dieu ne vous
y ait destinée : car je ne crois pas que
vous en sortiez. Je me flatte même qu'il
veut se servir de vous, non seulement
comme bonne Religieuse, mais pour
communiquer à Mante ce que vous avez
appris à St. Cyr. Je ne me souviens plus si
Me. de Merinville a vu les choses de-
puis la forme que nous y établîmes en
1701 ; car ce n'est que depuis ce tems-
là, que j'admire l'éducation de nos fil-
les : nous ne savions ce que ne nous fai-
sions dans les commencemens : mais l'ex-
périence nous a appris à rendre cette
éducation utile & facile, de sorte que ce

* Elevée à St. Cyr, aujourd'hui Religieuse
aux Ursulines de Mante.

font les mal-saines qui veulent être maîtresses des classes, soutenant qu'il y a plus de repos que dans les autres offices, & cela, par cette invention de faire la plupart des exercices par les enfans mêmes. Nous recevrons au premier jour ma sœur de Malvoue & ma sœur de Bosbiere : notre noviciat me donne de grandes espérances, & nous en avons besoin : car les Dames sont très-mal-saines. Embrassez ma sœur de St. Paul de ma part, & dites lui que je l'exhorte à prêcher l'Evangile, que St. Paul annonçoit, & les épîtres qu'il écrivoit pour établir la religion. C'est là où se trouve cette piété solide que j'aime tant : il y a assez d'endroits bien clairs pour nous : les docteurs expliqueront les obscurs. Nous parlons souvent de vous, ma chere fille, & nous vous regretterions, si nous ne voulions nous conformer à la volonté de Dieu. Je me porte fort bien quoiqu'assez ennuiée de vivre : mais ce qui est le plus important, c'est que le Roi & M. le Dauphin sont en bonne santé, & que nous allons avoir la paix.





L E T T R E L V.

A St. Cyr , ce 13 Mai.

JE prends la plume avec plaisir , pour assurer ma vieille domestique , ou plutôt ma chere fille , de l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour elle : je suis ravie de son bonheur , & j'espere que Dieu ne l'abandonnera jamais , parce qu'elle l'aime & qu'elle se confie en lui. Si j'en'étois plus occupée de vous que de moi , je serois fachée de votre éloignement : mais j'aime mieux vous savoir une bonne Religieuse dans un Couvent que j'aime & estime , que de vous laisser sans être fixée. Vos prieres , ma chere enfant , me seront plus utiles que vos services : vous savez ce que je vous ai recommandé là-dessus : le Roi , le progrès de St. Cyr , mon salut , voilà ce qui me tient le plus au cœur. Je suis bien persuadée de votre bonheur : votre cœur & votre esprit sont disposés à la paix pour vous & à la donner aux autres. Ne croyez pas trouver dans vos externes ce qu'on trouve à St. Cyr. Aussi ne leur faut-il pas une instruction si étendue , & je crois que vous vous en tenez à ce qui est nécessaire pour le salut : croire en Dieu , se soumettre à l'Eglise , abhorrer le péché , c'en est assez , ce me semble , pour les sanctifier.



L E T T R E L V I.

A St. Cyr, ce 13 Juillet.

JE reçois dans ce moment votre lettre ;
 ma chere fille : & je me fais un ex-
 trême plaisir d'y répondre , pour vous
 assurer que je pense souvent à vous , &
 que je vous regrette. Je ne trouve au-
 tour de moi personne qui m'ait autant
 marqué d'amitié que vous. Dieu vous
 vouloit où vous êtes : rien n'est plus
 marqué : car par toutes sortes de rai-
 sons vous deviez demeurer ici : ses vues
 font différentes des nôtres , & vous avez
 raison d'en être contente. Je m'informe
 souvent des pensions pour vos intérêts :
 on m'assure qu'elles seront payées , mais
 on ne commence point. Votre Evêque
 fait des merveilles à Paris , & s'y est
 établi une réputation d'un très-saint
 Prélat : Nous devons nous en réjouir
 ensemble : les vertus Episcopales com-
 mencent à devenir assez rares. Adieu ,
 ma chere Bouju , je vous aimerai toute
 ma vie. Je ne suis pas de trop bonne
 humeur sur le retardement de la paix.
 Je vois d'ici toute votre sensibilité : Dieu
 vous a bien conduite : laissez-vous con-
 duire à l'avenir : soyez toujours une
 vraie enfant dans les mains de vos supé-
 rieurs : employez vos talens quand on
 le voudra : serrez-les , quand on le ju-

234 LETTRES DE M^{re}. DE MAINTENON
gera à propos, puisque votre vrai mérite est l'obéissance ; donnez toutes vos forces, ne craignez point pour votre santé : que vos jours soient pleins de bonnes œuvres , il seront assez longs. Priez pour moi , priez pour le Roi , aimez-moi toujours, puisque je vous aime tendrement : adieu, encore une fois , ma chere Bouju.



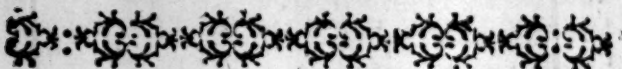
L E T T R E L V I I.

Ce 2 Novembre.

JE ne suis point contente de la lettre que j'ai recue de vous ; elle est pleine de complimens que je n'aime point , & vous m'assurez de votre amitié dont je ne puis douter , ayant eu le tems d'étudier votre cœur ; je veux savoir vos plaisirs, vos peines, vos emplois, l'état de votre santé, les charges où sont nos filles, enfin tout ce qui vous plaît ou vous déplaît : car je suppose que vous m'écrivez en sûreté, & qu'on ne voit pas nos lettres. Nous parlons souvent de vous ici , & mon diné & ma toilette ne se passent gueres sans vous regretter : vous avez pourtant fort bien fait de nous quitter : vous auriez vu ma mort de plus-près , & vous en auriez été plus affligée : vous avez choisi celui qui ne mourra point , qui ne sera jamais absent , & le seul qui mérite notre attachement ; n'en ayez que pour lui , ma

AUX DAMES DE ST. LOUIS. 25

chere enfant : car tous les autres nous éloignent de la paix , qu'on goute en lui quand on ne tient qu'à lui. Nous avons grande peur de perdre ma sœur de St. Perrier ; il y a bien plus à craindre qu'à espérer. Le Roi a donné une grande alarme , quoique très-mal fondée , sur sa santé : c'étoit une très-legere fluxion , mais il est si précieux qu'on croit toujours qu'il va nous échapper. Je vous aime tendrement. Adieu , ma chere fille : embrassez la protectrice des Demoiselles de St. Cyr & toutes vos compagnes qui y ont été : je les conjure de se souvenir de ce qu'on leur a prêché , & qu'elles soient la joye de leur communauté , souples entre les mains de leurs supérieurs & fideles à tous leurs devoirs. Embrassez pour moi ma sœur de St Paul , si une jeune professe ose prendre cette liberté. Ne demandez que mon salut. Je ne vous oublierai jamais : j'irai devant , vous attendre dans l'éternité , où je vous verrai entrer avec une grande joie. Notre sœur de la Neuville mourroit bien saintement , mais il paroît que Dieu veut nous la rendre , & il nous fait grand plaisir. Mes tristes jours se passent entre Sercienne qui s'est chargée de ma caducité , d'Aumale qui travaille & instruit dans mon antichambre , mes séminaristes que j'ai quelquefois à diné , & Pulcherie qui m'annonce la recreation , où je vais parler de vous.



LETTRE LVIII.

A ME. DE GLAPION.

Ce 11 Septembre 1716.

J'AI bien dormi cette nuit, & me voilà en état de recevoir de nouvelles peines. Notre grand homme * fait d'étranges projets : vous savez le premier, & son peu de succès : Voici le second. Il veut renouveler mon sang, & par une longue suite d'alimens doux & légers, me faire une nouvelle créature : il ne lui sera pas du moins fort difficile de me remettre à l'état d'enfance. Ce que je vois de réel dans tout cela, c'est que nous sommes séparées, & que nous n'avons pas même la triste consolation de souffrir ensemble. On m'a voulu tromper sur votre état, mais j'ai trop longtemps vécu pour ne pas prendre le pire pour le certain. Je vous offre donc à Dieu de bonne grace : cependant St. Cyr qui vous perdroit me tient bien au cœur. Si Dieu alloit accepter mon offre ; il me semble que je pourrois me faire porter chez vous : mais la bien-séance ne le veut pas : on diroit que j'ai bien assez de force pour aller vous voir, moi qui n'en ai pas assez pour

* Bessé, medecin.

aller à la messe. J'ai été si mal, depuis que vous n'êtes pas bien, qu'il me semble que ma vie dépend de la vôtre. Conservez-vous : que l'interêt que j'y prends ajoute quelque chose à vos soins.



L E T T R E L I X.

A St. Cyr, 27 Decembre 1717.

V O U S donnez bien des peines à ceux qui vous aiment ! Je vous en conjure par notre amitié, ne parlez aujourd'hui qu'à une seule personne. En mourrai-je moins, me direz-vous ? Vous mourrez plutard, & chaque instant de votre vie m'est précieux. Je crois devoir à ma conscience, encore plus qu'à ma tendresse pour vous, de faire tous mes efforts pour vous conserver. Vous êtes très-déraisonnable sur ce sujet, & moi, je suis très-vive sur tous. Comment pouvez vous vous flater d'observer à la fois toutes les regles d'une Religieuse, & de remplir tous les devoirs de la supériorité ? La complexion la plus vigoureuse n'y résisteroit pas. Vous avez peu de santé, un emploi immense, un grand desir de vous y dévouer, une facilité de faire le bien dont votre humilité ne peut disconvenir : conservez-vous donc pour ce bien que vous aimez. N'êtes-vous pas plus nécessaire à notre in-

stitué, qu'à l'office du matin? Croyez-vous, que feu M. de Chartres & notre Archevêque de Rouen n'aient pas souffert de faire gras, les jours maigres, à la vue de tout leur diocèse? ils ont cru qu'il valoit mieux soigner & prêcher leurs brebis, que de faire dans leur chambre des abstinences qui les tuoient. On ne peut tout faire: vous ne le ferez jamais huit jours impunément. Je ne puis concilier votre zèle pour une maison à laquelle votre vie est si utile avec votre mépris pour la vie, ni l'amitié que vous avez pour moi avec les alarmes que vous me donnez.



L E T T R E L X.

A St. Cyr, ce 21 Novembre 1718.

VOTRE excessive discrétion me met dans une crainte, qui m'empêche depuis quinze jours de vous envoyer ces 100. livres pour Mlle de Boissy. Je ne puis oublier ses sentimens pour son pere. Donnez-lui donc, ma chere fille, la joied'obliger ce qu'elle aime. Et puis-que vous desirez tant, que j'aye quelque plaisir, partagez celui que j'ai d'en faire à cette fille. Je vous suis très-obligée de vous mieux porter aujourd'hui. Point de recueillement, qui vaille tout ce que vous faites: vous veillez sur

toute cette maison : vous y maintenez la régularité : vous formez la maîtresse des classes. Cependant je vous permets une retraite , avec la condition que vous y mettez de me voir tous les jours. M. de Chartres part à cinq heures. Je vous prie de remettre à son Aumônier 500 liv. c'est l'année d'avance de la pension de deux de ses séminaristes dont il pourra bien demeurer chargé. Paperaissez à votre aise , vous me rendrez ces papiers à votre grand loisir : il y en a ausquels vous ne toucherez qu'avec votre délicatesse prudence.



L E T T R E L X I.

J'AI beau dire que j'ai beaucoup d'appétit & point de mal.

Fagon en des maux plus pressans

M'abandonnoit à ma sagesse :

*Et pour un rien , St. Cyr de concert avec
Besse*

Me refuse des alimens.

*Et voilà ce que c'est , d'avoir quatre-
vingt ans !*

Ordonnez donc , ma chere fille , qu'on m'envoie ce que je demande. Voulez-vous que la posterité dise ?

Cette femme qui dans son tems

Fit un si brillant personage ,

Eut à St. Cyr beaucoup d'enfans ,

Et mourut faute d'un potage.

R E P O N S E.

*Que Bessé en veuille à Glapion ,
Malgré la faculté , vous serez obéi :
Vous ! mourir d'inanition !*

*Eh ! de tous vos enfans la grande passion
Seroit de vous donner leur vie.*

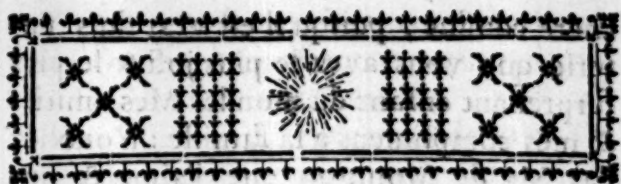


L E T T R E L X I I .

SELON le docteur , je suis fort bien ,
& selon moi , je suis fort mal. Mon
abattement ne me permet pas de sortir
de mon lit : j'ai mangé un potage par
raison , & j'y ai trouvé la fadeur qu'y
trouvoit Me. d'Heudicourt. Ne vous
verrai-je point ? Le prince d'Harcourt
a été trouvé mort dans son lit. On me
mande que l'innocence du Duc du Maine
s'acrédite tous les jours , & que tout
tombera sur Malezieu. Mais on se flatte,
qu'après avoir prouvé que les soupçons
étoient bien fondez , on donnera la gra-
ce. J'approuve tout. Je ne sai ce que j'ai :
je suis sans fièvre : je touffe moins : je
dors très-bien : mais ma foiblesse est ex-
trême. Amenez ma sœur du Perou : si
l'on veut s'aider encore de moi , il n'y a
pas de tems à perdre.



L E T T R E



LET T R E S

D E M A D A M E

D E M A I N T E N O N ;

A M. ET A MAD. DE VILLETTE.



L E T T R E I.

A M A D A M E D E V I L L E T T E .

A Saint Germain , le 7. Juin.



E ne sçais si M. de Villette vous a mandé que son fils a été blessé légèrement à cette dernière occasion. Mais je sçais bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais : j'en ai été ravie : je l'ai fait sçavoir au Roi & à Me de Montespan. Quand le premier mouvement de tendresse sera passé, je suis sûre que vous penserez comme moi, & que vous vous sçaurez bon gré d'avoir mis un petit héros au monde. Réjouissez-vous-en donc, ma

Lettres. Tome II.

L

chere cousine , puisqu'il est vrai sans flatterie que vous avez le plus joli & le plus surprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliez pas Me de Montgon que j'aime & que j'estime fort : vous me ferez plaisir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochez , je conserve beaucoup de tendresse pour mes parens : vous sçavez que là-dessus vous n'êtes pas traitée en alliée.



L E T T R E II.

A M. DE VILLETTE.

A St Germain , ce 26. Février.

IL est vrai que j'ai senti une extrême joie d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occasion toute la tendresse que j'ai pour vous depuis si long-temps. M. de Seignelay m'a promis de faire souvenir S. M. dans toutes les occasions de ce que vous venez de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à désirer de vous pour fonder mes espérances & mes services. Mon crédit est désormais tout à vous. Mais continuez : car il n'est pas aussi grand que votre bravoure : & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de succès que les bons offices de tout ce qu'il y a de Dames

en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez la devoir à votre mérite. J'ai écrit à M^e de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choses étonnantes de votre fils *. J'ai montré sa lettre à M^e de Montespan, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien sur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le temps que le Roi se trouva mal. On les jeta au feu sans y penser. Adieu, mon cher cousin, j'attens mon frere. On me fait espérer un mariage pour lui. Adieu : je vous embrasse de tout mon cœur. Vous sçavez que les femmes aiment les braves.

*****:*****

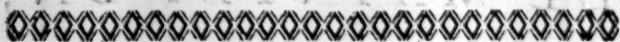
LETTERE III.

Ce 14. Janvier.

IL n'y a ni affaire ni paresse qui puisse m'empêcher de me presser de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'assure que vous y seriez aussi sensible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croyez, mon cher cousin, que je n'aurois pas plus de plaisir d'un bien qui me seroit venu directement : mes complimens à M^e votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à

* Il se distingua fort au combat de Messine, quoiqu'il n'eût que onze ans.

chere cousine , puisqu'il est vrai sans flatterie que vous avez le plus joli & le plus surprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliez pas Me de Montgon que j'aime & que j'estime fort : vous me ferez plaisir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochez , je conserve beaucoup de tendresse pour mes parens : vous sçavez que là-dessus vous n'êtes pas traitée en alliée.



L E T T R E II.

A M. DE VILLETTE.

A St Germain , ce 26. Février.

IL est vrai que j'ai senti une extrême joie d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occasion toute la tendresse que j'ai pour vous depuis si long-temps. M. de Seignelay m'a promis de faire souvenir S. M. dans toutes les occasions de ce que vous venez de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à desirer de vous pour fonder mes espérances & mes services. Mon crédit est désormais tout à vous. Mais continuez : car il n'est pas aussi grand que votre bravoure : & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de succès que les bons offices de tout ce qu'il y a de Dames

A M. ET A MAD. DE VILLETTE. 243

en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez la devoir à votre mérite. J'ai écrit à M^e de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choses étonnantes de votre fils *. J'ai montré sa lettre à M^e de Montespan, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien sur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le temps que le Roi se trouva mal. On les jetta au feu sans y penser. Adieu, mon cher cousin, j'attens mon frere. On me fait espérer un mariage pour lui. Adieu : je vous embrasse de tout mon cœur. Vous sçavez que les femmes aiment les braves.

*****:*****

LETTERE III.

Ce 14. Janvier.

IL n'y a ni affaire ni paresse qui puisse m'empêcher de me presser de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'assure que vous y seriez aussi sensible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croyez, mon cher cousin, que je n'aurois pas plus de plaisir d'un bien qui me seroit venu directement : mes complimens à M^e votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à

* Il se distingua fort au combat de Messine, quoiqu'il n'eût que onze ans.

tous momens : mille amitiés à Me de la Laigne : son fils aîné a plus obtenu que nous n'espérions ; mais on a oublié le second : il faut prendre patience. J'attens le damas. Vous sçavez que les meubles m'occupent bien autant qu'autre chose. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelay : il n'a oublié personne , & a donné sur tous les articles plus que l'on ne demandoit.



L E T T R E I V.

A MADAME DE VILLETTE.

Le 25. Décembre.

SI vous aviez été de même religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoyer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me de la Laigne, & M. & Me de Caumont. Mais j'ai crainct qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien aise de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi sur la religion. J'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un enlèvement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper : & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démèlerai bien du reste. J'espère qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de M^{lle} de Murçai, & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de

dire sa volonté. Ne la plaignez point : elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir : elle est polie & aimable : & le talent que j'ai pour l'éducation des enfans fera tout employé pour elle. Adieu, ma chere cousine : votre lettre me fait pitié : votre état m'attriste ; mais enfin vous êtes catholique : & il est impossible que dans votre cœur vous ne soyez bien aise de voir vos enfans dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié : car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfans la reconnaissance & la tendresse que j'ai pour elles & que j'aurai toujours, quoi qu'elles puissent faire. Elles peuvent me haïr : je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.



L E T T R E V.

A St Germain, ce 2. Juillet.

LE Chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux : il m'a appris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le ver-

rez bientôt : je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la première une nouvelle qui vous le fera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste-Hermine doit porter une nouvelle au Roi : mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette * aussi. Vous sçavez que la passion que j'ai pour elle ne finit point.



L E T T R E V I.

A M. DE VILLETTE.

Ce 5. Avril, 1682.

JE viens de recevoir deux de vos lettres, & je vois avec douleur que la moins douce est la dernière. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous j'essuierois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé & quoi qu'on m'ait pu dire, j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse, & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfans, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier ; mais s'il eût été le seul, d'autres âmes étoient aussi précieuses pour lui & moins couteuses pour moi, que

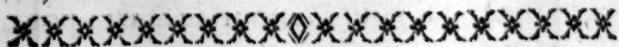
* Gouvernante des enfans de M. de Villette.

celles de vos enfans. C'est mon amitié pour vous qui m'a fait désirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avez de plus cher ; mais je me suis servi de votre absence ! & n'étoit-ce pas le seul temps où je pouvois réussir ? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé , j'ai affligé M^e votre femme pour qu'elle ne fût jamais soupçonnée par vous , comme elle l'auroit été si je m'étois servi de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voila , mon cher cousin , mes intentions , elles sont pures & droites : le moyen est violent ; mais le motif est plein de bonté. Vous ne sauriez désapprouver cet acte d'autorité , non plus que je ne désapprouve votre affliction. Recevez donc avec tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus , pour servir des enfans que je ne puis jamais autant aimer , & qui me perdront avant que je sçache s'ils seront ingrats ou reconnoissans. La lettre que vous avez écrite à votre fils a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractère si tendre & si ferme , que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé , il va encore plus loin : mais pour parler comme vous , ne traitons jamais de controverse , & gouvernons nos enfans de concert : je m'en

vais pour cela vous dire ce que j'en pense , afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens : il est doux , bien né , plein de bonnes intentions , ambitieux , hardi ; & en un mot , je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus , & il s'est corrigé si promptement , que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'Académie , & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été officier sur sa bonne-foi , & depuis , homme de cour. Cependant c'est où je vis sa raison prématurée. Bernardy me fait dire qu'il en est très-content. Nous eumes un petit démêlé sur ce que j'exigeai qu'il ne sortît que pour venir à la Cour. Je sçais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême sagesse. M. de Fourbin me l'amène toutes les semaines. Une telle société lui est plus utile & même plus honorable que d'être avec ces Princes du Sang. Nous le laisserons à l'Académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez-lui souvent , exigez qu'il vous réponde , cela forcera sa paresse à écrire. Votre fille est à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à se corriger & à plaire. Je vous conjure , mon cher cousin , laissez-la où elle est. Elle ira à Bourbon avec moi , & je lui donnerai de l'esprit , de la raison & des graces. La nature a déjà fait tout cela : il ne faut que le faire sortir. Je l'ai

mise aux Ursulines de Pontoise avec les deux Demoiselles de Montchevreuil , pour l'instruire à faire sa premiere confession. Réconciliez-vous avec M^e de Fontmort : pardonnez-lui pour l'amour de Dieu , pour l'amour de moi , pour l'amour de vous-même , pour l'amour de vos enfans , une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la Religion qu'elle venoit d'embrasser , à notre amitié , & si vous voulez , à mon crédit. Elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfans : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous répons point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre , après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez - moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi , il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. Je me chargerois volontiers de tous , & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante , qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi ; & plut - à - Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurez été bien aise de la promotion de M. le Maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau , & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne com-

prenez point pourquoi vous n'avez pas appris par moi la conversion de M. de Murçai : je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration.



L E T T R E V I I.

A MADAME DE VILLETTE.

Le 25. Janvier, 1682.

S I M^{lle} de Murçai vous envoie tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ses nouvelles. Il y a long-temps que je veux vous en dire : mais je fais si rarement ce que je veux ! Je suis très-contente d'elle. J'en ferai une très aimable personne : elle est quelquefois fort belle : elle me craint, & ne me hait pas : c'est de quoi en faire un prodige. Son caractère est très-bon : vous n'êtes pas le seul objet de ses tendresses : elle me parla hier de la misère de sa nourrice avec des larmes qui me charmerent. Envoyez-la ici : je prendrai soin d'elle & de ses enfans. Murçai est plus étourdi, mais il est joli : il va à l'Académie : le Roi lui donnera une pension quand il sçaura ses exercices. Croyez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfans. Que leur bonheur vous console de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon cousin : il est honnête homme, & il vous aime. Qu'il ne se prenne point à M^e de Fontmort de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa religion, ni à mes

prieres , & je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi , quoique persuadée que dans le fond de votre cœur vous me remerciez de mes violences : je connois votre tendresse pour lui , & je serois au désespoir d'altérer votre union.



L E T T R E V I I I.

A St Germain , ce 3. Février , 1682.

IL faut que l'on en veuille à M^{lle} de Murçai à la poste , ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des commis ; car je l'ai souvent vue vous écrire , & même de fort longues lettres. Vos enfans verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils font bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. M^{lle} de Murçai alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on appelle mon couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici : elle en est revenue aujourd'hui. Je voudrois que son esprit fût aussi heureux que son humeur : elle est ravie de tout : ce sont les filles d'honneur qui l'ont été querir : elle aime passionnément M^{lle} de Biron. Adieu , ma chere cousine , je souhaite de tout mon cœur que le petit secours que je vous ai envoyé vous dise ce que je suis disposée à faire pour vous.

L E T T R E I X.

A M. DE VILLETTE.

A St Germain , ce 16. Janvier.

JE me fais trop souvent plainte de vos enfans pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin , qui se mêle de leur argent & de leurs exercices , en est content : M. l'Abbé Gobelin qui a soin de leur conscience , est très-satisfait de leur conduite : M. de Nesmond ne peut s'en taire. Ils voient quelquefois M. le Duc de Bourbon qui a un gouverneur d'un grand mérite , & qui est des amis de mes neveux. Mlle de Murçai est embellie, & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle est revenue de Pontoise. Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse part de sa joie. J'ai voulu vous en donner , en vous apprenant de leurs nouvelles. Vous en ferez part à M^e de Villette : je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permît de profiter des bontés du maître pour moi , & de l'estime qu'il a pour vous.

L E T T R E X.

A Versailles , ce 30. Janvier , 1683.

JE vous écrivis l'autre jour bien succinctement : j'étois pressée. Vous ne devez point mener ici le fils de M^e de Cau-

mont. Vous avez fort bien senti que vous feriez mal votre cour. Tenez-vous-en à cette idée. Ce regne - ci n'est pas le regne des Huguenots. Tout ce que vous montrez d'esprit , de bravoure , de prudence augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout , & exclus de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre , qui est à peu près de même date que le mien , & dont il me seroit si doux de jouir ! Songez à cette grande affaire. Humiliez - vous devant Dieu : demandez - lui d'être éclairé. Pouvez - vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur , & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appelez vérité ? Convertissez-vous comme tant d'autres : convertissez - vous avec Dieu seul : convertissez-vous sur mer , où vous ne serez soupçonné ni de foiblesse , ni de complaisance : convertissez - vous comme il vous plaira ; mais enfin convertissez-vous. Je ne puis me consoler de votre état , & ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

Adieu , mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur , & je n'aime , ni finge , ni perroquet. Voilà ce que vous avez mandé à M^{lle} de Murçai de vous faire sçavoir. Elle est fort occupée avec ses mai-

tresses. Je n'en veux pas faire une *Virtuose* :
 mais que feroit-elle quand elle n'est pas au-
 près de moi , & qu'apprendroit-elle avec
 mes femmes de chambre ? Les instrumens
 lui donneront du gout pour la musique : la
 danse formera son maintien , & son maî-
 tre de François lui apprendra la valeur des
 mots & le pourquoi des phrases. Elle croît
 fort. Tous les jours on me la demande en
 mariage. Quand les propositions seront
 quelque chose de plus qu'un compliment ,
 vous en entendrez parler. Elle dit qu'elle
 veut être religieuse , mais elle ne dit pas
 vrai. Je ne vous parle point des garçons.
 Je vous crois mieux instruit d'eux que moi-
 même , M. de Fourbin en est content : le
 Roi le fera , & vous devez l'être. Je vou-
 drois vous voir : venez , si vous croyez
 votre présence utile à vos affaires ; mais si
 vos enfans sont l'objet de votre voyage ,
 attendez encore. Les voir souvent , ce se-
 roit vous rendre suspect , & il vous seroit
 bien désagréable d'avoir quelque contrain-
 te avec eux. Adieu. Continuez à nous écri-
 re : vos lettres sont admirables ; mais au
 nom de Dieu , convertissez-vous le plutôt
 que vous pourrez. Je vous crois supérieur
 à la mauvaise honte , & aux jugemens de
 votre parti.

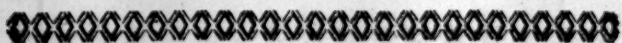




L E T T R E X I.

Ce 13. Février, 1683.

J'Approuve le voyage de M^e de Villette, s'il est nécessaire pour sa santé. Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de secours ici qu'en province ; mais pourquoi aller loger chez des Huguenots ? Je n'oserai lui envoyer ses enfans aussi souvent , & pour aussi long-temps que je ferois ailleurs, toute Catholique qu'elle est. Je crains aussi qu'elle ne vienne dans un temps qu'ils seront tous éloignés. Pour qu'elle soit avertie des projets de la Cour , je vais lui dire ce que j'en sçais : on dit donc que le Roi part pour Compiègne , le 4 de Mars , qu'il reviendra ici le 20 du même mois , qu'il en partira le 15 de Mai pour aller voir camper ses troupes sur la Saône , qu'il sera de retour ici le 15 de Juillet , qu'il en partira le 15 de Septembre pour Chambor , & qu'il viendra le 15 d'Octobre à Fontainebleau , qu'il y sera jusques au 15 de Novembre , & que l'on reviendra passer l'hiver ici. Pendant ces voyages-là , votre fille est dans un couvent , & vos mousquetaires seront au camp. Voilà les instructions que je puis donner à M^e de Villette : si elle vient dans le temps que je serai ici , & que sa santé lui permette de s'y rendre , je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu , mon cher cousin : je suis toute à vous.



L E T T R E X I I.

A Versailles , ce 23. Mai , 1683.

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre passion pour le Roi ? Il ne vous est pas aussi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoît votre zele : je connois tout votre mérite : plut-à-Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté defavantageux qui empêche qu'on ne fasse valoir les autres ! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités , vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Me de Villette a fait un voyage utile. Elle a gagné de l'embonpoint : elle a vu ses enfans : de moi elle n'en a gueres joui. Je ne dispose pas d'un instant de ma vie. Elle a essuyé toutes mes humeurs , & toutes mes lassitudes. L'admiration qu'elle a pour ses enfans lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part : car j'avoue qu'ils ne me paroissent pas si aimables. Il est vrai que je ne suis que leur tante. La passion que j'ai qu'ils soient admirés un jour , fait que je ne me presse pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur persuader qu'ils peuvent & doivent être au dessus de ce qu'ils sont. Votre fils aîné est honnête homme : & je l'aime tendrement : il a le cœur bien fait , & de bonnes intentions : sa personne est con-

trainte & de mauvaise grace. Marmande est joli & adroit : il a du cœur & de l'esprit : je ne le crois pas si bon que l'autre. La petite devient plus raisonnable. Elle croît & embellit ; mais son naturel est lent. Ses ressemblances avec M^e de Fontmort me desesperent. Grande presse à l'épouser. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaisie : car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterais pour beaucoup le mérite acquis ou apparent : & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout hazard envoyez moi votre procuration : car c'est une affaire à conclure en 24 heures. Je la laisse à Versailles. Au lieu de la donner à M^e le Maréchal de la Motte qui me la demande , elle demeurera chez Bontems , enfermée avec ses maîtres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne suis point engagée. Elle est encore trop jeune , & trop délicate. Je voudrois que la paix fût faite pour demander au Roi quelque chose avec bienséance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit , & la marier sans dot ; mais c'est une injustice que je ne ferai pas.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X I I I.

Ce Jeudi , 14. Août.

JE vous renvoie l'acte que vous me demandez : je le crois bien : je l'ai signé : je suis ravie de ce que M. de la Rochallart

est sauvé, & inquiete des fatigues de M^e de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivez sont très fausses. Le Roi n'a point de galanterie, & vraisemblablement n'en aura plus. Vous pouvez le dire sans craindre de paroître mal instruit. L'action de votre ingénieur me paroît mauvaise : mais du Coureaux me fait pitié. Je ne suis point d'avis que M. de Murçai vienne ici : je ne puis le loger : qu'il emploie bien son temps & se laisse conduire : Mademoiselle de Murçay a souvent la fièvre. J'ai peu de santé à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoissois point. Adieu, mon cher cousin : je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obstacle vient par vous : vous faites un grand sacrifice, qui, je crois, ne sera pas reçu ! Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raisonnemens de tant d'habiles Théologiens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Instruisez-vous. Et croyez.

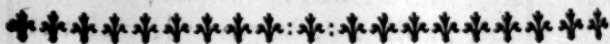
LETTRE XIV.

A Versailles, ce 16. Juillet, 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce

qu'elle ne vous écrivoit pas. C'est une paresse inouïe & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le claveffin , & ne peut jouer : elle a très bonne grace pour la danse , & ne peut se remuer : elle a la prononciation excellente pour l'Espagnol : & elle ne le parle jamais. C'est un prodige que son esprit , sa vivacité , son insensibilité , & son indolence. Vos enfans ne vous ressemblerent point : ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire : du reste ils sont , comme vous , sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi : je l'accable de présens , de plaisirs , de réprimandes , & de caresses. J'essaye de tout. Elle n'écrit pas plus à sa mere qu'à vous : cela me fait trembler pour son cœur. Qu'en attendre , si elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre : il iroit loin , s'il avoit autant d'esprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres , & seroit plus capable de vaincre sa paresse : il écrit fort mal : nous le verrons cette semaine , bien affligé de la paix : le cadet est très délicat & trop occupé de sa personne : du reste , de très bonnes mœurs , & cheri de tous ceux qui le connoissent : j'aime l'aîné tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous servir. Tout seroit bien disposé par votre élévation , si vous leviez une exclusion insurmontable. Que nous serions heureux si Dieu vous touchoit ! On

me demande tous les jours votre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai selon mon goût, puisque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi : il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique. Vous pourriez bien le servir si vous vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfans, par votre malheureuse fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'Abbé de Luzignan. On croit M^e la Dauphine grosse. La Cour n'a jamais été plus nombreuse, ni si occupée des plaisirs. La paix va nous en donner jusqu'au dégoût. L'unique où j'aspire est de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ses parens, ni les servir, ni avoir le moindre commerce avec eux sans déplaire. Voilà l'état des choses, désespérant pour vous & pour moi. Sans doute on pousse trop loin l'aversion de votre religion ; mais ne poussez-vous pas trop loin aussi les preventions de votre enfance ?



L E T T R E X V.

A MADAME DE VILLETTE.

A Chambor, ce 5. Octobre, 1684.

Votre fille est aux Ursulines de Pontoise par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a son congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant, ne vous in-

quiétez point. Vous aurez peut-être ouï dire que je prens cent Demoiselles à Noisy dont le Roi payera les pensions. M^e de Ste Pallyé m'a demandé des places pour mesdemoiselles de Montbrun ses nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché qui me veut donner deux filles de sa femme. Répondez-moi avec autant de sincérité que si Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en passer, c'est un vol fait à celles qui en ont besoin. Mettre des bourgeois là où le Roi ne veut que des Demoiselles, c'est tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, sans écouter ni ses haines, ni ses amitiés. Vos enfans sont à Orléans avec les Mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu : vous m'écrivez trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre ; mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?



L E T T R E X V I.

A St Germain, ce 24. Février.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a faits. J'en reçus la première nouvelle par le Roi qui me fit l'honneur de me dire : « Votre cousin » s'est fort signalé ». Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble : aussi je

m'abandonnai à ma joie. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuyant le feu de quatre mille coups de canon, & criant au major qui nous l'a dit : « Voilà les coquins qui fuient ». Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. Pour moi je suis enchantée qu'ils se soient fait nommer. Le Roi s'en souviendra. Les Ste-Hermine ont aussi très bien fait. J'en écris à M^e de la Laigne. Adieu, ma chere cousine : conservez moi votre amitié : je voudrois bien en pouvoir jouir.

L E T T R E X V I I.

A M. DE VILLETTE.

Ce 9. Octobre.

Vous avez raison de croire que je suis plus libre à présent : mais tout mon temps se passe à écrire : l'absence de la Cour m'assujettit à un nombre infini de lettres. Vous sçavez que de toutes les occupations c'est la plus terrible pour moi. Je m'en dispense le plus que je puis, & souvent plus que je ne devrois. Je suis très fâchée de ne pouvoir vous envoyer que la lettre que je viens de recevoir de M. le Marquis de Seignelay. Il faut que le vaisseau que vous lui demandiez ait été donné bien vite : car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait espérer un autre : je parle-

rai dès qu'on fera ici. Je songe aussi à nos
neveux: & je voudrois avoir autant de cré-
dit que vous m'en croyez. Mes parens s'en
troüveroient, si non au gré de leurs desirs,
du moins placés suivant leur mérite. L'éloi-
gnement, qui fait voir plus petits tous les
objets, grossit toujours la faveur. J'ai lu
l'éloquente lettre que vous avez dictée à
Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne
soit catholique. Mais si elle vouloit venir
passer l'hiver avec M^e Fontmort, nous
verrions de la convertir. M. de Caumont
m'avoit prié de demander son congé, & je ne
l'ai pas cru convenable dans l'état où sont
les affaires. Le courier suivant, une lettre
de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi.
Nous verrons dans un mois ce qu'il desirera:
car ce sera une saison où il n'y aura plus de
gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de
m'écrire: donnez moi des nouvelles de votre
santé: informez moi de tout ce qui vous pas-
se par la tête pour votre fortune: je choisirai
parmi vos vues celles qui seront à ma por-
tée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une
personne qui est de votre sang, qui vous
a toujours aimé, & qui n'oublie point
son enfance. Mes amitiés à M^e de Vil-
lette.



L E T T R E X V I I I.

Ce 2. Août, 1687.

M Onfieur le Comte de Caylus dit encore hier au matin à Sufon que M. Delpêche gouverneroit son bien d'Auvergne. Le soir, à son retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'Abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui proposer de rompre avec l'Abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penser à se bien mettre avec moi, puisque c'est le seul moyen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le Comte de Caylus n'aille point en Auvergne: il faut que M. Delpêche gouverne ces biens-là: il faut que le Comte se raccommode avec sa mere: il faut qu'il voye avec amitié tous ses parens: il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous fatisfasse: il faut qu'il se mette dans la tête que cet état sera très-heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me suis levée à six heures pour vous dire ces trois mots: J'ai écrit aussi à M. de Lamoignon. Dans tous les embarras que me donne M^e de Caylus, il m'est très-agréable de vous avoir. Vous êtes sur & exact. Menez-la ici, où j'aime encore mieux qu'elle soit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne fasse quelque sottise, ou qu'on ne lui persuade qu'elle en a fait. Elle est dans

A M. ET A MAD. DE VILLETTE. 265
dans l'âge de la crédulité , des impruden-
ces, & des malheurs. Et sa destinée s'an-
nonce assez mal. Son caractère corrige-
ra tout.

*****†*****

LETTRE XIX.

Ce 5. Août , 1687.

NE nous rebutons pas. Allez trouver
le Comte de Caylus. Il a promis à
M. de Lamoignon de ne point aller en
Auvergne , de n'y pas mener sa femme,
& de laisser à M. Delpêche l'administra-
tion de son bien. Tirez de lui à vous les
mêmes paroles. S'il s'engage , nous au-
rons tous trois une conférence , où nous
reglerons sa maison & sa vie. Il faut ab-
solument le changer. Votre fille sera bien
malheureuse , si la crainte ne retient au-
jourd'hui M. de Caylus. Servons-nous de
la considération qu'il a pour moi , pour
l'établir sur un bon pié. Je ne verrai le
grand-pere qu'après le raccommodement.
Faites valoir auprès de ma niece l'occu-
pation que ses affaires me donnent. Pour
toute reconnoissance , je ne lui demande
que d'être sage. Adieu , mon cher cousin ,
je suis fort à vous.





L E T T R E X X.

Ce 4. Septembre, 1687.

Prenez garde à toutes les affaires dont vous vous chargez. Quel désagrément pour vous & pour moi, si vos exposés étoient faux ! M. de Seignelay a persuadé au Roi que M^{lle} de St Laurent étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration, on en fera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles Catholiques ? Qu'elle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlez plus de convertir les autres. Je vous avoue que je n'aime point à me charger envers ni devant le Roi de toutes ces conversions-là. On prétend aussi que cette M^{lle} de Boisragond n'écoute point, & qu'elle ne fera jamais convertie. Cela sera encore sur votre compte. Si vous manquez les conversions que vous entreprenez, on ne vous sçaura nul gré de la vôtre. M^e de Ste-Hermine n'a point communiqué : du moins personne ne l'a vu. C'est son mari qui l'en empêche. Je suis indignée de pareilles conversions. La fermeté du Chevalier de Ste Hermine est déplorable : mais son état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent, sans être persuadés, est infâme. Tou-

tes ces raisons-là ne me convient pas à mettre M. de St Herimine en liberté. Faites de votre mieux là-dessus , je vous en conjure. Ne les pressez pas trop , de peur d'être coupable de leur hypocrisie ; mais ne les soutenez pas trop , de peur de passer ici pour mauvais Catholique.

J'envoie la Comtesse de Mailly à Paris : je ne puis plus soutenir l'embarras où elle se trouve : entrez dans ses affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne soient réglées. Je vous enverrai le Comte de Caylus dès qu'il sera de retour d'Anet. Je crois que M. Delpêche seroit utile dans ce conseil-là : si vous m'y jugiez nécessaire , parlez ; mais il faut que ce soit une décision prompte : car j'ai peu de temps à donner. Voilà des commissions fort pénibles : mais ce sont de bonnes œuvres : & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai conservé pour vous la tendresse de mes premières années. Adieu. Vous êtes sage : c'est le plus grand trésor.



L E T T R E X X I.

A MAD. LA MARQUISE DE VILLETTE. *

Ce 20. Mars, 1707.

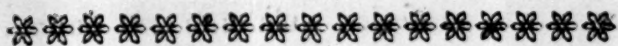
IL est vrai, Madame, que le Marquis de Montaterra étoit un de mes plus

* Deschamps de Marsilly, née en 1679, Marquise de Villette, & ensuite Vicomtesse de Bollingbroke, morte en 1731.

anciens amis, & sa première femme, la première personne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Madame la Marquise de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le nécessaire, & vous l'assurerez mieux que moi de l'intérêt que je prendrai toujours à ce nom-là. Je serois ravie que M. de Lapay fût bien réuni à toute sa famille : j'aime la paix : & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès. L'affaire de M. de Survilli n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude : car vous êtes bien propre au monde. Je trouve qu'il y a long-temps que vous n'êtes venue à St Cir. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte : si cependant le Dimanche de la Passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui : je serois pourtant fâchée d'être tout à fait inutile à M^e de Levis & à mes chères filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? Pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devez réserver pour les grands coups ? il ne suffit pas d'avoir du crédit : il faut sçavoir ne pas l'user.



L E T T R E X X I I.

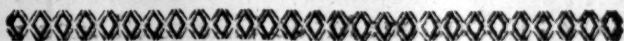
A M. DE VILLETTE.

Ce 1. Avril.

L'Etat où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit : si vous sçaviez à quel point j'en suis touchée , vous verriez que la peine que vous me donnez n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié que je vous conjure de bien considérer ce que vous allez faire , si vous abandonnez Murçay : vous serez obligé de demeurer à Paris : votre femme est belle : N . . . est dangereuse : elles seront naturellement liées : je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisans que ceux que vous avez : je sçais que M^e de Villette est sage : mais je connois aussi le danger des occasions : Paris est si gâté , que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles , comme en un lieu de sureté. C'est par amitié , encore une fois , que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long-temps que je vous ai dit , mon cher cousin , que je ne croyois pas que vous eussiez rien à prétendre : & j'ai cru le voir bien clairement , quand on m'a refusé pour vous le gouvernement de Niort : si vous étiez vraiment philosophe ,

vous ne penseriez qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avez. Soyez quelque temps sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à M^e de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions : laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zele pour le service : montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout : mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parens qu'aux autres. Vous en pénétrez les raisons : je ne puis dire tout ce que je sçais : je vous renvoie à la vallée de Josaphat. J'embrasse M^e de Villette.



L E T T R E X X I I I.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

A St Cir, ce 14. Avril, 1707.

LEs deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci : j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle, & je ne l'ai pu jusqu'ici : vous êtes expéditive, & vous allez au fait. Je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs qui nous promettent des emplois depuis si long-temps, ou douze cens francs en attendant que nous les ayons. Si cette

somme est payée en billets de monnoie , je vous les renverrai bien vîte , & vous en tirerez parti : car certainement , Madame , vous êtes plus habile que moi , & ce n'est pas beaucoup dire. Enfin , Madame , je vous jure , pour l'amour de Dieu , de devenir l'intendante de M. de Goulhere & de M. de Sarrazin , & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes , qui sont si vives , qu'elles vous importunent vous & moi tout ensemble. Croyez que je sens comme je dois les complaisances que vous avez pour moi : je sçais faire de vous , Madame , tout le cas que vous méritez. La nouvelle d'Allemagne est très-bonne : une pareille en Flandre me rafraîchiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse : Mrs de Noailles l'ont pris sous leur protection : ils sont plus propres que moi à le servir , cela n'est pas vraisemblable , & pourtant rien n'est plus vrai.



L E T T R E X X I V .

A M. DE VILLETTE.

Ce 24. Avril.

Messieurs de Chamillard , le Moine , Rigodet , & vous , m'avez bien fait sçavoir que votre accommodement étoit fait : pas un ne m'en apprenoit les conditions : enfin je les sçais aujourd'hui. Vous avez beaucoup pris sur vous pour avoir la

paix , & c'est le parti des sages : je souhaite de tout mon cœur que vous le soyiez assez , pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait , & que par-là vous épargniez quelque chose pour vos deux Sophies qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. On m'a dit que N... va passer l'été à Paris : cela sera bon pour elle & ne le sera pas pour la grande Sophie : vous vous préparez des déplaisirs : & quelque bonne opinion que l'on puisse avoir d'une jeune personne , on ne doit pas l'exposer à la tentation. N... est très-dangereuse , parce qu'elle est très aimable , douce , insinuante , spirituelle , & toute faite pour persuader : Dieu sçait si je suis prévenue contre elle , mais vous n'avez que trop vu que je la connois mieux que vous : je vous aime & M^e de Villette aussi : je suis vieille & prévoyante : je vous en parle pour la dernière fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis , la dernière visite que vous m'avez faite : l'état où vous étiez me toucha si tendrement , que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux , & la petite * , qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

* Aujourd'hui , Abbessé à Sens.





L E T T R E X X V.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

A St Cir , ce 22. Mai , 1707.

Vous êtes , Madame , ce qui s'appelle une brave femme de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci : je vous en fais mes remerciemens très-humbles & très reconnoissans : & je persiste à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop goûté de plaisir , dans l'idée de son absence , pour m'exposer à ses visites : vous en voila donc quitte , Madame : & je serai au comble du bonheur , si vous pouvez renvoyer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Versailles brûlé : je viens d'apprendre que ce n'est rien. Donnez-moi souvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avez pour moi dans les petites choses ce que vous seriez capable de faire dans les grandes.



L E T T R E X X V I.

A St Cir , ce 2. Juin , 1707.

IL est vrai , Madame , que M^e de Cre-
nan me mande beaucoup de bien de So-
phie ; mais je n'ai point de peine à le croire :

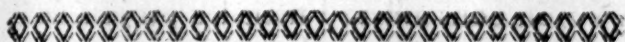
M v

sa capacité n'en promettoit pas moins, & je suis persuadée que son mérite ira toujours croissant. M^e de Crenan me demande des Demoiselles de St Cir : je voudrois pouvoir lui en donner, car je sçais le mérite de l'Abbesse & la régularité de la communauté ; mais nos filles sont tellement prévenues contre les Abbayes, que je ne suis pas la maîtresse : faites cette réponse pour moi, en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fusse ravie de faire plaisir à M. Rigodet, qui m'a paru comme à vous un fort-honnête homme ? mais je n'ai guere de crédit auprès de M. de Pontchartrain : & vous, vous le gouvernez, quoique vous ne vouliez pas me l'avouer : faites donc de votre mieux.

Noubliez rien, Madame pour le salut de M. de Villette, & afin qu'il profite du temps qui lui reste, qui ne peut être bien long : nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Oui, vous aurez besoin des principes de St Cir, & vous serez plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettez en pratique : vous ne pourrez vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à M^e la P. des Ursins dans une de mes lettres : là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoît plus que je ne

pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes , que je me porte bien : & après la paix ce fera quelque chose de surprenant , que la santé dont vous me verrez jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'Argenson. Je suis très-satisfaite de lui. J'ai un fonds d'estime pour la personne , qui résisteroit à bien des fautes à mon égard , quand il seroit capable d'en faire : Il sert trop bien le Roi & le public , pour qu'il soit permis aux particuliers de se plaindre de lui.



L E T T R E X X V I I .

A St Cir , ce 24. Juillet , 1707.

J'Ai bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi , mais non de n'avoir nulle reconnaissance pour ceux qui en donneront à mes créatures sans que je leur en demande : je vous conjure donc , Madame , de témoigner la mienne à M. Desmarests : je ne l'oublierai jamais , & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement. Quant à vous , Madame , je ne sçais comment vous marquer les obligations que je vous ai : vous avez désespéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre : ce sont manieres différentes qui me ravissent toutes & me mettent en grand repos. Je voudrois bien vous dire quelque chose qui re-

garde M. d'Argenson, que je n'ai pas la force d'écrire : faites m'en souvenir, je vous prie, quand nous serons ensemble. Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréablement sur M. de Pontchartrain : son paquet devoit aller droit à vous, Madame : mais pour me confondre, il veut m'accabler de ses politesses. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un assez mauvais naturel pour ne sentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive sur la reconnoissance que sur les plaintes. Je me flatte que M. Voisin nous aidera : mais les projets de la politique ne s'accordent gueres avec ceux de la charité. Adieu, Madame : je vous assure tout grossièrement que vous me plaisez fort.



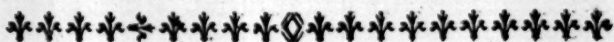
L E T T R E X X V I I I.

A Versailles, ce 10. Décembre, 1707.

M Adame de Goulherre est ici errante dans tous chemins, perchée sur tous les degrés, rempante au long de toutes les murailles : j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi ; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'Avril : je vous prie, Mad me, de m'en informer : car je ne veux pas abandonner à cette extrémité ma pauvre

chrétienne, c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même. Je prie M. de Villette de m'envoyer un mémoire de tout ce que j'ai de connoissances à la marine, afin que je le mette sous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque chose : c'est tout ce que nous autres misérables pouvons faire, pendant que vous gouvernez celui à qui nous n'osons même demander.

Adieu, Madame, je souhaite que M. de Villette soit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je suis, Madame, toute à vous : rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson, qui est fort bien avec moi, malgré ce que vous sçavez *.



LETTRE XXIX.

A Fontainebleau, ce 21. Juin, 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt Louis par extraordinaire à M^e de Scuderi & dix à M^e de Conflans : si vous ne sçavez pas où prendre celle-ci, M^e de Caylus est en grand commerce avec

* Les dévots avoient accusé M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa charge, & d'avoir bâti une maison au fauxbourg St Antoine pour être plus à portée de la Supérieure de la Madeleine de Trainel dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Madamie de Maintenon.

elle. De la maniere dont on nous parlahier de M^e de Pontchartrain, je la crois morte présentement : vous sçavez mes sentimens là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour M^e la Chanceliere : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à M^e de Crenan & soutenir une maison aussi réguliere : j'ai sollicité : mais en vérité, c'est vous qui avez tiré l'argent. Je vois bien que vous voulez me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous : n'oubliez ni la robe de Jeannette * ni votre St Cir.



L E T T R E X X X.

A St Cir, ce 13. Août, 1708.

J'Ai voulu, Madame, avant de vous faire réponse, voir M^e de Dangeau qui étoit à Paris & qui devoit en revenir très-instruite de tout ce qui regarde M^{lle} de . . . : elle l'a été voir, & a trouvé tout ce que ma belle veuve † m'en avoit dit. Si l'on détruisoit, Madame, tous les lieux

* Aujourd'hui Madame la Marquise d'Hauſſi.

† Madame de Villefort.

où il y a eu du mal, il ne resteroit pas une Eglise debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier M^{lle} de Boisprunier qu'à établir une nouvelle maison : elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logemens. J'accepte la protection de M. d'Argenson que vous m'offrez : & je le prie de faire une information secrète des personnes qui sont dans cette maison : j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec son mari. M. & M^e de Dangeau m'assurent que c'est lui-même qui paye sa pension, & qu'il est bien aisé qu'elle y soit, parce qu'elle est un peu portée à la dépense & qu'il est huit mois de l'année en Flandre : je serois ravie d'être éclairée par M. d'Argenson & qu'il me rendit compte de temps en temps de tout ce qui se passera. M^{lle} de Boisprunier est bonne, simple, & facile à tromper : mais j'espère que ma belle veuve veillera à l'honneur & à la sûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand secours à des pauvres personnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de grosses pensions dans des Couvens, qui d'ailleurs se laissent tromper aussi. M. de la Reynie fit très-bien de faire ôter cette croix. Il n'y a que trop de Communautés : mais j'avoue que j'aime fort celles qui sont utiles au public & qui n'ont point de lettres patentes. Il n'y a chez M^{lle} de Boisprunier que

quatre pauvres petites filles , qui vivent des restes de nos Dames , & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le passé est passé , Madame : & nous pouvons aisément mettre M^{lle} de Boisprunier sur un bon pié : elle est conduite depuis longtemps par le Pere Fleuriau Jésuite , qui la mettra dans la dépendance où elle doit être de M. d'Argenson : & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devez pas d'excuses de la longueur de votre lettre : je suis trop aise d'entendre parler du détail de ces sortes d'œuvres : mais , Madame , celle-ci est protégée par M^e la Présidente de Nêmond : & c'est elle qui y mena M^e de Villefort : allez la voir , je vous prie : & vous serez payée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir , Madame , sans vous prier de remercier M. d'Argenson de tout ce que vous me dites d'obligant de sa part : assurez-le qu'il se trouvera fort bien de moi : je suis fort raisonnable : & il ne l'est pas peu. Vous me faites fort grand plaisir de me sacrifier l'envie que vous auriez de lui montrer St Cir : il est certain que je garde mes enfans avec beaucoup de jalousie : il faut que l'avenir soit encore plus rigoureux : car les voilà avec la guimpe & le voile , & aussi Religieuses à l'extérieur qu'elles le sont dans l'ame. Je relis votre lettre : & je me trouve fort offensée de la proposition de ce milieu entre le monde , &

le refuge : nous ne prétendons pas quitter le monde , ni avoir l'air d'une Communauté : mais une honnête retraite où on vivra chrétiennement. Adieu , Madame , la joie de Gand dure encore.



L E T T R E X X X I.

A Fontainebleau , ce 11. Août , 1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier Sophie : mais le temps n'y est pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Surville , une de Madame sa femme , & une de M^e la Maréchale d'Humieres , toutes remplies de remercimens , comme si on leur avoit fait une grande fortune. Ma *solidité* est assez étonnée de ces choses-là , quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je suis trop inquiète : & je dis souvent à M^e la Duchesse de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui se réjouissent très-fort : au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous assure du bon état de cette armée , & qu'il ne leur manque rien : il est vraisemblable qu'elle se mettra bientôt en mouvement : car on dit que les ennemis vont faire un siège : nous ne sçavons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de M^e de Franclieu : & je dirai ce qu'il faut pour le faire réussir. On ne m'a pas dit que M. l'Archevêque de Sens soit venu à ma porte : & je n'en ai point été surprise :

parce qu'il m'a toujours paru que par une discrétion bien rare dans un Evêque , il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie , Madame , de l'assurer de mon très-humble respect , qu'il me verra toujours quand il voudra , & que je l'estime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus souvent : vous me connoîtrez assez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de M^e de Cre-
nan , qui fait que je vous envie le bonheur de passer vos jours avec elle. Vous connoissez , Madame , l'amitié que j'ai pour vous , depuis que vous êtes au monde.



LETTRE XXXII.

Le 7. Février, 1709.

Tout le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Espagne pour M. le Duc d'Albe , & jamais étranger n'a été si estimé & si aimé dans une Cour , que celui-là : je suis bien fâchée des fréquentes incommodités de M^e la Duchesse d'Albe : donnez-lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma santé ; elle est assez bonne depuis deux jours : je ferai peut-être demain malade. Je vous donnerai un rendez-vous dès que ce temps terrible sera passé ; car je vous assure , Madame , que malgré l'accablement où je suis presque toujours , je ne vous vois point sans plaisir : si vous me voyiez de plus près , vous trouveriez que je vous dis une fort grande douceur.



L E T T R E X X X I I I .

A St Cir , le 21. Mai , 1709.

Rien n'est plus triste pour vos amis , Madame , que d'avoir toujours à remercier sans rien obtenir : je vous assure que j'en suis sensiblement touchée : j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés , & c'est ce qui me rend si tendre , outre les raisons particulières que j'ai de m'intéresser à des personnes d'un tel mérite , & d'une telle naissance : j'ai parlé bien souvent pour eux , & je ne me rebutterai point : vous êtes très-louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'est à vous que les Carmélites doivent le petit soulagement qu'on leur procure ; mais je suis bien aise qu'elles aient vu dans cette occasion que je les aime de tout mon cœur. Vous avez raison d'envier l'agonie des Carmélites ; mais pour mourir comme elles , il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant , qu'il voudroit bien avoir été Carmélite. J'ai mandé à Mansuau , qui est à Paris , de donner à M^e de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de Juillet : il est vrai qu'il est étrange que des voleurs aient pensé à elle. Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin. Envoyez - moi vingt aunes de poil de chevre noir. M. de Chamillard se moque de moi , quand je

porte mes frayeurs sur le Dauphiné. Dieu
veuille qu'il ait raison ! Je me porte bien ,
& je suis persuadée que vous en êtes bien
aîsée.



L E T T R E X X X I V .

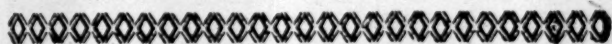
D E M A D A M E D E V I L L E T T E

A M A D A M E D E M A I N T E N O N .

JE ne puis être tranquille lorsque je sçais
que vous souffrez ; car , ne vous en dé-
plaîse , je suis plus sensible à vos maux
qu'à vos chagrins , & je ne sçaurois être
aussi détachée de votre santé que vous
l'êtes.

Je me suis acquittée de vos ordres auprès
de M^e la M. d'Alluye. Elle m'a priée de
vous répéter qu'elle s'en tiendrait à ce
qu'elle vous a écrit : elle a trouvé les créan-
ciers un peu opiniâtres , à leur dernière as-
semblée : ils sont présentement séparés ,
& ne se rejoindront qu'après la St Mar-
tin : s'ils veulent continuer le procès , elle
leur signifiera qu'elle ne veut point se join-
dre à eux. Elle croit que c'est le meilleur
moyen de les mettre à la raison, & de vous
marquer sa déférence. Il y a , Madame , un
honnête homme de mes amis , nommé M.
Bertin , qui exerce la charge où il est , de-
puis trente cinq ans , avec l'approbation
de tous les Ministres , sous lesquels il a
servi. Je sçais qu'on vous présenta , il y a
quelque temps , des mémoires contre lui ,

dont il se justifia avec le Roi & avec M. Desmarets : les auteurs de ces mémoires étoient ses commis mêmes , qui l'avoient volé & qu'il avoit chassés. Ils lui suscitent encore de nouvelles persécutions , & il craint qu'ils ne fassent aller jusqu'à vous d'autres plaintes. Je vous supplie , Madame , de vouloir bien les lui envoyer , ou à M. Desmarets , qui connoît sa conduite. C'est peut-être le seul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des temps , & dans lequel M. Desmarets a toujours trouvé des ressources : aussi lui a-t-il renvoyé toutes les lettres que ces fripons lui ont écrites contre l'homme , chez lequel ils se sont enrichis. Mille pardons , Madame , mais je sçais mieux que personne que vous n'aimez que le bien , & n'autorisez jamais la calomnie.



L E T T R E X X X V .

Que ne vivez-vous , Madame , avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que la vie vous paroîtroit aimable ! je me croyois depuis deux ans aux limbes : je vous vis hier , & vous vis plus gaie & plus tranquille , & je crus renaître. J'oublie tout aisément , quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous , Madame : j'aurois pourtant grand besoin que vous m'honorassiez devant M. & M^e Desmarets , à quelque propos que ce soit , n'importe , pourvu que,

pendant votre séjour à Marly , vous me nommiez une fois , une seule fois devant eux avec bonté : si cela pouvoit aller jusqu'à un peu de considération , ce seroit encore mieux : si vous y ajoutiez ce ton d'intérêt si brigué , je serois au comble de mes vœux , & si vous daigniez leur dire que je suis fort de leurs amies , vous me vaudriez deux cent mille francs , qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer , parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prens : j'en use avec vous comme Beaurieu avec le Cardinal Mazarin ; mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des Ministres , & deux cent mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes , Madame , pour les choses solides , & je me fais gloire de me conformer à tous vos goûts.

J'attendrai que vous m'ayez écrit quelque chose de gracieux sur le Comte du Luc* pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de Ste Croix. Notre Plénipotentiaire s'est si bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré , que vous ne serez point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand desir de vous marquer son attachement & son respect , en faisant de son mieux dans une affaire à laquelle vous voulez bien vous intéresser. N'avez-vous plus

* Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

ni commissions ni ordres à me donner à Paris ? Tout ce qui me vient de vous , Madame , me fait un extrême plaisir : & de votre part , le peu est beaucoup pour moi.



LETTRE XXXVI.

De Paris , le 30. Juillet, 1701.

Monsieur le Curé de St Sulpice veut que je vous fasse souvenir , avant la fête , de M. l'Abbé du Plessis d'Argentré , à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des Abbayes de M. d'Arles , qui les va remettre au Roi , à ce que l'on dit , pour avoir l'Abbaye de St Giles. Il y a aussi un Prieuré vacant qui , quoique d'un petit revenu , lui conviendrait fort , parce qu'il n'auroit point de Bulles à payer. M. l'Abbé d'Argentré est un cadet de maison , prêt à s'accommoder & à se contenter de tout , même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités ; car je crois que M. le Curé vous en a informée : quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne , il ne se lasse point de parler de M. l'Abbé d'Argentré , comme d'un des meilleurs sujets : je crois donc rendre service à l'Eglise en vous le présentant : il prêche souvent , & avec succès. Je suis ravi , Madame , que l'air de Marly vous ait été bon , & que les inquiétudes pour la Provence diminuent.



L E T T R E X X X V I I .

Ce 4. Février , 1709.

JE vis hier , Madame , des gens d'autant plus sensibles à la joie , qu'ils en avoient depuis long-temps perdu l'habitude : c'est M. & M^e la Duchesse d'Albe , charmés de la grace que le Roi d'Espagne leur a faite , & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine : vous voyez combien il vous est aisé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. M^e d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion sur le visage , & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empêchoit de vous aller rendre ses actions de graces : ce sont ses termes.

J'ai été alarmée de votre colique : ce sont des maux que je crains , parce que je les connois : je me trouverois trop heureuse de me conformer en tout à votre façon de penser , hors sur l'indifférence que vous avez pour votre santé & pour la vie : la vôtre , Madame , est aussi nécessaire à l'Etat qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de M. Desmarets , & il me paroît bien persuadé que votre conservation est ce qu'il y a de plus nécessaire. Si je ne craignois que cela ne fût trop libre , je finirois ma lettre , Madame , par vous assurer que j'ai une impatience extrême de vous voir : mon
respect

respect & ma tendresse pour vous augmentent tous les jours , & très - indépendamment de tout ce qui vous entoure : qui vous aime , vous aime pour vous - même , & vous faites valoir les grandeurs.



LETTRE XXXVIII.

De Paris , ce 11. Mai.

ON m'assure , Madame , que votre santé & celle du Roi sont bonnes : grande consolation dans tous les malheurs qui arrivent , & sur lesquels je n'ai osé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur si sensible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. J'ai parlé à M. d'Argenson de M^e de Bizi : il m'a dit qu'à votre considération , Madame , il lui avoit déjà rendu deux ou trois services : que n'étant pas le maître de faire tirer sa loterie la première , il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres , & qu'on la fera passer devant toutes les autres maisons religieuses qui en ont obtenu : ainsi M^e de Bizi n'attendra que le moins qu'il sera possible. Je sçais que M. d'Argenson n'a pas été absolument le maître : il a trop de respect pour vous , & trop d'esprit pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

M^e la Comtesse de Mailly & M. de la Vrilliere me pressent de récrire à M. le Comte du Luc sur ce qui regarde M. le

Lettres. Tome II.

N

Marquis de Ste Croix : j'attens que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire quelque chose que je puisse envoyer à notre Ambassadeur. Je voudrois vous éviter cette peine ; mais quelque confiance que j'aie dans l'amitié de mes amis , j'en ai beaucoup davantage dans le desir qu'ils ont de vous plaire : ce desir seroit encore bien mieux fondé , s'ils avoient , Madame , l'honneur de vous connoître comme moi.

Le temps de la Pentecôte n'en seroit - il point un favorable pour obtenir un petit voyage de St Cir ? c'est le lieu du monde le plus propre à bien passer une grande fête , en attendant que cela me soit utile pour l'autre monde : je ne sçais rien de plus agréable en celui-ci.

LETTRE XXXIX.

Ce 12. Septembre.

JE me flatte , Madame , que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redonné quelques momens de joie : vous me rendez la meilleure citoyenne du monde , quand je pense que votre santé dépend presque toujours des événemens. Les lettres des particuliers , qui ne songent pas à nous flater , assurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très-régulièrement , & que dans les pays étrangers on compte sur la paix , comme si elle étoit signée. Je suis persuadée que vous

conviendrez cet hyver que j'avois raison , & que votre campagne se finira plus heureusement qu'on ne l'avoit espéré. J'ai cru que vous m'avoueriez de ce que j'ai dit de votre part à M^e la Duchesse d'Albe de l'intérêt que vous preniez à son affliction : elle est extrême , quoique son fils ne fût aimable qu'à ses yeux : elle demande les prières de St Cir. Je ne crois pas que M^e de Veilhant lui refuse les siennes , & qu'elle ne se console de la mort de ce petit Connétable , dans l'espérance que M^e d'Albe , n'ayant plus d'héritiers , ira établir incessamment un St Cir en Espagne. Je desire , aussi vivement qu'elle , qu'il y en ait un par-tout.

L E T T R E X L.

Ce 1. Juin.

OUi , Madame , je trouverois fort mon compte à me sauver par de bonnes œuvres : il est bien plus facile de secourir son prochain , que de le supporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette religieuse. M^e de Bizi m'a adressé une lettre pour M. Desmarets , auquel je parlerai dès demain ; car il est du moins autant le maître que M. d'Argenson : je placerai ma demande à la suite du compliment dont vous me chargez pour M^e Desmarets. Votre faveur , Madame , de ce côté-là n'est pas si sujette aux orages , que du côté de M. de Pontchartrain : on auroit trop d'af-

fares de vous raccommo-der ensemble ; mais je ferai comme si vous l'étiez. On dit ici que son pere va vendre sa maison & qu'il médite une retraite : ce premier article est véritable , & je ne crois pas le dernier sans fondement : il demeureroit à l'*Institution* , hors le quartier. J'aurois le plaisir de vous revoir d'accord sur bien de choses : bien de gens , s'il quittoit sa place , ne s'étonneroient pas d'y voir M. de Chamillard , qui est droit & juste. M^e de Lorge mourut hier matin : son mari a signé son testament, par lequel il s'oblige à payer pour elle cinquante mille écus de dette : cela vaut bien les assiduités qu'il avoit omises. Toute la famille est dans une affliction extrême : je leur avois fait vos complimens par avance. Je remercierai M. de Caumartin , & quand je sçaurai ce qui pourra vous amuser , je vous le manderai, Madame , comptant sur vos bontés , comme vous devez compter sur mon attachement & mon respect.

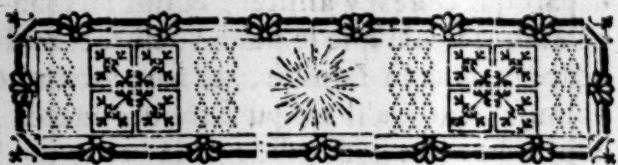


L E T T R E X L I.

P Aris ne nous fournit , Dieu merci , presque plus de nouvelles , que des mariages & des morts , ou quelques autres raisonnemens qui ne se peuvent guere traiter par lettres. La mort de M^e de Bouillon est bien effrayante , & son enterrement bien vain. Le Duc d'Albret , qui n'y a eu

depart que celle d'y assister, & qui l'a trouvé aussi ridicule que le public, est fort malheureux dans sa famille, & fort honnête homme, quoiqu'il ait pu faire des fautes, pour n'être pas aussi assidu à la cour qu'il auroit du l'être : il m'a demandé instamment, Madame, de vous envoyer cette lettre. M^e la Duchesse de Noailles me prie d'aller passer quelques jours à Versailles : je voudrois bien lui aider à prendre son état en patience. M. de Caumartin continuera à faire de son mieux pour Moret, par charité, & par l'intérêt que vous y prenez. Il me semble que tout le monde souhaite plus que jamais de vous plaire, & s'intéresse à votre repos & à votre santé. Je ne connois que vous qui n'en fassiez pas le cas qu'elle mérite : elle m'est en vérité plus chère que la mienne : mon respect est infini.



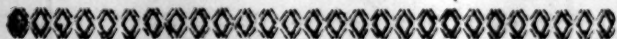


L E T T R E S

D E M A D A M E


D E M A I N T E N O N ,

A M A D . L A C O M T E S S E D E S T G E R A N .



L E T T R E I.

Versailles , 24. Août , 1681.


 E Roi est plein de bons sentimens: il lit quelquefois l'Ecriture Sainte, & il trouve que c'est le plus beau de tous les livres. Il avoue ses foiblesses: il reconnoît ses fautes: il faut attendre que la grace agisse. Il pense sérieusement à la conversion des Hérétiques, & dans peu il n'y aura plus qu'une religion dans son Royaume. C'est le sentiment de M. de Louvois, & je le crois là-dessus plus volontiers que M. Colbert, qui ne pense qu'à ses finances, & presque jamais à la religion. La petite fille a beaucoup pleuré: c'est une chose inconcevable que les chimères que ces gens-là

mettent dans l'esprit des enfans : mais elle a trouvé la messe du Roi si belle , qu'elle m'a promis de se faire Catholique , pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la messe du Roi. Cette naïveté m'a fort rejoui ; mais je gémis de ce que les autres conversions ne seront pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. Bossuet , à laquelle personne ne résiste. Dieu veuille qu'à son retour il soit plus traitable & plus docile ! Il me semble qu'il ne manque à mon bonheur que la conversion de ma famille. M. de Ruignien veut que je sois encore Calviniste dans le fond du cœur : il est aussi entêté de sa religion qu'un ministre.



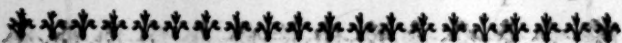
L E T T R E I I.

Ce 7. Août, 1682.

ON est ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort beau présent à Me la Dauphine : il a eu un moment entre ses bras le petit Prince * : il a félicité Monseigneur comme un ami : il en a donné les premières nouvelles à la Reine : enfin tout le monde dit qu'il est adorable. Me de Montespan sèche de notre joie : elle meurt de jalousie : tout lui déplaît , tout l'importune , & elle prétend que les couches des autres lui sont aussi funestes que

* Le Duc de Bourgogne , né le 6. Août.

les siennes : elle en veut sur-tout au Pere de la Chaize , qui ne fait que son devoir , mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une sincere amitié. Les uns disent que je veux me mettre à sa place , & ne connoissent ni mon éloignement pour ces sortes de commerces , ni l'éloignement que je voudrois en inspirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conspire avec elle : quelques autres croient que je veux la ramener à Dieu : je le souhaiterois bien , mais je ne l'espere pas. Il y a un cœur mieux fait , sur lequel j'aurois de plus grandes espérances. Adieu , Madame. Ne dites rien de tout ceci : on en devine assez , & on en dit toujours trop.



L E T T R E I I I.

A Maintenon , Novembre , 1682.

LA famille Royale vit dans une union tout à fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine : le don qu'elle m'a fait de son portrait est tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je suis à la Cour : c'est dans mon esprit une distinction infinie : M^e de Montrespan n'a jamais rien eu de semblable : je passerai encore quinze jours ici : cette solitude me délasse des fatigues de la Cour ; je n'y vois personne : & je jouis seule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés : vous ne m'apprenez rien de nouveau. Le

remis éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre : cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. M^e de Miramion a un zèle indiscret : on sert mieux ses amies de sang-froid. Je mène une vie tissue d'infirmes & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde : & je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne se laisse pas aller à son indolence : avec trois cens mille livres de rente, il ne feroit pas plus heureux : son malheur est dans son sang.

LETTRE IV.

Fontainebleau, le 10. Septembre, 1683.

LE Roi se porte bien & ne sent plus qu'une légère douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé : & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit : & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses emplois, & n'en a obtenu aucun : il a de l'esprit, mais peu de conduite : ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer.

N. v

On a parlé de notre ami pour la surintendance des bâtimens , mais seulement deux minutes : & M. Louvois l'a eue sans la demander. Je fonde de grandes espérances sur M. Pelletier : & je vois avec un extrême plaisir , que la Cour est contente de ce choix : le Roi l'estime. M^e de Rochefort sauve du moins les apparences : on m'attribue sa conversion : & moi je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hypocrisie de personne : M^e la Dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici fort tranquilles : M^e de Montespan s'est jetée dans la plus grande dévotion : il est bien tems qu'elle nous édifie. Je ne songe plus à me retirer.

LETTRE V.

Ce 13. Novembre.

Que dites-vous du Maréchal de Humieres ? le Roi en est enchanté : la reddition de Dixmude met le comble à sa joie : on comptoit ici sur une plus longue défense. M^e de Montespan paroît insensible à toutes ces nouvelles , & uniquement occupée de son salut : nous ne nous voyons point en particulier : & cela est mieux pour l'une & pour l'autre. Je sçais qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de le gouverner : & je sçais aussi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponse du Roi : c'est l'homme de sa Cour qui a le plus de sens ,

& qui donne le moins dans ces pieges. On n'auroit jamais osé espérer que toutes ces conversions fussent si aisées. M. Pellisson fait des prodiges : M. Bossuet est plus sçavant, mais lui, il est persuasif. Dites, je vous prie, à ma belle-sœur, qu'elle me donnera dix années de vie, si elle veut se défaire de ses humeurs : dites-lui, que si elle m'aime, elle supportera plus patiemment celles de son mari : dites-lui encore, que si elle aime l'enfant qu'elle porte en son sein, elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez - lui Me la Dauphine : c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.



L E T T R E V I.

Ce 20. Décembre, 1683.

UN Dauphin, un Duc de Bourgogne, un Duc d'Anjou, voilà qui est bien consolant. Le Roi s'est abandonné à toutes les tendresses de pere & de grand-pere. La Religion n'éteint pas ses sentimens. Me la Dauphine a peu souffert : cela est regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin, que j'étois encore à ma toilette : vous voyez bien que je rajeunis : & mon petit Prince me l'a dit fort agréablement. Votre Abbé de Fenelon est fort bien venu ici : tout le

monde ne lui rend pourtant pas justice : & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne se console point : l'ambition le dévore : le Roi est bien heureux d'avoir des Ministres prêts à se sacrifier par dépit au bien de son service. Chacun songe à ses affaires, & moi à mon salut. On est fort content du P. de la Chaize : il inspire au Roi de grandes choses. Bientôt tous ses sujets serviront Dieu en esprit & en vérité. Vous sçavez mon dessein d'élever avec la petite de Murçai quelques Demoiselles de parens Huguenots & pauvres : ce sera une bonne œuvre. Le Roi a donné un Bénéfice à l'Abbé Gobelin.

LETTRE VII.

Ce 14. Juin, 1684.

Nous attendons ici des nouvelles du Roi : & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre : on craint pourtant & la raison ne guérit pas de cette folie, il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne respire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conseils désavantageux à sa gloire ; mais si j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on seroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, & l'on songeroit plus sérieusement à son salut. Mais ce n'est pas à moi à gouverner l'Etat : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire & qu'il

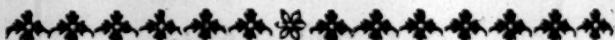
lui fasse connoître la vérité; qu'il lui donne des sentimens de paix. Il me semble que j'aime le Roi de la même maniere que j'aime mon frere: je voudrois les voir parfaits afin qu'ils fussent sûrs des jugemens de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux: j'y ai répondu en chretienne. Noizi m'occupe beaucoup & fort agréablement: je veux contribuer aussi de mon côté au grand ouvrage de la conversion de nos freres séparés: ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre: il y en a de fort aimables: & ce ne sont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. M^e la Dauphine s'y promena hier, & fut toute ravie. J'avois espéré d'y mourir, & je n'aurai pas seulement le plaisir d'y vivre.

LETTRE VIII.

Ce 13. Août, 1684.

LE Roi a enfin pris des mesures pour avoir la paix: ses Ministres à Ratisbonne ont ordre de signer une trêve de vingt ans: & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue: ce traité paroît fort avantageux: au moins le Roi en est fort content: il a dessein de travailler à la conversion entiere des hérétiques: il a souvent des conférences là-dessus avec M. le Tellier & M. de Chateauneuf, où l'on

Voudroit me persuader que je ne serois pas de trop. M. de Chateaufneuf a proposé des moyens qui ne conviennent pas : il ne faut point précipiter les choses : il faut convertir & non pas persécuter. M. de Louvois voudroit de la douceur : ce qui ne s'accorde point avec son naturel & son empressement de voir finir les choses : le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé les plus utile au bien de la religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes : il aura fait rentrer tous ses sujets dans le sein de l'Eglise : & il aura détruit l'hérésie, que tous ses prédécesseurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conserver l'amitié de M^e de la Fayette : elle en mettoit la continuation à trop haut prix : je lui ai montré du moins que j'étois aussi sincère qu'elle. C'est le Duc, qui nous a brouillés. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.



L E T T R E I X.

Ce 25. Octobre, 1685.

IL est vrai que Me la Dauphine prétend être grosse : mais c'est sans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La messe de Saint Denis produisoit au Cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque chose sur le Domaine de la généralité de Paris : cela est réglé ; l'expédition portera exemption de tous droits.

Je suis accablée de sollicitations. Il nous vient de tous côtés des sujets, mais peu de bons. Le Roi veut que je sois fort difficile dans les commencemens, parce que la communauté une fois bien établie, les choses iront d'elles-mêmes. M. le Tellier est à l'extrémité : depuis qu'il avoit scellé l'édit, il se portoit mieux. La fièvre l'a repris avec beaucoup de violence : on n'en espere plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la dernière main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'Eglise. Le P. de la Chaize a promis qu'il n'en couteroit pas une goutte de sang ; & M. de Louvois dit la même chose. Je suis bien aise que ceux de Paris ayent entendu raison : Claude étoit un séditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs ; depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien, comme vous, que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres : mais Dieu se sert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfans seront du moins catholiques. Si les peres sont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fideles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous : le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.

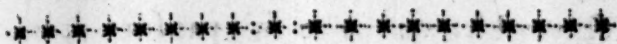


L E T T R E X.

Ce 2. Juillet , 1686.

Monsieur l'Evêque de Chartres tient pour les vœux absolus : il est le seul de son sentiment : car pour moi , je n'ai point de volonté à cet égard : & je serai toujours de l'avis du plus grand nombre : si je penchois. pour l'une de ces deux opinions , ce seroit pour la sienne : mais je me ferois un scrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des suffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je suis sûre de n'avoir que de bonnes intentions : mais je ne le suis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes , que l'intention du Roi & la sienne étoient , que je fusse supérieure perpétuelle de cette communauté tant pour le spirituel que pour le temporel. Ma seule inquiétude , c'est de sçavoir ce que devindra cet établissement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne se rallentisse , & que cette maison , qui doit être l'asyle de l'infortune , ne s'ouvre aux sollicitations les plus puissantes.





L E T T R E X I.

Ce 24. Octobre, 1686.

N Os Demoiselles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toutes la semaine à leurs heures de travail, à leurs heures de récréation, dans leurs actes de piété, & tout cela est réglé avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Si cela se soutient, il ne se commettra pas dans cette maison deux péchés mortels par année. Les Dames sont fort raisonnables, & les enfans fort dociles. On m'a offert le titre d'institutrice : je le refuse ; mais on me représente, qu'il ne signifie autre chose, si non que j'ai conduit les commencemens de cette communauté : ce qui est très-vrai : & Madame de Brinon me persuadera tout ce qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maison. Je n'ai pas besoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous sçavez que c'est ma grande passion : & j'y suis si fort attachée, que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promesse de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que cet événement étoit trop remarquable, pour que M. Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a dit que vous vous plaigniez de sa femme : je suis surprise que vous ne m'ayez pas confié le sujet de vos plaintes : vous

ils admirent tout , mais encore plus le maître que la maison , Je me recommande aux prières de l'Abbé.



L E T T R E X I I I.

Ce 3. Janvier , 1687.

J' Ai enfin un moment pour vous écrire. Le Roi se porte aussi bien que son état puisse le permettre. La joie augmente avec l'espérance. Les médecins assurent que le danger est passé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs & autant à Felix *. On n'a jamais vu plus de courage. Le malheur de ses peuples , s'ils venoient à le perdre , la crainte que Monseigneur ne fût mal conseillé , la disgrâce qu'il prévoyoit de ses malheurs amis , c'étoient ses seules inquiétudes : il a tremblé pour la France & n'a pas craint un instant pour sa vie. Me de Montespan reviendra : le Roi a été fort touché de ses pleurs ; on rend suspects M. de Vendôme ; Dieu sçait ce qui en est ! cette fêre peut n'être pas criminelle : mais elle est bien imprudente & déplacée. Je ne suis pas encore au bout de mes chagrins ; & je vois qu'on m'impute ce profond secret , & qu'on raisonne là-dessus. Vous sçavez

* Premier Chirurgien du Roi , auquel il fit l'opération de la fistule après s'être exercé sur plusieurs malades dans les Hôpitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs un Evêché pour son frere.

combien j'ai à cœur de mettre bien toute la famille royale dans l'esprit du Roi ; & l'on m'accuse d'entretenir la desunion : Monseigneur m'a assuré qu'il ne croyoit , qu'il n'écoutoit pas même ces bruits ; mais il peut les croire un jour. Je suis dans un état à faire pitié ; je n'ose en parler au Roi , de peur de l'aigrir : il ne souffriroit pas ces étranges soupçons ; il me vengeroit peut-être ; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince se porte bien.

XXXXXXXXXXXXX: X: XXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E X I V.

Ce 2. Février , 1687.

Paris doit être bien content de son maître ; le Roi n'a jamais été de si bonne humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de sa capitale. Je lui aime bien ces sentimens ; ils lui inspireront peut-être le dessein de soulager son peuple. Le P. de la Chaize est mieux que jamais dans l'esprit du Roi ; il agira désormais sans M. l'Archevêque de Paris ; & M. de Lesdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ses genoux. C'étoit un grand scandale. Il fera son rapport , & le Roi nommera ; vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux piés de la Société : je lui ait fait déjà ma cour pour M. votre neveu ; & l'ai faite de belle grace , on peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis. Me de

Montespan vit comme un ange ; la Cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. M^{le} la Princesse de Conti se fait aimer de Dieu & des hommes.

L E T T R E X V.

Maintenon , 28. Juillet.

Vous comprenez bien que je suis trop occupée pour vous écrire aussi au long que je le souhaiterois : M. votre neveu fut présenté au Roi , qui me dit , « Je l'avancerai avec le tems : qu'il soit sage ». Le Pere de la Chaize n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occasion de vous rendre service : disposez de ma faveur comme si elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon sont fort avancés : la présence du Roi n'y gêne rien : c'est un beau spectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embellissement d'une terre ! les deux montagnes se joindront par quarante-sept arcades , solidement bâties : c'est de l'aveu de tout le monde , un ouvrage digne des Romains & du Roi. Tout cela me ramene souvent à cette réflexion : les hommes sont bien fous de se donner tant de soins pour embellir une demeure où ils n'ont que deux jours à loger.

L E T T R E X V I.

A Versailles, 10. Septembre, 1687.

SOyez tranquille sur le compte de votre favori : je suis un peu mieux instruite qu'on ne l'est à Paris, & je ne vois point d'apparence de guerre. Vos politiques bâtissent en l'air : le Roi a des sentimens très-pacifiques : & il permettra bien à l'Empereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui plaira : il est vrai, que si l'on en croyoit certaines gens, la France arrêteroit les progrès de la Maison d'Autriche ; mais le Roi est trop fidele à sa parole pour mettre par une jalousie mal fondée toute l'Europe en feu. Dans un autre temps, je n'aurois peut-être pas répondu de lui : mais à présent Dieu lui a inspiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Priez Dieu de verser ses bénédictions sur toutes ses entreprises. Je suis bien aise, que vous soyez contente de Maintenon. N'est-il pas vrai, que c'est une belle terre ? je vous avois bien dit, que le Roi ne faisoit rien à demi. Monseigneur est réconcilié avec le petit Duc, & , contre mon espérance, sans que le Roi s'en soit mêlé.



LET TRE XVII.

Fontainebleau , 13. Mars , 1688.

TOUS vos nouvelistes grossissent à plaisir les objets : ce n'est que par occasion & en attendant , que j'occupe l'appartement de la Reine : aussi n'y ai-je mis que des meubles très-modestes. Le Roi y entra rien , & y ayant vu mon grand crucifix d'Italie , me dit : «Voilà un ornement » bien sérieux: je vous conseille de le faire » ôter. » Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance: le Roi me dit en souriant , que je prêchois à merveilles , & le crucifix est resté. L'inflexibilité du Pape me jette dans de terribles appréhensions. M. de Louvois paroît désolé de ce que son credit commence à tomber : il m'envie ma faveur : il m'attribue les dégouts du Roi : enfin il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle : le ciel m'a fait bien des graces: il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

LET TRE XVIII.

A Versailles , ce 5. Septembre , 1688.

J'Avois fait des vœux pour la paix , & Dieu nous donne la guerre. Humilions-nous sous sa puissante main , & adorons sa providence. Le Roi n'est pas content de

Me la Dauphine : il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le Prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers , qui ne lui sera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg : Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi , qui a une entière confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit faire la campagne : il m'a promis d'attendre au printemps prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite ! Les nouvelles d'Angleterre sont très-mauvaises : les Jésuites y ont trop précipité les choses : le P. de la Chaize loue leur zele , & ne loue pas leur prudence.

--*-*-*

L E T T R E X I X .

JE vous prie de dater vos lettres : M^e de Mornai en fait un recueil : si vous en faisiez autant des miennes , vous n'en auriez plus. Malgré toutes les louanges que vous donnez à mon esprit , je sçais bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit * : je l'ai lu avant que de me coucher : il y a beaucoup de vrai & encore plus de faux. A

* Apparemment les *amours du Palais Royal*.

la place de Madame , j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire des choses si absurdes , & celles qui ne le sont pas , il les sçavoit déjà , & toute la France avec lui. Le Duc de Beauvilliers a pris le bon parti , & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voyez mieux les choses dans l'éloignement ; mais celle-là n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi , ainsi je finis : j'ai pourtant bien des choses à vous dire. Si je ne vous vois pas samedi , vous me réserverez ce plaisir-là pour dimanche : je serai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE XX.

Monsieur de Lauzun est plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous unissions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long-temps j'avois tout pardonné. Il est trop vindicatif pour le croire , & cependant il voudroit bien que Mademoiselle * lui en dît autant. Il est tout à fait effacé du cœur du Roi , & l'inquiet n'y tient plus qu'à un fil. Il est fort choqué (*c'est apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en est pris à moi , & puis à Me de Che-

* Mademoiselle de Montpensier lui avoit défendu de reparoitre devant elle.

vreuse. Il comptoit sur des profits immenses. M. de Seignelai ne compte que sur des périls & des travaux. Il réussira, s'il ne prend les choses avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur serviteur, s'il pouvoit se détacher un peu de son tempérament. Il en convient lui-même, & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson, elle ne me dit rien de nouveau : ne sçais-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoissoit, il me vengeroit, & si je le connois, je me vengerai autrement que lui. Quand je me rappelle Madame de Montespan, je compte pour rien tous ses outrages. Je suis fort contente du Duc du Maine, & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompés, tantôt trompeurs, & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais : il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La philosophie nous met au-dessus des grandeurs : rien ne nous met au-dessus de l'ennui.





LETTRE XXI.

M Adame de Valentinois seroit la plus aimable femme du Royaume, si elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes ses malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Madame la Duchesse. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des insultes ou ce qui en approche. Rien n'est plus sensible de la part des personnes qu'on aime. Elle est perdue sans ressource: M. de Marfan se perd, & ne s'en aperçoit pas. Le Roi ne souffrira point tous ces déreglemens. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere, que je n'en crains la sévérité. Mandez-moi ce que vous feriez à ma place. J'ai consulté le Pere Gaillard: je n'ai pas voulu m'expliquer clairement: ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue, ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voyez des personnes habiles & pieuses. Enveloppez le cas: & au nom de Dieu, tirez-moi d'un embarras si cruel. J'offense Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis, je crains aussi que ma conscience ne me reproche de souffrir un pareil scandale.

* * * * *

L E T T R E X X I I.

Versailles, ce 4. Novembre, 1688.

Nous sommes ici dans une grande alégresse: Philisbourg est pris, Monseigneur sera désormais appelé Louis le Hardi. Le Roi est dans une joie inexprimable, & le petit Comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des dispositions admirables: il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché M. le Dauphin de se faire tuer. M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne, & qu'on ravage sans pitié le Palatinat: cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il est de la prudence de ne pas attaquer l'Empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux, & on pensera ensuite à ce qui est utile: on agira, & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma présence gêne M. de Louvois: je ne le contredis pourtant jamais: le Roi lui a dit plusieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'Etat, & on ne sçait pas que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de graces que pour m'attacher au salut du Roi. Je demande tous les jours à Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le sanctifie. Joignez vos prieres aux miennes: elles seront plus efficaces parce qu'elles seront plus désintéressées: vous êtes moins attachée à a terre que moi.

*****:*:*****

L E T T R E X X I I I.

Le 9. Janvier , 1689.

LE Roi d'Angleterre arriva avant hier à St Germain , avec le Duc de Berwick : ce fut une chose bien touchante que sa premiere conversation avec la Reine : ce Prince la consoloit , & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles : on ne peut avoir plus de fermeté : cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs est l'ouvrage de la grace : il est beau de voir un Roi confesseur ! La Cour de Saint Germain ne le cédera qu'à Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange : on dit que c'est un second Cromwel : & il est sûr qu'il s'est déjà emparé de la couronne , les Catholiques sont dans l'oppression : & le Parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que si M. Colbert avoit vécu , tout cela ne seroit pas arrivé : on n'a point empêché la descente des Hollandois : on en étoit averti depuis long-temps : mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire : le pauvre Barillon est désolé.





L E T T R E X X I V.

A Versailles , ce 15. Avril , 1691.

Dieu bénit les armes du Roi : Mons est pris , Nice est rendu : Le Roi sera bientôt ici : Vauban & M. de Boufflers sont associés à sa gloire : ils ont fait des dispositions admirables ; ils ont fait plus , ils ont empêché les Mousquetaires de se faire tous tuer. M. de Courtenay avoit souhaité de mourir sous les yeux du Roi : il est mort. Consolerez-vous , ma cher Comtesse , de la perte de M. de Villermont : le Roi l'a fort regretté : & Madame de Villermont verra que ces regrets ne sont pas stériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L * * * : il est très-bien avec M. de Catinat : écrivez-lui , que vous me répondez de lui : je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra soutenir , & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuyé un joueur , & de l'avoir présenté comme un homme de mérite , parce qu'il est de mes parens. Adieu , ma très-chère : j'ai vu encore aujourd'hui l'Abbé de Fenelon : il a bien de l'esprit : il a encore plus de piété : c'est justement ce qu'il me faut.





L E T T R E X X V.

A Versailles , ce 14. Avril , 1694.

Monsieur de Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a jusqu'ici tenu parole , je compte fort sur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne sçait pas fuir : il gagne des batailles par habitude , & prend des villes en badinant. M. de Joyeuse & M. de Lorgens ont de la bravoure , & à ce qu'on croit , de la capacité. Je crois que le Roi n'estime pas beaucoup le Prince de Bade , & que le Roi est un bon juge. Ainsi , je suis plus tranquille que vous ne pensez. Il est vrai que je souhaite ardemment la paix : mais on me connoît bien peu , si l'on s'imagina que je la préfère à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Madame du Lude , où je ne suis pas entrée , a rompu ce projet : & je vous avoue , que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange , si accoutumé à être battu ?





L E T T R E X X V I.

Ce 12. Mai.

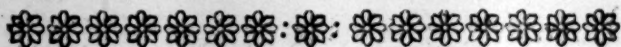
J'Ai eu pendant deux mois une copie de *l'Explication du Cantique des Cantiques*. Il y a des endroits obscurs, il y en a d'édifiants, il y en a que je n'approuve en aucune manière. L'Abbé de Fenelon m'avoit dit que le *Moyen court* contenoit les mystères de la plus sublime dévotion, à quelques petites expressions près, qui se trouvent dans les écrits des mystiques. J'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection. J'ai bien prié Madame notre Supérieure de ne plus mettre ces livres entre les mains de nos Dames. Cette lecture est trop forte pour elles : il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Madame Guion les édifie. Je l'ai priée de cesser ses visites : mais je n'ai pu leur refuser de lire les lettres d'une personne pieuse & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort-animé contre elle; mais il avoue, que ses erreurs sont plus dangereuses par leurs suites que par le principe, & qu'il y a plus à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu qu'il enseigne ses voies à ceux qu'il a chargés de nous mener à lui.



L E T T R E X X V I I.

1694.

ENcore une lettre de M^e Guion ! Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse. Elle me prie aujourd'hui de faire associer à l'Evêque de Meaux l'Evêque de Châlons & le Supérieur de St Sulpice, pour juger définitivement des points sur lesquels on accuse sa foi. Elle me promet une obéissance aveugle. Je ne sçais si le Roi voudra donner encore cette nouvelle mortification à M. de Paris : car enfin, cette hérésie est née dans son Diocèse : & c'est à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laissera pas perdre ses droits. M. l'Abbé de Fenelon a trop de piété pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même, & trop d'esprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a protesté qu'il ne se mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les sentimens des vrais dévots. Il n'est point l'avocat de Madame Guion, quoiqu'il en soit l'ami : il est le défenseur de la piété & de la perfection chrétienne. Je me repose sur sa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes aussi francs que lui : & vous pouvez le dire.



L E T T R E X X V I I I.

Versailles , 12. Mars , 1696.

TOut le monde est malade : le Roi a la fièvre tierce , le P. de la Chaize un gros rhume , le Duc de Bourgogne la migraine , Madame de Lude & moi des vapeurs : enfin le château est un hopital : M^e de Mornay seule résiste héroïquement au changement de la saison. Nous sommes fort tristes : je languis bien que cette retraite à St Cyr soit finie. On nous promet la paix avant la fin de l'année : le Roi y travaillera efficacement en continuant à vaincre , & surtout en détachant des alliés M. de Savoie. Madame de Montespan se défait de tous ses bijoux : elle a été surprise elle-même du nombre & du prix. Mes filles ne me sont point une ressource contre l'ennui. Je suis du matin au soir occupée à terminer leurs différends , & à prévenir la désunion : j'aimerois mieux avoir un empire à gouverner : j'ai résolu de renvoyer la petite de Chaumont chez ses parens , le plus poliment qu'il me sera possible : si vous ne l'approuvez point , vous me le direz sans détour ; mais il me semble , que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les choses trop vivement , & presque autant d'être accusée de mollir mal à propos. Je suis vieille : je puis me prévenir : & à mon âge il n'est que trop

ordinaire de se conduire comme une personne de l'autre siècle. Je me suis mise au dessus des discours de ce pays-ci : mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugemens qu'on porte de mes actions dans le pays où vous vivez.

*****:*:*****

LET TRE XXIX.

Maintenon , 24. Août , 1696.

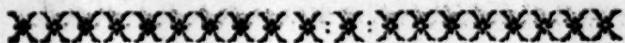
JE ne suis pas surprise des différens jugemens qu'on porte de l'Instruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile : & toutes les personnes désintéressées qui l'ont lue conviennent qu'il s'en est dé-mêlé en homme très - prudent. Certainement le Roi en sera satisfait. Les Jésuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au siege de Paris sans leur participation : s'ils le fâchent , on priera le Pape de le faire Cardinal. Il falloit à la premiere Eglise du Royaume un Prélat , de mœurs sans tache , & d'un caractère modéré , doux , simple , d'une piété éclairée & solide : le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Châlons : il s'est consulté , il a consulté des gens de bien , il a consulté Dieu : & rien n'est plus vrai , que s'il eût connu en France un plus honnête homme , il l'auroit donné à sa capitale. Plut à Dieu , que ces guerres de Religion fussent aussi près de leur fin que celle qui divise les Princes de l'Europe ! La paix est faite avec M. le

Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis, ma chere Comtesse.



L E T T R E X X X I.

M Adame est fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'Electeur Palatin à lui donner tous les ans trois cens mille livres, jusqu'à ce que son affaire soit jugée par des arbitres. Le Cardinal de Furstemberg ne sera point abandonné, quoiqu'on soit peu content de lui : il m'a écrit des lettres fort-pressantes : & le Roi en a été touché. Enfin nous respirons, nous n'aurons plus que notre salut à faire : je remercie Dieu tous les jours des sentimens de paix qu'il inspire au Roi : c'est une grande grace pour lui & pour son peuple : vous sçavez combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre sur le malheur des hommes, & l'esprit éclairé sur les objets de la véritable gloire. Vous ne le croyez pas encore : puissiez-vous l'éprouver un jour !



L E T T R E X X X I I.

A Versailles, ce 10. Décembre.

ON se trompe : & vous pouvez le dire hardiment : le goût des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout

ce qu'il aimoit autrefois : & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est tous les jours plus charmante : le Duc de Bourgogne en est très-épris : il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de maitresse : elle en a pleuré , & a dit : « Hé ! ne suis-je » pas la femme ? ensuite elle en a ri , & m'a promis de lui être toujours cruelle , jusqu'à ce que le Roi ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup : Madame de Savoye l'a bien instruite : le Roi n'a pas la force de lui rien refuser : ses Dames sont accablées de présens. Tout est ici dans la joie : dès que les fêtes seront finies , nous serons plus tranquilles & ne serons pas moins gais : mes lettres seront aussi plus longues ; mais mon affection pour vous n'augmentera point.



L E T T R E X X X I I I .

A Versailles , ce 4. Mars , 1698.

J'Etablis ma niece : la chose est faite ; ainsi dépêchez-vous : il me faut vite un compliment. Il en coute à mon frere cent mille francs , à moi ma terre , au Roi huit cens mille livres : vous voyez que la

gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, & lui en assure le double après sa mort. Le Roi, qui ne sçait pas faire les choses à demi, donne à M. d'Ayen la survivance des Gouvernemens de son pere. Voilà une belle alliance : le Maréchal en mourra de joie : son fils est sage : il aime le Roi & en est aimé : il craint Dieu & il en sera béni : il a un beau Régiment, & on y joindra des pensions : il aime son métier, & il s'y distinguera. Enfin, je suis fort-contente de cette affaire. Quand Mademoiselle d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle est bien élevée, elle a plus de prudence qu'on n'en a à son âge ; elle a de la piété : elle est riche : trouvez-vous que M^e de Noailles fasse un mauvais marché ? Je crois qu'on est fort-content de part & d'autre, & qu'on s'avoue en secret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere Comtesse ; vous voyez bien que je n'ai pas le temps d'écrire de longues lettres, ou du moins qu'il ne convient pas je paroisse l'avoir.

XXXXXXXXXXXXX:XXXXXXXXXXXXX

LETTRE XXXIV.

A L'heure qu'il est, on délibere sur le sort de la France, de l'Espagne, sur le sort de toute l'Europe. La guerre est inévitable, à moins qu'on ne prenne un

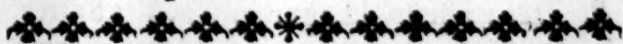
parti honteux : & c'est ce que je ne crains pas d'un conseil où le Roi préside. Les sentimens sont fort partagés : je suis sûre que dans ce moment on conteste avec beaucoup de vivacité. Le Duc de Bourgogne ne sera peut-être pas de l'avis de Monseigneur : on dit que la raison est pour M. le Duc de Bourgogne, & que la gloire est pour son pere. Le Duc de Beauvilliers donnera sa voix au traité de partage, & le Chancelier à l'acceptation pure & simple de cette belle succession. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis : il voudra qu'on renonce au testament & au traité : on dit que c'est le seul moyen d'éviter la guerre, il est bien conseillé. M. le Duc d'Anjou est assez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

;

LETTRE XXXV.

MONSEIGNEUR triomphe : il a remontré que le Roi étoit trop juste pour l'éloigner d'une succession que toutes les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il se bornoit à dire oute sa vie : « Le Roi mon pere » & le Roi mon fils. Le Duc de Bourgogne est revenu à ce sentiment, & a dit, qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers ses droits à son frere. Le public ne sera informé de tout ceci que dans quelques

jours. Le Duc d'Anjou ne sera traité comme Roi qu'après l'Audience de l'Ambassadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il bénisse tous les desseins du Roi , & qu'il sanctifie toutes ses pensées.



L E T T R E X X X V I .

Ce 2. Mars.

JE sçais , j'ai prévu les discours qu'on a tenus contre M. Chamillard. Mais on ne sçait pas qu'il a refusé la succession de M. de Barbezieux , & que le Roi a voulu qu'il acceptât , parce qu'en temps de guerre il est bon d'avoir affaire à un seul. M. de Chamillard est honnête homme : s'il gouverne les Finances du Royaume comme celles de Saint-Cyr , nous ne trouverons pas à dire M. Colbert. Le Roi lui a promis de partager avec lui le travail du département de la guerre : cela seul a pu rassurer sa modestie. M^e la Duchesse de Bourgogne a pris de l'affection pour lui , & il travaillera quelquefois avec M. le Duc de Bourgogne pour le former. Ses manieres honnêtes lui ont gagné tous les cœurs. Il emploiera nos amis , & ne se fera pas un chagrin comme M. de Louvois & son fils de travailler avec le Roi en bonne compagnie. Le Comte d'Avaux négocie un accommodement : on doute fort qu'il y réussisse : cependant le Roi est tranquille : il en sçait plus que toute sa Cour.



L E T T R E X X X V I I .

Ce 3. Avril.

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun chagement aux affaires. La Princesse Anne a été reconnue Reine d'Angleterre : c'est un terrible coup pour notre St Roi : ce qui le console un peu , c'est le refus qu'on a fait au Prince George de Danemarck de l'associer au trône : mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la piété & la résignation aux ordres du maître des Rois & des Empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe , & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement : il y avoit d'abord de la répugnance : mais c'est une nécessité : il faut y céder. Le Maréchal de Boufflers a des ordres fort étendus : & on dit que l'instruction que M. Chamillard a dressée pour la campagne de Flandres est une très-belle chose : M. le Duc de Bourgogne n'aura qu'à suivre ce plan : vous jugez bien qu'il est bon qu'on l'empêche de faire à sa tête : on n'est pas grand Capitaine avec du courage seul : son âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de Vendôme modérera en Italie le feu du Roi d'Espagne : mais qui modérera le sien ? On dit que M. le Prince Eugene n'opposera que de

la lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il sçait son métier : mais il ne connoît pas Dieu : le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens sans dévotion. M. de Catinat croit que son orgueilleuse philosophie suffit à tout : c'est bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma santé s'affoiblit tous les jours : & je ne puis plus me reconnoître dans ce portrait si ressemblant de 1694. Songeons à mourir : n'avons-nous pas assez vécu ?



LETTRE XXXVIII.

Marly, 30. Juin, 1703.

J'Irai demain à Maintenon : je serois bien aise de vous y voir. J'y aurai seulement Mlle d'Aumale. On ne fut jamais plus triste que je le suis : il n'y a que votre raison & votre fermeté qui puissent me consoler. J'ai beau me dire qu'il est mort * dans de bons sentimens : qu'il s'est depuis longtemps préparé à ce terrible passage : qu'il a passé dans la crainte de Dieu les dernières années de sa vie : toutes ces considérations rendent ma douleur moins raisonnable, sans la rendre plus légère. M. de la Rochefoucault avoit bien raison de dire que la raison & la religion ne peuvent presque rien sur la nature. Ma niece est dans la dé-

* M. d'Aubigné, son frere, Chevalier des Ordres, Gouverneur de Berri, mort à Vichi.

solation , & ne sort pas de son cabinet : il semble qu'elle ne trouve plus de plaisir qu'à s'occuper de sa douleur. Dieu veut me détacher de ce monde , & me préparer pour l'autre en portant à mon cœur des coups si sensibles. Je voudrois bien passer le reste de l'été à Maintenon ; mais on ne veut pas en entendre parler , & vous sçavez que depuis long-temps je n'ai plus de volonté. Je me sou mets à tout : j'offre à Dieu mes peines ! je le prie de m'appeller à lui si ma mort est nécessaire à mon salut , & ma vie inutile au Roi & à son peuple. Que sa volonté soit faite ! C'est à lui à nous châtier : à nous à souffrir.



LETTRE XXXIX.

Ce 18. Juillet, 1703.

Notre ami est à présent fort à son aise. M. Desmarets l'a déchargé d'un fardeau bien pesant : la guerre en ira mieux : le M. d'O . . . auroit refusé cette place si le Roi la lui avoit offerte : ceux qui ne sçavent pas combien il est ferme dans ses paroles , & combien il est difficile de trouver de bons sujets , ont tort d'être surpris qu'on continue M. Chamillard, qui est fort prudent , laborieux & entendu. Les troubles des Cevennes sont peu de chose : ce sont des Huguenots montagnards qu'il sera facile de reduire : il est inutile que le Roi s'inquiette des circonstances de cette

révolte : cela ne guériroit pas le mal , & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le Duc de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce siege de Brisac : c'est lui qui l'a fortifié : il sçaura bien le prendre. L'armée est très - belle , & l'on a si bien pourvu à tout , qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La Duchesse s'étoit mise en tête d'accompagner son mari dans cette expédition : le Roi en a ri : j'en ai ri de même , & elle en a été piquée : nous nous sommes raccommodées : ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées si sérieusement.

*****:*****

L E T T R E X L.

A Versailles , ce 27. Août , 1704.

J 'Ai eu un terrible orage à essuyer : je ne me mêlerai plus d'aucune affaire : si les trois Maréchaux sçavoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation , ils repareroient bien vite leur faute. Le Roi ne revient point des quinze mille François qui se sont rendus sans tirer un coup : priez Dieu qu'il bénisse ses armes : M. Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure : à la vérité , on n'a rien à lui reprocher : plut à Dieu qu'on en pût dire autant des Généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? M^e de Montigni est entrée à St Cir : j'irai lundi pleurer sur nos malheurs. Nos

Dames m'édifient beaucoup : elles m'en-
vient peut-être ma place , & je leur envie
leur tranquillité. Je ne vais point dans cet-
te maison , que je n'en sorte avec regret ,
& que je ne me repente de n'être point en-
trée en religion : je ne serois occupée que
de mes foiblesses & de mes maux , au lieu
qu'à présent il faut que je ne m'occupe que
des maux d'autrui , & que je m'oublie moi-
même. Ma niece est en parfaite santé : je
vous envoie le Mercier qui m'a promis de
faire diligence : il vous remettra cent louis
que vous donnerez aux Ursulines : ces
pauvres filles me font pitié. Je n'ai pu lire
les deux dernières lignes de votre lettre :
peut-être est-ce la faute de mes yeux , &
peut-être aussi la faute de votre plume. Di-
tes à M^e de Ventadour combien je l'hon-
nore.



LETTRE XLI.

DE MADAME DE ST GERAN

A MADAME DE MAINTENON.

Versailles, 24. Août, 1711.

L'Espérance que vous aviez , Madame, sur M. de Boufflers n'a donc pu le sauver. Votre amitié pour lui étoit bien ancienne : vous n'êtes point sujette au changement. Je ne doute donc pas que vous ne soyez bien affligée de la perdre. Le Roi perd un serviteur zélé , & cela peut suffire

pour exciter vos regrets. Les miens se portent , tantôt sur lui , tantôt sur moi , qui , livrée à mes réflexions , poursuivie par la miséricorde de Dieu , me trouve bien hon-
reufe de ne pas profiter de tant d'événemens qui me rappellent à lui.

Mais parlons de choses moins tristes. Vous avez , comme vous sçavez , toujours eu le bonheur de me divertir beaucoup : vous continuez en m'écrivant par Mlle d'Aumale : c'est me donner un plaisir d'autant plus grand , que je sçais qu'il vous coute moins. Non , je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne au monde si aimable que vous : permettez - moi cette petite caresse : la distance de dix-huit lieues me rend plus hardie , que si j'étois au bord de votre niche. Plus je vois de près les occupations de Me de Ventadour , plus je conviens qu'il n'y a d'agréable dans sa place , que le dessus de ses lettres , comme vous le dites fort bien. Que je m'acquitterois mal d'un tel poste , & que les enfans que je gouvernerois seroient mal servis ! je crois que vous n'en doutez pas.

*****:*****

L E T T R E X L I I.

: Versailles , le 15. Août.

JE ne suis point morte , Madame , mais je suis fort discrète : quand je ne serois plus au monde , une marque de votre amitié , de votre souvenir suffiroit pour me

ressusciter. Ainsi ne vous tenez point pour importunée, si je mets si vivement la main à la plume sur ce que vous nommez mon nom dans la lettre à Me de Ventadour : si j'étois la gouvernante d'un Dauphin de France, vous entendriez souvent parler de moi, & ce seroit bien ce qui me rendroit cette place agréable ; car vue de près, c'est la désolation des désolations. Je voudrois vous faire mon compliment sur la prise de Douay, & que la chose se passât en douceur : je crains un peu les batailles, & je crois que vous ne les aimez pas trop. Cependant j'espère que Dieu sera pour nous : le Maréchal de Villars me mande qu'il ne dort pas infiniment : il a en effet quelques raisons d'avoir quelques insomnies. Que vous nous donniez de joie, en nous assurant de la bonne santé du Roi ! Je ne erois pas la vôtre trop mauvaise par le style de quelques endroits de votre lettre, que notre gouvernante a bien voulu nous communiquer. Si vous étiez une personne dont on put exiger un commerce réglé, que je serois contente ! rien n'est si délicieux que vos lettres, & Mlle d'Aumale est trop heureuse dans sa fonction de votre secrétaire : avec ses dispositions naturelles, elle doit faire bien du chemin du côté de l'esprit : j'envie plus sa place que celle de Me de Ventadour. Vous sçavez, Madame, qu'il s'est toujours joint au respect que j'ai pour vous un gout, qui m'a attachée à votre personne,

personne , & qui m'y a attachée bien naturellement : je le satisferai toutes les fois qu'il vous plaira ; car je ne vous serai point rigoureuse : n'oubliez pas une créature qui est la vôtre , & nommez mon nom au Roi, s'il vaut la peine d'être nommé. Mes infirmités ne font que croître & enlaidir : je deviens si décrépité , que c'est une chose déplorable , & que cependant vous ne déplorerez point.

*****:*****

LETTRE XLIII.

Ce 7. Septembre.

Vous vous passeriez bien , Madame , de lire mes lettres ; mais je ne puis me passer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Me de Ventadour , ce qui me déplut beaucoup : je vous prie de vous remettre en règle : vous sçavez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tous momens être instruite de votre santé , & de celle du Roi : la mienne , qui est un petit néant auprès des vôtres , est toujours fort déplorable , & fort peu déplorée : quelquefois de la mélancolie , & ensuite de l'affliction , & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien , Madame , dans le lieu où vous êtes ? ou y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres c'est votre personnage :

Lettres. Tome II.

P

& il est plus héroïque qu'agréable. Vous avez du moins un peu dissipé les oiseaux de votre volière, ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux ; mais St Cir vous manque : vous aimez fort cette volière-là, & il a fallu encore y renoncer ; mais vous sçavez mettre tout à profit.

Me de Coulanges, qui protege & assiste autant qu'elle peut, les filles de la Magdeleine, m'a chargée d'en faire la cour en vous présentant de leur part ce petit Jesus, le plus joli enfant du monde, en vérité. Si j'avois été consultée par ces saintes filles, que je ne connois pas, je ne leur aurois point conseillé d'envoyer leur Sacristain chargé de cette grande boîte ; car vous n'avez besoin ni de caresses, ni de sollicitations, ni de présens pour exciter votre charité dans les lieux dont vous connoissez la misere : quoi qu'il en soit, ledit Sacristain m'a laissé cette boîte & la lettre de Me de Coulanges, & s'en est retourné plus aisément, je crois, qu'il n'étoit venu.

LETTRE XLIV.

POint de procédé, Madame, plus généreux que le vôtre. A mon insçu vous demandez une grace pour moi : vous l'obtenez, & vous laissez à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la somme dont le Roi augmente ma pension est trop considérable. Je n'aspirois qu'à une vie

commode , & vous m'en procurez une agréable. Il me seroit bien difficile de vous exprimer ce qui se passe dans mon cœur sur vos bontés pour moi : il en est pénétré , & je ne puis m'empêcher de vous dire tout grossièrement que je vous aime comme ma vie : je fais marcher mon profond respect après les sentimens les plus tendres. Ce n'est point le cérémonial de la Cour , mais c'est celui du cœur. Donnez - vous quelquefois le temps , Madame, de faire réflexion combien vous êtes bonne , secourable , généreuse : ne craignez point d'en prendre aucun orgueil : vous ne sauriez mêler aucun défaut dans tout ce que vous devez connoître de vous. Je prens la liberté , Madame , de vous supplier de rendre ma lettre au Roi , si vous le jugez à propos. J'ai besoin de votre secours , aussi bien pour remercier des graces , que pour en demander.

Si le Maréchal de Villars est assez heureux pour avoir servi le Roi à son gré , il l'est aussi beaucoup de l'avoir bien été par vous , Madame , auprès de son maître. Vous sçavez que je hais le Prince Eugene le plus chrétiennement que je puis. M^e de Caylus devroit bien quelquefois me dire de vos nouvelles : il ne faut point compter sur ces gens de cour.





L E T T R E X L V.

A Mon reveil, Madame, j'apprens la prise de Bouchain. Avant que d'être saignée, je commence à vous en faire mon compliment : avec la fièvre & un gros rhume, on n'est point en état de se présenter sur le chemin du Roi. Ayez la bonté, Madame, de me secourir en cette occasion, vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune. Dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que lui auroit dit ma révérence. Je vais tâcher de me bien porter, puisque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.

Fin du Tome second.





T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce second Volume.

- L**ettres de madame de Maintenon à
madame de Brinon , au nombre de
quarante Lettres , depuis la page pre-
miere , jusqu'à la page 49
- Lettres de madame de Maintenon à
madame de la Vieuville , Abbessé
de Gomer-Fontaine , au nombre de qua-
rante-deux Lettres , depuis la page 50
jusqu'à la page 142
- Lettres de madame de Maintenon aux
Dames de St Louis , au nombre de soi-
xante-deux Lettres & plus , depuis la
page 143 jusqu'à la page 240
- Lettres de madame de Maintenon à mon-
sieur & à madame la marquise de
Villette , au nombre de quarante-une Let-
tres , depuis la page 241 jusqu'à la page 293
- Lettres de madame de Maintenon à ma-
dame la Comtesse de St Geran , au nom-
bre de quarante-cinq Lettres , depuis la
page 294 jusqu'à la page 340

Fin de la Table des Lettres.